

DATE

THE SPRING READING CLUB

Mikaela Assolent, Benjamin Blaquart,
Maxime Blondeau, Angélique Buisson,
Alberto García Del Castillo, Laurie Charles
Georgia René-Worms & Laure Vigna.

Guests open reading club:

Ismaël Bennani, Orfée Grandhomme,
Clare Noonan & Marnie Slater.

Air Antwerpen
26 avril - 30 avril 2016

*Un désir collectif de dire. Une communauté multicellulaire dans un manoir.
Prise entre les flux d'un port industriel et l'émanation d'ondes à haute portée.
Par capillarité ingérer les mots des autres.*

Le présent Reader est une compilation des textes lus et échangés par les membres du
Spring Reading Club.

INDEX

INDEX

INDEX

PAR ORDRE D'APPARITION

Le Gay Voyage – 1980 Guy Hocquenghem

Pantagruel – 1532 François Rabelais

Cat's Pyjamas – 1991 David Robilliard

Possible de charger le plugin-in – 2016 Spring Reading Club

Godspeed – 2002 Lynn Breedlove

La Pute de la côte normande – 1986 Marguerite Duras

Une femme qui... Ecrits, entretiens, essais critiques – 2008 Yvonne Rainer

Micropolitiques des groupes: pour une écologie des pratiques collectives – 2007 David Vercauteren

Le féminisme n'est pas un humanisme – 2014 Paul B. Preciado

Anvers – 1980 Roberto Bolaño

Nilling – 2012 Lisa Robertson

Chelsea Girls: A Novel – 1994 Eileen Myles

The Book of Frank – 2009 CAConrad

Suburbia – 2013 Bruce Bégout

MERCREDI 27 AVRIL

PARIS-LOUXOR

Au bord du Nil automobile qu'est le boulevard Barbès, juste au coin du carrefour delta que couronne le métro aérien, mon Alexandria de carton pâte, c'est le cinéma *Le Louxor*, qui est à lui seul une cité orientale vouée aux tuniques grecques et aux cuirasses romaines des séries B. La haute façade retour d'Égypte 1920 dresse à l'angle du boulevard ses pylônes et ses cartouches du haut-empire M.G.M. Une immense toile peinte, où un héros en cuirasse et jupette affronte des dragons, domine la foule en route vers les étalages de grands magasins tout proches. Foule de figurants, qu'on dirait tout juste rhabillée après une scène dirigée par un Cecil B. De Mille, orientale elle aussi, arabe et noire du moins. A mon tour, je pénètre dans le temple; septième merveille pharaonique dédiée au septième art, et où l'on risque toujours d'attraper l'une de ces sept plaies d'Egypte que réparent D.D.T. et antibiotiques. Orient bigarré de la drague en salle obscure, par quel hasard vos ports gardent-ils des noms de vos pays?

Dans le hall, l'innocence des lieux s'effrite un peu. Des regards s'échangent déjà, des complicités se nouent chez ceux qui tournicotent avant d'acheter le billet. Une caissière hostile délivre pour quatre ou cinq francs le bon d'entrée, grommelant entre ses dents des injures fatigées pour tous ces clients louches. Devant les vitrines de photos aux couleurs pastellisées de rose bonbon et de vert pomme, sous l'œil soupçonneux du gerant, ceux qui viennent de quartiers tout proches ou de la banlieue lointaine

taine simulent l'hésitation, pesant le pour et le contre d'une dépense inconsidérée, attentifs en apparence seulement au film proposé, mais lorgnant ceux qui rentrent et sortent, comme pour trouver sur leurs visages une indication de l'ambiance, à l'intérieur.

L'escalier de béton est sonore comme celui d'une piscine. L'ouvreuse aussi est revêche, comme tout ce personnel de vieilles dames aigries, dames-pipi ou chaisières des Tuilleries, qui sont bien malgré elles auxiliaires des plaisirs d'hommes. A chaque étage, les portes aux vitres bleutées s'ouvrent et se referment dans des bâillements de musique ou de dialogue.

Ce soir, on joue *Jason et les Argonautes*, mais dans la salle, les dieux et les mers en furie sont bien sombres, sur l'écran trop grand où ils s'agitent désespérément pour regagner l'attention des spectateurs. Mezzanine et balcon sont noyés d'obscurité, les ampoules des panneaux de sortie elles-mêmes ont disparu arrachées par des maniaques obstinés, d'après ce que j'ai compris des plaintes échangées entre le gérant et l'ouvreuse. Celle-ci, Hermès colereux de ces enfers cinematographiques, fonce dans les allées, braque sa lanterne sur des bruits suspects, fourrage du faisceau lumineux dans les rangées de sièges. Quand elle se retire enfin, un soupir de soulagement vibre dans le noir autour de moi. Et dans l'obscurité revenue à elle-même, des bruits étouffés renaissent peu à peu sous la bande-son, des sièges claquent, des ombrés se levent, occultant un instant l'écran, personnages surimpressionnant le film qui déroule impavidiement ses charmes surannées du péplum italien.

Près des entrées, adossés au mur, des attendants tachent de profiter du crépuscule bleu qui y filtre ou des brefs éclats de la porte qui bat convulsivement pour choisir un compagnon de débauche filmique. Les têtes vont et viennent entre les images distraites du film et les inquisitions en direction des nouveaux arrivants.

Car une sourde et lubrique activité court les sièges

occupés. Au fond, sombres semblent, mais les effondres témoignent invisibles et les charnières

La-bas, au crête, fenêtre de protection-pré

autre, quand c'est qu'une femme main qui les

nance des plai-

cun joue sa

mimique dan-

main branche

comme elles

danses égypti-

de cavalcade,

fusillade wes-

Mais l'im-

sans arrêt b-

glisse du bon-

plent l'orche-

suspendu au

salle, dans

groupes, s'y

désafectie,

regarder pa-

cigarette. L'

jour, se rép-

rouge écaill-

Pour eux

devient une

amoureux

je perçois

differents

occupes. Au fond, à gauche et à droite, deux recoins sombres semblent n'être qu'un œil noir ouvert sur la salle, mais les soupirs qui s'en échappent et les fauteuils effondrés témoignent des forces qui s'y exercent. Des êtres invisibles y sont tapis, qui font grincer les ressorts et les charnières des vieux strapontins de bois.

La-bas, au fond, l'écran, présence obsédante et discrète, fenêtre ouverte sur le monde antique, couvre de sa protection-prétexte les secrets du public. De temps à autre, quand une bataille de casques envahit la pièce, ou qu'une femme y ondule, les athlètes immigrés écartent la main qui les caresse pour revenir au spectacle. Alternance des plaisirs de la vue et de ceux du toucher, où chacun joue sa partie séparément, comme le texte et la mimique dans le *Kabuki* cher à Roland Barthes. Des mains branlent sur des rythmes de rames fouettant l'eau, comme elles ont branlé sur des cris de karaté ou des danses égyptiennes. Des bouches sucent sur des tumultes de cavalcades grecques comme elles ont sucé sur fond de fusillade western.

Mais l'impatience, la curiosité et la disponibilité font sans arrêt bouger les rangs. Et une noria de spectateurs glisse du bord du balcon, d'où certains, penchés, contemplent l'orchestre et son public inconscient de l'érotisme suspendu au-dessus de sa tête, jusqu'à l'extérieur de la salle, dans la cage de l'escalier et sur le palier. Des groupes s'y asseyent cavalièrement sur le rebord du bar désaffecté, sur les marches, discutent, se levent pour regarder par-dessus la rambarde qui monte, grillent une cigarette. Les folles du quartier échangent les coups du jour, se réparent devant des glaces piquées, bordées de rouge écaille, qui forment salon.

Pour eux, le spectacle est permanent. Et bientôt le film devient une rhapsodie de galères et de jeans, de tête-à-tête amoureux géants et de tête-à-queue sordides. Collage que je perçois sans suite, interrompu de longs entractes aux différents reposoirs du balcon.

En bas, aux toilettes, un écriteau, juste au-dessus d'un groupe de guetteurs, informe que « *par ordre de la préfecture de police, il est interdit de stationner dans cet endroit* ».

Descentes et remontées, croisements répétés. Quand sonnent des charges de trompette, que s'annonce un générique, certains rentrent. D'autres, insatiables habitués, attendent leur moment favori, qu'ils savent discerner à l'oreille.

Cinéma à l'arabe, comme l'opéra à l'italienne dont parle Stendhal, où le spectacle n'est pas une totalité ou une messe, mais une discontinuité coupée de relations sociales, de commentaires et de conversations, où l'escalier fait office de fond de loge. Cinéma sans début ni fin, où le déroulement linéaire du scénario passe à la moulinette stroboscopique des allées et venues, des à-coups du plaisir. Cinéma à l'orientale, dégusté distraitemment en gardant un œil sur le réel, dans le papillonnement du désir.

ADRESSES DE CINÉMAS A PARIS

Je laisse volontairement de côté boîtes, parcs et saunas de Paris, dont on trouvera la liste dans tous les *Incognito guides*. Pour les cinémas: deux cinémas officiellement pornos gays; *Le Dragon*, 24, rue du Dragon (on baise au sous-sol) et *La Marotte*, 49, rue Vivienne.

Mais surtout la série des cinémas populaires de Strasbourg-Saint-Denis à Barbès et Pigalle, parmi lesquels:

Le Bosphore, 37, boulevard Saint-Martin, métro République.

Le Déjazet, 41, boulevard du Temple (3^e).

Le Louxor, 170, boulevard Magenta, métro Barbès.

Le Trianon, 80, boulevard de Rochechouart (18^e).

ment de son savoir, troisièmement de sa noblesse, quatrièmement de sa beauté corporelle, et pour le cinquième, doucement l'exhorter à révéler son père en toute considération, lequel s'ingéniait tant à bien le faire insinuer ; enfin il le pria qu'il le voulût retenir pour le moindre de ses serviteurs, car pour le présent il ne requérait des cieux d'autre don, sinon qu'il lui fut fait grâce de lui complaire en quelque service agréable.

Le tout fut par lui proféré avec gestes tant propres, prononciation tant distincie, voix tant eloquente, et langage tant orné et bien latin, qu'il ressemblait plus à un Grachus, un Cicéron ou un Emilius du temps passé qu'à un jouvenceau de ce siècle. Mais toute la conissance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache, et se cachait le visage de son bonnet ; et il ne fut possible de tirer de lui une parole, non plus qu'un pet d'un âne mort, — ce dont son père fut tant courroucé qu'il voulut occire maître Jobelin. Mais le dit Des Marras l'en garda par belle remontrance qu'il lui fit, de manière que sa colère fût modérée. Puis il commanda qu'il fut payé de ses gages et qu'on le fit bien choperin sophistiquement ; cela fait, qu'il allât à tous les diables :

« Au moins, disait-il, pour aujourd'hui, ne coûtera-t-il guère à son hôte, si d'aventure il mourrait ainsi saoul comme un Anglais. »

Maître Jobelin parti de la maison, il consulta Grandgousier avec le vice-roi pour savoir quel précepteur l'on pourrait lui donner, et il fut avisé entre eux qu'à cet office serait mis Ponocrate, pédagogue d'Eudémon et que tous ensemble iraient à Paris pour connaître quelle était l'étude des jouvenceaux de France pour ce temps-ci.

CHAPITRE XVI

Comment Gargantua fut envoyé à Paris et de l'énorme jument qui le porta, et comment elle défit les mouches bovines de la Beauce

En cette même saison, Flayoles, quatrième roi de Numidie, envoya du pays d'Afrique à Grandgousier une jument, la plus énorme et la plus grande qui fut jamais vue : comme vous le savez assez, l'Afrique appor-te toujours quelque chose de nouveau. Car elle était grande comme six éléphants, et elle avait les pieds fermés en doigts comme le cheval de Jules César, les oreilles pendantes comme les chèvres de Languedoc et une petite corne au cul. Pour le reste, elle avait poil d'alezan brûlé, entreillisé de grises pommelettes ; mais surtout elle avait la queue horrible, car elle était un peu plus ou un peu moins grosse que la pile de Saint-Mars, auprès de Langès, et carrée comme elle, avec les poils ni plus ni moins anicrochés que sont les épis au blé.

Si de cela vous vous émerveillez, émerveillez-vous davantage de la queue des bœliers de Scythie, qui pesait plus de trente livres et des moutons de Syrie, auxquels il faut (si Tenaud dit vrai) ajuster une charrette au cul pour la porter, tant elle est longue et pesante. Vous ne l'avez pas telle, vous autres paillards de plats en brigantin, jusqu'au port d'Olonne en Talmundois.

Lorsque Grandgousier la vit :

« Voici bien le cas, dit-il, de porter mon fils à Paris. Or ça, de par Dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc au temps à venir. Si ce n'étaient messieurs les bêtes, nous vivrions comme clercs. »

Au lendemain, après hoire, comme vous l'entendez, prirent chemin Gargantua, son précepteur Ponocrate et ses gens, ainsi qu'Eudémon, le jeune page. Et parce que c'était un temps serein et bien tempéré, son père

lui fit faire des bottes fauves : Babbin les nomme brodequins. Ainsi joyeusement ils passèrent leur grand chemin, faisant toujours grand'chère, jusqu'au-dessus d'Orléans, auquel lieu était une ample forêt, de la longueur de trente-cinq lieues, et de largeur dix-sept ou environ. Elle était horriblement fertile et copieuse en mouches bovinas et frelons, de sorte que c'était une vraie briganderie pour les pauvres juments, ânes et chevaux. Mais la jument de Gargantua vengea honnêtement tous les outrages ici perpétrés sur les bêtes de son espèce, par un tour dont elles ne se doutaient guère. Car, aussitôt qu'ils furent entrés en la dite forêt et que les frelons lui eurent livré l'assaut, elle dégaina sa queue, et si bien s'escarmouchant les émoucha qu'elle en abattit par tout le bois. À tort et à travers, de là, par-ci par-là, de long et de large, dessus dessous, elle abattait bois comme un faucheur fait des herbes, en sorte que depuis il n'y eut ni bois ni frelons, mais que tout ce que voyant, Gargantua prit un bien grand plaisir, sans autrement s'en vanter, et dit à ses gens : « Je trouve beau ce », d'où ce pays fut depuis appelé la Beauce.

Mais tout leur déjeuner se passa à bâiller, en mémoire de quoi, encore à présent, les gentilhommes de Beauce crachent que mieux.

Finalement ils arrivèrent à Paris, auquel lieu il se rafraîchit deux ou trois jours, faisant chère lie avec ses gens, et s'enquérant quels gens savants étaient pour lors en la ville et quel vin on y buvait.

CHAPITRE XVII

Comment Gargantua paya sa bienvenue aux Parisiens et comment il prit les grosses cloches de l'église Notre-Dame

Quelques jours après qu'ils se furent rafraîchis, il visita la ville, et fut vu de tout le monde en grande admiration, car le peuple de Paris est tant sot, tant badaud et tant inepte de nature qu'un bateleur, un porteur de regatons, un mullet avec ses sonnettes, un vieilieu au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur de l'Evangile. Et tant importunément elles le poursuivaient qu'il fut contraint de se reposer sur les tours de l'église Notre-Dame, auquel lieu étant et voyant tant de gens à l'entour de soi, il dit clairement :

« Je crois que ces marouffles veulent que je leur paye ici ma bienvenue et mon droit d'entrée. C'est par ris. »

Lors, en souriant, détacha sa belle braguette, et, tirant sa mentule en l'air, les compissa si aigrement qu'il en noya deux cent soixante mille quatre cent dix-huit, sans les tenness et petits enfants.

Un certain nombre d'entre eux échappa à ce pisser fort grâce à la légèreté de leurs pieds, et quand ils furent au plus haut de l'Université, suant, toussant, crachant et hors d'haleine, ils commencèrent à renier et à jurer, les uns en colère, les autres pour rire : « Carimari, Carimari ! Par sainte Marmie, nous sommes baignés par ris », ce dont fut depuis la ville nommée Paris, laquelle auparavant on appelait Lencée, comme dit Strabon, lib. IV, c'est-à-dire en grec Blanchette, pour les blanches cuisses des dames du dit lieu.

Et par autant que celle nouvelle imposition du nom, tous les assistants jurèrent chacun les saints de sa paroisse, les Parisiens, qui sont faits de toutes gens et

tons, trois cents gorets de lait à beau mout, deux cent vingt perdrix, sept cents bécasses, quatre cents chapons de Loudunais et Cornouailles, six mille poulets et autant de pigeons, six cents gélinottes, quatorze cents levrats, trois cent trois ourtades, et mille sept cents chaponneaux. De venaison l'on ne put tant recouvrir soudain, fors onze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, et dix-huit hêtes fauves que donna le seigneur de Grandmont ; ainsi que cent quarante faisans qu'envoya le seigneur des Essars, et quelques douzaines de ramiers, d'oiseaux de rivière, de sarcelles, butors, courlis, pluviers, francolins, cravants, chevaliers-gambettes, vannereaux, tardes, spatules, hérons tachetés, héronneaux, foulques aigrettes, cigognes, canopétières, oranges flamants qui sont phénicoptères, terrigoles, poules d'Inde, force couscous et renfort de potages.

Sans point de faute, abondance de vivres y était, et ils furent apprêtés honnêtement par Fripesace, Hochepot et Pilleverjus, cuisiniers de Grandgousier. Jeannot, Michel et Verrenet apprêterent fort bien à boire.

CHAPITRE XXXVIII

Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins

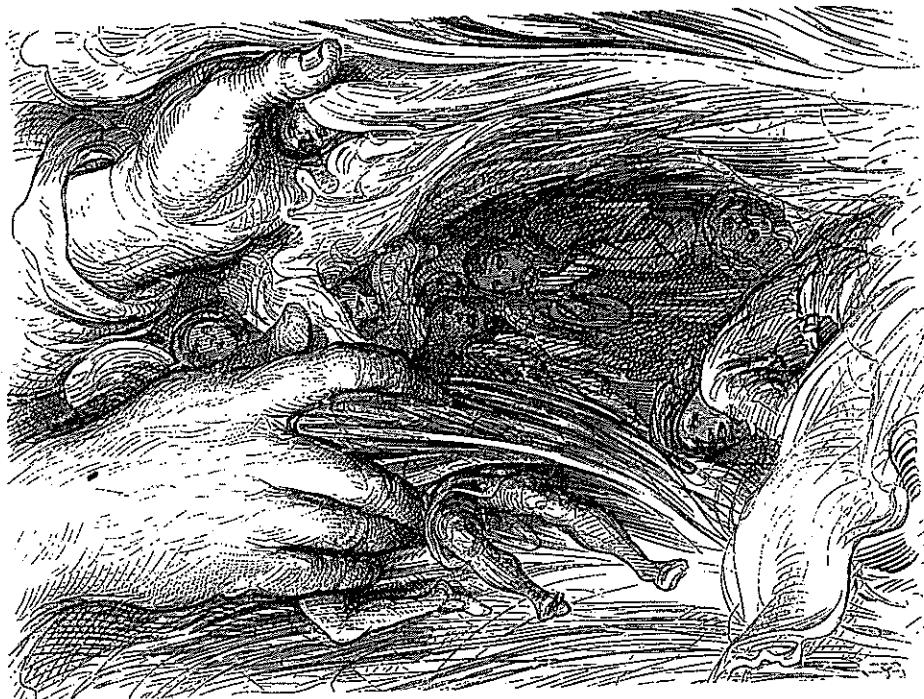
Le propos requiert que nous racontions ce qu'il advint à six pèlerins qui venaient de Saint-Sébastien près de Nantes, et qui, pour s'héberger cette nuit-là, de peur des ennemis, s'étaient mussés au jardin sur les tiges de pois, entre les choux et les laitues.

Gargantua se trouva altéré et demanda si l'on pourrait trouver des laitues pour faire une salade, et entendant dire qu'il y en avait des plus belles et grandes du pays, car elles étaient grandes comme des pruniers ou des noyers, il y voulut aller lui-même, et il en apporta dans sa main ce que bon lui sembla ; il emporta du

même coup les six pèlerins, lesquels avaient si grand' peur qu'ils n'osaient ni parler ni tousser.

Les lavant donc premierement en la fontaine, les pèlerins disaient à voix basse, l'un à l'autre :

« Que faut-il faire ? Nous nous noyons ici entre les



laitues. Parlerons-nous ? Mais si nous parlons, il nous tuerà comme espions. »

Et, comme ils délibéraient ainsi, Gargantua les mit avec ses laitues dans un plat de la maison, grand comme la tonne de Citeaux, et, avec de l'huile, du vinaigre et du sel, il les mangeait pour se rafraîchir avant de souper, et il avait déjà engoulé cinq des pèlerins. Le sixième était dans le plat, caché sous une laitue, excepté son bourdon qui apparaissait au-dessus ; Grandgouster, le voyant, dit à Gargantua :

« Je crois que c'est là une corne de limacon ; ne le mangez point. »

— Pourquoi ? dit Gargantua ; ils sont bons tout ce mois. »

Et tirant le bourdon, il leva du même coup le pelerin, et il le mangeait très bien. Puis il but un horrible trait de vin pineau, et ils attendirent que l'on apprétât le souper.

Les pèlerins, ainsi dévorés, se tirerent hors des meules de ses dents le mieux qu'ils purent faire, et ils pensaient qu'on les avait mis en quelque basse fosse des prisons ; et lorsque Gargantua but le grand trait, ils crurent être noyés dans sa bouche, et le torrent du vin les emporta presque au gouffre de son estomac ; toutefois sautant avec leurs bourdons comme font les Michelots, ils se mirent en franchise à l'orée des dents. Mais par malheur l'un deux, tâtant avec son bourdon le pays pour savoir s'ils étaient en sûreté, frappa rudement au défaut d'une dent creuse et fêtrit le nerf de la mandibule, ce qui fit une très forte douleur à Gargantua, lequel commença à crier de rage qu'il endurait. Pour donc se soulager du mal, il fit apporter son cure-dent, et, sortant vers le noyer à cornilles, vous dénicha messieurs les pèlerins.

Car il attrapait l'un par les jambes, l'autre par les épaules, l'autre par la besace, l'autre par la poche, l'autre par l'écharpe, et le pauvre hère qui l'avait fêru du bourdon, il l'accrocha par la braguette ; toutefois ce lui

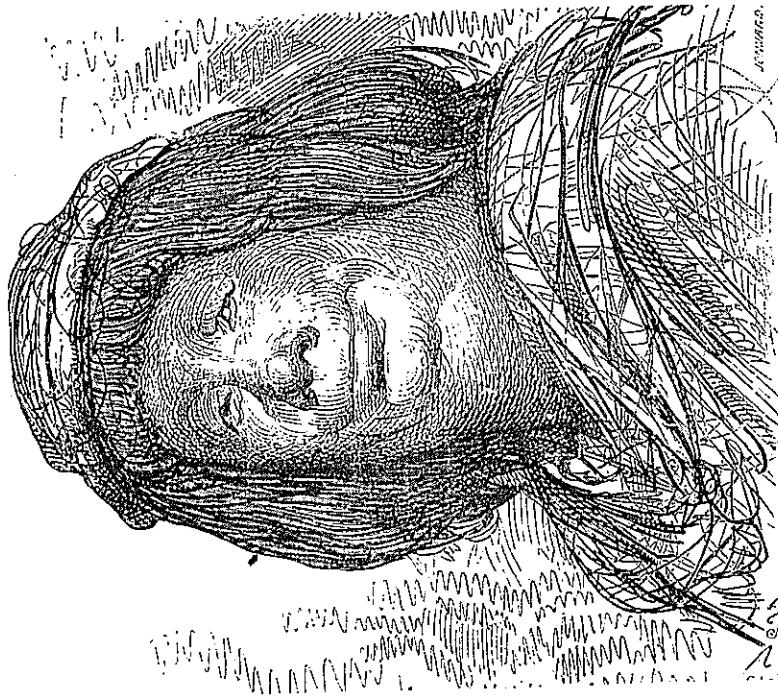
fut grand' chance, car il perça une bosse chancreuse qui le martyrisait depuis le temps où il avait passé Ancenis.

Les pèlerins ainsi dénichés s'enfuirent à travers les plants de vigne à beau trot, et la douleur s'apaisa. A cette heure-là il fut appelé par Eudémone pour souper, car tout était prêt :



« Je m'en vais donc, dit-il, pisser mon malheur. »
Lors il pissa si copieusement que l'urine coupa le chemin aux pèlerins, qui furent contraints de passer la grande rivière. Passant de là par l'orée de la touche en plein chemin, ils tombèrent tous, excepté Fournillier, en une trappe qu'on avait faite pour prendre les loups à la traîne, d'où ils s'échappèrent moyennant l'industrie du dit Fournillier, qui rompit tous les lacs et cordages. Sortis de là pour le reste de la nuit, ils couchèrent en une cabane près du Coudray, et là ils firent réconfortés de leur malheur par les bonnes paroles d'un de leur compagnie, nommé Lasdaller, lequel leur remontra que cette aventure avait été prédite par David Psalmiste :

« *Cum exsurgenter homines in nos, forte viros degluttissent nos, quand nous fûmes mangés en salade au grain de sel. Cum irasceretur furor eorum in nos, forsit an aqua absorbusset nos, quand il but le grand trait. Torrentem pertransivit anima nostra, quand nous passâmes la grande rivière. Forsit an pertransisset anima nostra aquam intolerabilem, de son urinc dont il coupa le chemin. Benedictus Dominus, qui non dedit nos in captiōnē dentibus eorum. Anima nostra, sicut passus erēpta est de laqueo venantium, quand nous tombâmes en la trappe. Laqueus contritus est, par Fournillier, et nos liberati sumus. Adjutorium nostrum, etc.* »



Camille, Scipion, Pompée, César et Thémistocle. Alors Gargantua requit qu'il fut sur l'heure envoyé querir, afin qu'avec lui on consulât de ce qu'il y avait à faire. Par leur volonté son maître d'hôtel l'alla querir et l'amena joyeusement avec son bâton de croix sur la mule de Grandgousier. Quand il fut venu, mille caresses, mille embrassements, mille bonsjours furent donnés :

« Hé, frère Jean, mon ami, frère Jean, mon grand cousin, frère Jean, de par le diable, l'accadade, mon ami ! — A moi, l'embrassade ! — Cza, couillon, que je t'éreinte à force de t'accader ! »

CHAPITRE XXXIX

Comment le moine fut festoyé par Gargantua et des beaux propos qu'il tint en souplant

Quand Gargantua fut à table, et que la première pointe des morceaux fût bâfrée, Grandgousier commença de raconter la source et la cause de la guerre nue entre lui et Picrochole, et vint au point de narre comment frère Jean des Enfonneuses avait triomphé à la défense du clos de l'abbaye, et le loua au-dessus des prouesses de

JEUDI 28 AVRIL

31.3.84

In braille
and foreign languages
make 'em laugh at bullies
not victims.
My hands and eyes and brain
connect
to give my trains of thought
to anyone interested
in words and pictures
and word pictures
my work is my life
I am its wife
no divorce
no separations

df
65



THE REAL STAR

The sun is high in the sky
and all the shady people on earth
are in and out of doors
out of order
but in the words of the sexists
the sun is a lady
and shines on all

a thought bubble coming from the sun
might be headed 'SYMBOLLOX' and reads
"Mother Earth, Father Sun —
stop mooning over nonsense
with your chameleonic languages
and barbaric behaviour —
we all know darned well
I'm just a mass of burning gas
and when that stops
your goose is cooked
end of your religion
end of your life
and don't forget
I don't actually need you
space travellers come back to earth
like shooting stars".

X-RAY VISION

Yesterday evening George said to me "would you like to see something nobody in the world's ever seen before?" I said "yes" and he cut a lime in half, holding a half in each hand and said "the inside of this lime, nobody has ever seen it before."

THE HUMAN SPIRIT

Strawberry fuckfart
cornucopia of water-based orgy butter
they pretend they are disgusted
they are really jealous
and they don't need to be,
anyone can join in
but no,
they're more interested
in making money out of war
and doing domestic chores
yum yum cream bun

ADONIS TIES THE KNOT

I can read your mind
it's written all over your face
'I'm an adonis and don't I know it'
fortunately the balance is put right for me
by the knowledge that you're a slag

RUSHING TO FREEDOM

Growling and howling
and losing control
oh the human race
don't make a soup kitchen
out of my soul
people scream and shout
and get locked out
of their homes
and these days
not even gnomes
have time for garden parties

SMALL WORLD ISN'T IT

We carved our name on a tree together
it got cut down and turned into a newspaper
announcing us getting spliced

WHICH ISN'T VERY OFTEN

You're so outrageous
I fall asleep every time I look
or think of you

I WANT TO GO OUT TONIGHT

Fully descriptive
and cryptic too
what else can you do
the tides stopped
flowing together
when I realised
you weren't going
to lend me any money

WHAT WILL YOUR NEXT MOVE BE?

27 years never having seen a porn film
27 years performing in them
during the next 27 years
you were concerned with growing up
being educated
finding a lover
working
paying the rent
in the second 27 years
you found yourself in porn films
'till in the end you could find no work
and during that time
you concerned yourself with a mortgage
hospitals
buying children's clothes
finding child-minders
a pension scheme

AS PRETTY AS A PICTURE

You used to want me
now you turn your back to me
I remember when
you couldn't take your eyes off me
our hearts beat faster
when we saw each other
the disaster was
nothing happened
now it's
nothing doing

NEW MAN ON THE MENU

Hung over and in love
and late for work
is no way
to start the day

FRUSTRATED BEAUTY

Holier than vow
several fortunes lost
trust in meat
diamonds
are a gargoyle's
best friend
you had a large slice
of the action
last night
and yet today
you're left
with just a big hole
in your life

JIM DEAR

Dear Jim,
if you can forgive me
then you're a better man than me
my tongue became my executioner
so why should you ever trust me again
but irrelevant of everything
I really do like you a lot
I remember the genuine affection
you gave me the next morning in your bed
PLEASE DON'T HATE ME.

EXCITING NEW PLANS

Don't
shriek
hysterically
at
me
I'm
as
empty
as
can
be

EVERY DETAIL OF

Your boring life
with all its
co-ordinated flashy living
is totally dull
as far as I'm concerned
the thought of you
is like dead ash
on my dinner
when I'm very hungry

A PARTY FOR TWO

The other evening I suddenly was coming toward the conclusion that the party this person intended, extended only as far as myself. I was surprised, not interested, and as it was my turn to talk I managed to get myself out of it without saying yes. It was not sympathy that was wanted, or even just sex, I could see a life-long relationship wanted. I'd like a party for two with...but the difference with me is I wouldn't dream of offering. I hope you're eating well darling.

CHOPPER SUCKER

Pluck a truck
and drive it right
up the highway
rock my trains out
pop my stains out
push my trolley
up the supermarket

EXCUSE ME

'You look lost'
'You look disgusting'
'Oh,'
As the person that said 'oh'
drifts off to another part of the bar
the other person thinks
'I don't mind all the people
whose eyes say
where can I find
where can I find
where can I find
but they're not for me.'
This was about all the people
standing round
except the ones
who had eyes
like a jackal on speed.
Then this person thought
'When will I find the person I need?'

LONESOME MAGNETIC HARMONY

My destiny
a bed-settee
help me
I don't want to drown
in a semi-stranger's
eiderdown
a comfort
for anyone else
but me
I'm new
to this city
I'll always pay my share
I'm willing to try
a flat-share

IRRITATION

You thought 'Ah sod it, I'm going for breakfast and work half an hour later to make up the time.' On you went from the café, having blown your nose on a serviette (as your nose decided to go watery when you were in the café). Of course you forgot you had a hole in that jacket when you put your hankie in it, and it was travelling slowly, irritatingly down your leg. The next thing was, a policeman stopped you and forced you to fish it out of your tight trousers. Awkward and embarrassing. When you got to work, your boss was waiting for you with all the chairmen of the board. They were all red-faced and angry with you. Why should they think such a humble peasant as yourself can make their dream come true? But just you wait 'till the Gods go to war and the universe screams and time stops.

FAME IS FLIES ROUND A FRESH TURD

When I thought
I was in with a chance
I thought thank God
I'm not famous

CHILD OF LONELINESS

My perfect friend
wouldn't smoke
or stare
at every other person
my perfect friend
would be with me
in the end
would banish my loneliness
would keep me company
be such fun
in mind and body
do you mind
I haven't got anybody

RELATIVITY DOESN'T HAVE TO BE A THEORY

The people that cry on your behalf
could never be the shadow of what you want
let alone those that you would die for

WHY DON'T YOU DIAL ORGYOGRAM?

When your other half
goes off
with your bit of spare
prepare for
emotional flares
fashionable passion
with a melody
touch of melodrama
cleaning your teeth
standing in your pyjamas
and going to bed alone.

KHARMA

Oh I remember you
you're my wife
from a former life
and now you're
my husband

THE PHONE RINGS BUT YOU'RE ENGAGED

The world is full of so many things
disappointment
other people's romance
classic teasers
bereavement
fulfillment
choice
lack of choice
taste
lack of taste
relief
dignity
indignity
and on and on it goes
and the curtain never closes

BEFORE YOUR DREAMS

The language of bodies
gets you into my net, pet
and oh the scenes
in a thousand reams
out in the cold
without your jeans
can somebody show me
what all this means?

AN EAGLE WITH MIGRAINE

Before I was born
destiny said to me
I hope you've got
a head for heights
I said I'm not sure yet — why?
The reply was
you're going to be very tall
then I said I know
and I'm going to be a mountain climber
who climbs the tallest mountain
and then stays there as a hermit.
Destiny doesn't go in for cheek
and turned me into an eagle with migraine

FLYING YOUR SOUP

Waiter
there's soup on your fly
or are you just pleased to see me?

MORAL OF THE STORY

If everybody was a nudist
there'd be no pickpockets

EVERYTHING SUBJECT TO AVAILABILITY

Walking along the road
you can see so many things
birdshit on secondhand furniture
someone walking along with a white overall
covered in blood-
a butcher on a lunchbreak?
Which reminds me
walking and living through autumn
about the winter
and you and me
I want you to cover me

LET BULLIES SIT ON THEIR OWN DISGRACE

The guards in the palace
tried to play havoc with Alice
till they realised
she owned the place

GIVING IT ALL YOU'VE GOT

Some people
have got a lot of love to give
some people
have a lot of hate to live

HELP

Either the body's right
and the mind's wrong
or the mind's right
and the body's wrong

THE DETERIORATIONS OF DIGNITY

A tube ride to another boring days work
every single person in the carriage
has a watch on but me
I can't see the time on any of them
I hate early morning hurries
10 to 9
10 to grind
my mind wanders as we drive along
sitting sideways most of us
the beauty I can see
but not hold
is the same as fool's gold
a shared look goes deeper
than any clever magazine or book
meanwhile in the desert
they are groaning and dying
in their millions in the African planes

NEXT

Me and the other boys
discussed being stood up
as we approached dating age
not realising
it was the ego game
of the war of the sexes
not realising
that boys are supposed
to experience anger
not upset and hurt
but I believe
it happened to me
when I was 14
and you did it to me last night
and this afternoon
I feel like crying.
The 'phone is silent.

A FEW PECKS

Why don't you come back
for safe sex
you know
cuddles
and a few pecks

AN ILL WIND

A cloud over my head
and two pillows on my empty bed
how silently and effortlessly
your love flies
away from me

STAR

I wouldn't say you were downstage centre
but when you get in the middle of the stage
and start jumping up and down
the floorboards go tidal
and everyone goes down
and the unfortunate ones
go over the edge

MACHO MORONIA

It's not a game
it's just a global mentality that prevails
and makes everybody suffer
men in their minds
women and children
in their bodies
medals medals
shoot women and children first
medals medals
coat of arms
code of honour
Honourable discharge

GIVING HEAD

I think I'll get my head examined
but by who that is the thing

LONG LIVE THE NEW MOON

The knight in shining armour
now sits behind the wheel
of a well chromed car
but still life
is a series of phases
till it phases you out

*

CHERRIES IN CHOCOLATE

The hotline to my heart
has only one connection
— you
I'm here and you're there
I'm just up from my bed
where dreams of you
filled my head
there are millions
of gorgeous bodies
and brains
but unfortunately
and unavailably
only one you.

Still, what we do have together
is better than the loneliness
I had before.
Everything and everybody
in the world
could not begin to satisfy
some people's greed
but you have just
a healthy amount

HERE THERE AND EVERYWHERE

Tough luck
a chastity belt
and a padlock
a horse
and cart
and an aeroplane
have got you
foxed again

YOUR BEAT IN ME

Can you feel the beat
of my music inside you
so many words
have already been sung
so many beats are repeats
I want always to be original
I want to give sunshine
high energy
and fun fun fun
music for eagles
can you feel the beat
of my music inside you

HANGOVER

The lonely grapevine
grew in vain
but the battery grapevine
fed my greed last night
and my fucking head's
exploding now
5 to 6
and sex with myself as usual
the person I was thinking about
knew darned well...

I'M GOING HOME ALONE DARLING

I'm going home alone darling —
try that one for sights

Je relâche tous les muscles de mon corps

Impossible de charger le plug-in.

Connexion

~~Nous allons commencer une séance de relaxation guidée ensemble. Chacun.e est libre de participer ou non, et de s'arrêter en cours de séance.~~

relaxation

Texte de la méditation guidée

désirer

relaxation

Je choisis une position confortable. Je me mets bien à l'aise. Je relâche globalement tout mon corps, pour le rendre plus lourd, comme s'il était attiré vers le sol. Je ressens l'intégralité de mon corps, comme un seul et unique champ d'énergie. En me focalisant sur le ressenti, je détourne mon attention de mes pensées, afin que mon mental et mon émotionnel se calment.

De la tête au pied, j'accentue maintenant la relaxation de chaque partie de mon corps. Pour commencer, je ressens la zone de mon front, et je la détends intégralement. Puis, le contour de mes yeux. Je ressens la décontraction des petits muscles autour de mes yeux, et ceux de mes paupières. Je fais de même avec les muscles de mes mâchoires, de mes lèvres, et de ma langue! Mon visage se libère du masque des tensions, des crispations, et de toutes les émotions qui auraient pu en durcir les traits. J'intensifie encore un peu plus le relâchement de mon visage, toujours en maintenant fermement mon attention sur les sensations. Je porte maintenant mon attention sur l'arrière de mon crâne et sur ma nuque. Je détends toute cette zone. Toute ma tête est parfaitement détendue, libérée. Cela me procure une sensation agréable, que je peux ressentir. La détente peut maintenant couler librement vers mes trapèzes et mes épaules. En me concentrant sur le ressenti de cette zone, je détourne mon attention des pensées, et j'approfondis encore un peu plus le calme et l'harmonie en moi-même. Le poids de mes préoccupations, de mon stress, se dissipe complètement. Je fais de même avec ma gorge maintenant, je la libère de toutes tensions, de tout blocage, et je ressens la sensation agréable de la détente qui s'y installe. Plus je me relâche, plus ma respiration retrouve un rythme fluide, bienfaisant. Maintenant, je libère tous les muscles de mon dos. Je libère également toute la zone de mon thorax. Puis, je ressens le flux et le reflux de l'air dans ma poitrine. J'accorde toute mon attention aux sensations que me procurent les mouvements de ma cage thoracique. Puis, des épaules jusqu'au bout de mes doigts, mes bras se relâchent. Je prends conscience des sensations dans mes deux mains. Du chaud, du froid, ou peut-être de légères vibrations. Je teste profondément enraciné-e

dans la Présence consciente. Je ressens sans juger, sans analyser. Juste ressentir les sensations dans mes deux mains. Je porte maintenant mon attention sur mon ventre. Je le relâche intégralement, et je reste quelques instants dans le ressenti que me procurent les mouvements de ma respiration abdominale, sans chercher à la modifier. Ma respiration se régule toute seule, sans effort. Elle est de plus en plus fluide, de plus en plus naturelle. Je remarque que les perceptions changent dans tout mon corps. Je ressens davantage de bien-être, de quiétude. Je continue à descendre dans mon corps, en relâchant maintenant toute la zone de mon bassin. J'accueille les sensations qui s'y manifestent, toujours sans penser, sans commenter ce qui est. Alors, j'apporte la relaxation à mes deux jambes, jusqu'au bout des pieds. Je reste quelques instants avec le ressenti des sensations dans mes jambes et mes pieds. J'observe le changement dans tout mon corps, par rapport au début de l'exercice. Je ressens les effets bienfaisants du grand lâcher prise dans laquelle je me trouve. Je peux maintenant recommencer à bouger, lentement, en conscience, les parties du corps restées immobiles.

À tout moment de la journée, il m'est possible de me maintenir dans un état de relâchement musculaire, synonyme de lâcher prise. Il me suffit, comme je l'ai fait dans cette méditation guidée, de détendre tous les muscles qui ne sont pas sollicités par mes activités, et d'accorder une partie de mon attention à ce qui se passe dans mon corps. Se détendre et ressentir, telles sont les deux fondements de la méditation, et par là, du retour au calme intérieur.

inserts textes relaxant

1. le poids du lit de mon bras gauche
dissipe de l'énergie, du bras de l'autre bras,
des poignées de la main, des "articulations" à la
pulpe du bout des doigts

2. tous les muscles de mon dos se libèrent
et une à une je ressens chacune de mes vertébres
du lit de la nuque au bas du dos coccyx.

3. bras droit.

j'écarte ma respiration puis
je laisse ma respiration abdominale sans
chercher à la modifier

5. ~~laissons~~ notre rectum, notre plénée,
nos cuisses.

6. je relâche ma hanche, mes jambes détendues

GODSPEED

LYNN BREEDLOVE



else up, or how it's always telling you this time will be different after the rush, but you don't give a shit if it's different or not, or if your brains get bashed out or not, because the rush is the fucking meaning of life. It's a trip to God. It puts a measly orgasm to shame. The trick is to get just the right amount, push it to the edge, so you almost overamp but not quite. So you just breathe hard, cough when it hits your heart, and your palms sweat, and you look in the mirror and your eyes are black as buttons, and you got that fresh-fucked blushy look, all intense and dreamy. Nobody telling you what to do, because you can't hear them with the blood river rushing in your ears. And you don't care, so they can never hurt you.

See, now, I'm normal and rational, but I've known plenty of dudes who like to flirt with death and overamp every time, or they're just not satisfied. The first time I saw a guy like that, I was in awe. He was the Evil Knievel of the needle. Evil Kneedle. I was the audience and he was the circus trick.

Everyone else kept drinking and playing cards, but I watched him. He put half a gram in the spoon, twice normal. He drew it up and put it in his arm so fast, it was like making breakfast, second nature. Could do it in his sleep. Then all of a sudden, he was moving real fast, peeling all his clothes off and sweating up a storm and fidgeting, but all the time sitting right there on the couch,

not going anywhere. He was a sphere of motion particles like the lights moving in a TV screen, hypnotizing you but you can't see them, you just see a picture of a cowboy. That's how it was, molecules jumping and zipping around in his body, sweatballs sprouting all over his face. Then he got up as calm as could be, walked over to the table, grabbed a chair, and asked us to deal him in, just like that, like nothing.

Then there was Rena Sue Simms, she liked to turn on her portable tape recorder, bang a gram, and play it back later, just to hear herself flop around. I don't know how she survived it, over and over. But she sure is in lousy shape now. She walks jerky, and her face is twisted in a grimace you can't look at.

See, I seen a lot of people do a lot of skank and survive every duel with death like a high-noon sheriff, so I guess "speed kills" was just a lie. Anything anyone puts in a spoon, I bang it, and if they don't put enough, I bitch. I ain't scared. I just want to get as far out into the stratosphere as I can without breaking the sound barrier. Life's a train and I'm throwing myself in front of it. I got to get the most possible out of everything as fast as I can, always have, even soda pop. Mom used to go "slow down," but before she could finish talking, there was the empty bottle on the table. Sugar, speed, it's all sucked into the vortex called my body.

without food, just speed, pot, and beer, three of the four food groups. I'd just downed a couple snakebites at the bar. I blew into the liquor store ranting, Smash was there, I stumbled into a display of Vienna sausage and Campbell's soup, and sent the whole shelf full of pseudo-food flying. I was slipsliding and grabbing at boxes of mac and cheese as I went down.

The store dude started hollering and flinging his arms around, so I said to him: "YA THINK THAT'S SUMP'M?"

Staring right at him, I swung one arm way back and swept off an entire shelf of Dinty Moore stew, sardines, and creamed corn, with a flourish.

I beamed store dude my most charming smile. "How do ya like me now?"

"I call the police, that's how I like you."

"Oh yeah? Great. They're my pals, here to serve and protect. WOO-ha."

Laughing my ass off, I ambled right into the arms of the very same pals.

I started fast talking.

"He made a pass at me, can't blame him really as I'm such a fine handsome young man" I winked at them.

They were on a sugar mission. I got away. Justice all depends on whether it's donut time or not.

* * *

Hard to stay on the earthplane when you've already been to the stratosphere, but it's just another withdrawal symptom, like from the biological response one body has to another, when magnetic fields attract, attach, separate, poison the blood, speed it up, small aircrafts spin in the sky, hearts race, drop dead. Love, lust, chemical euphoria, I inject the liquid moment when souls meet.

Much better than love.

Love, where she says she'll be constant and true and always, and you should be free, and when you believe her, she yanks your training collar.

The needle loves me. It never lets me down. I know what I want and I know how to get it. Lungs collapse, I'm atoms smashing, stars dispersing, I implode, silent, slow, one with everything, no separation anxiety. At the speed of light anxiety disappears. To be young, amped, and drunk, and to know I can't stay that way, is gorgeously tragic.

I don't care how evil the hangover. NOW is perfection worth any price. The ones who never fall under the spell of love or speed come down once and hate the high forever. Protect themselves from all pain and joy. But godhood is worth the dethroning. The game is King of the Hill, stay on top of the world as long as possible, and don't break any bones when you fall. Then climb up

some of Mom's filet mignon.

We stop at a gas station. Fancy automated sliding-glass doors. I go in the bathroom, press the gold door handle, replicas of Greek statues. It looks like the Regal Show World. Viva Las Vegas. Inside, all mirrors, and speakers, nice ones, way up high on the wall piping in music, and a marble sink with a gold faucet.

I walk out, there's a lady who's wearing a dress with a little name tag that says Genevieve.

I tell her, "Damn. This is the nicest gas station I ever seen."

She has a German accent. "Well, we just thought there were so many ugly gas stations, we wanted to make a beautiful one."

It's hotter than fuck. Out in the parking lot, beyond air-conditioned Thunderdome, me and Max squirt each other with the hose and climb in the loft to be blow-dried by hundred-degree winds.

Max the tranny boy. I had a couple of pals start shooting testosterone and I never talked to them about it much. I didn't know what to do. But I like Max, and it isn't like I knew him before he became a "he." So, by becoming a he, I don't feel like he is kidnapping or killing my pal or stealing anything from me. He isn't turning into an asshole. He's always been one since I known him, which is not long, so I don't miss his old self. Her old self.

It looks like Max is taking a road back to himself that's always been part of him, but not physically. Like going back to Ireland when you've never been there, but your parents are from there, like a promise of yourself that's always standing in the next room saying, I'm over here, until you sneak up on it and tackle it.

There's not a lot to do up in the shelf. That's the little space next to the ceiling above the equipment and the luggage. There's a piece of plywood with a moldy futon on it, and you can lie there and look at the cloth fall off the ceiling and dump powdery disintegrating particleboard into your eye, even though we tried to duct tape it. The shelf is good for naps, not for sex though, because there's no room to move, and good for secret conversations because no one can hear you up front. It's cozy like a coffin, all claustrophobic and cramped and stuffy. You can't see the scenery from up there, so I start pumping Max for information about his new boyhood.

"So, what's your deal. How's it gettin' dates. Do you take home straight girls?"

"Nah, maing. I'm a fag. Once a queer always a queer. You can take the girl outta the queer but you can't take the queer outta the boy."

We talk about being neither and both, sisterhood and abandonment, no man's land, passing, and pronouns.

Hanging with Max makes me ponder my own gender.

full baseball bat arcs back and forth, clearing a space. Then she throws them like spears. Then she grabs a chair, waves it around, and chuck's it directly at some guy's head. The whole time she's yelling her guts out, pouring rocks into the mike, and flinging her hair around. I love southern punk girls.

After the show we all pile over to the local bar and take over, playing twenty songs on the jukebox for a buck, and dirty dancing with each other to Madonna. Everybody's voguing to the entire Immaculate Collection album, and then "Justify My Love" comes on, and I'm singing "sodomize my butt, my butt." I bend over, Johnnie Mae simulates booty parking from behind. Everyone's dancing, drinking, pool sharking.

Devastaysha's standing at the bar ordering beers. She looks over my shoulder at Johnnie Mae playing pool, and says to me, "When you want a grown woman, call me," and walks away with an arm full of brews....

I do love a die-hard flirt.

LOSERVILLE, USA

I'm getting that belonging feeling, kinda like lesbian merging but times five, then times a hundred. Tour's a traveling girl gang that deflects hostile stares at rest stops and expands into a national association as you glide into

each new town, each rock show an island in a seven-hundred-mile-wide sea of fast food and hate.

We stop off in FLA to play a dyke bar. Thought it would be a good idea. We're all queer, right? They'll love us. Dev flinging her tits around. Simulating fellatio. Very queer. Except guess what. They're not dykes. They're LESBIANS! We're freaks. They DANCE! We slam. They hate us, we hate them, we can't win.

So bummed. When we first walk in they got the brand-new leather jacket, perfectly coifed big hair lotsa products featherback fur burger to welcome us at the door. But we're nice, pleasant, who are we to judge a haircut.

The nice friendly lady says, "Can't wait to hear you play. The press packet sounds real nice."

She must have read the cover page with the hated *Rolling Stone* quote about militant amazon warrior lesbian rockers or some hokey shit.

"Yeh. Heh heh. Fuck shit up."

She has no idea what the hell we're talking about.

We haul in the equipment, they turn off the disco, and the Night Fever crowd disperses, skeptical, to watch from the safety of the bar.

Me and Dev go get brews and pitchers of water.

She says hushed so the enemy can't hear, "This is like the East Bloc," and tells me how weird it was when

She would have liked doing everything boys can do and cuddling with strong women. In fact, she confessed to spooning with her "ugly" best friend Inge once, whom Dad hated. I know Mom's idea of "ugly" was my version of butch. According to Mom, Inge never had boyfriends. I wondered if Dad always hated Inge because he saw her as a big bulldagger threat, competition. I was fascinated with the prospect of a platonic lover at an all-girls' school madly obsessed with my hot femme cloof Mom. I loved the idea that Inge chased my Mom down and seduced her years later, luring her into her bed. I smiled at the image of a diesel dyke making my Dad nervous and possessive.

Mom, I pleaded, Are there no pictures of Inge?

She said there were none and changed the subject.

Maybe that's why Mom was upset when I came out, for her lost queer life that never took off. How I came out to her was upsetting too. It all started with her eavesdropping. She overheard me confiding to my pal on the phone. I was saying I couldn't tell my mom about our New Year's Eve plans to go to the Stud, or she would find out I was a big fat gayrod. Mom came running in from the bathroom, where she was applying makeup.

Waving a lipliner in the air, she growled, "What? What can't I know?"

I said, "None ya."

"Oh yes it is."

So I said, "Oh yeah? You wanna know? Huh? Fine. I'm GAY."

She burst into tears. "I knew that stupid child psychiatrist was wrong ten years ago, when I told him you walked like a drunken sailor and climbed trees and got kicked out of ballet school."

I hugged her. "Why are you crying?"

"Because the world is mean."

"Don't worry, we got a revolution."

"At least you'll never make me a grandmother."

"Yeah, and in return, please don't tell Dad. He'll never understand."

Then she told my dad, because she said she needed to talk to someone, she was about to burst. But Dad was watching the game and wanted her to wait for the commercial. If you want support, you got to have timing on your side, and she did not. One more nail in the coffin of my parents' long-dead romance.

"He told me to wait for the commercial! When here you were coming out! Can you believe it???? Typical!"

Dad never mentioned it, the gayness. I borrowed the station wagon one night and came back at ten A.M. after my first fuck, some older lady who swooped me up in a San Jose bar. Dad stood in the driveway, glaring at me, sweeping leaves in the morning sun. Wordlessly, I handed him the keys and hung my head. As I slouched into the

"Hi Mom. I'm in P-Town."

"Where's that?"

"Massachusetts."

"Don't let any Kennedys tape you."

I look up and down the beach. "Um, I don't see any Kennedys right now."

"That's because they're busy taping."

My mom. I think I'll keep her.

boil, honey. The stink will wake you up.

She has a growly way of talking that slides around slow and lazy. Bee-stung lips and eyes that gaze everywhere, but you know she's not ignoring you because her pet names wrap around you like a blow job and a baby blanket and a lullaby, and you believe you are her honey baby darling.

I ask her why she has a stomach ritual.

"Because the drugs that are supposed to be saving my life are fucking with me, darling."

Me and Sadaam run to the corner for cigarettes and beer. It's five A.M., and not only are corner stores open, they're peddling beer. This town is alright. Mom would decree it "civilized," like Berlin, open twenty-four hours, nonstop, no-plot, all-action party. Sadaam picks out some fresh melon and orange juice for breakfast. I grab a bunch of daisies for the girl.

He wants to know all about her, and my braincell cloning project (as I was down to one and am trying to increase the number again), and what happened to Ally, so I run it all down, how me and Ally Cat, we're in love forever, but you know, we just are not cut out for each other, but I'm having fun porkin' babes, and she hates that shit, and so Sadaam calls me a whore and says if I cared about her I'd try to change, but I'm all, Hey, I haven't hardly shot any skank, except the other night,

and Ally's jealous as hell, all crampin' my style, puttin' me on a leash in a cage in the closet, which, beyond the bedroom, just don't fly. If I look twice at some other babe switchin' down the street in a miniskirt, she's homicidal, and even when I'm good like a choirboy, she thinks I'm gettin' busy with my mom. Whereas, now, Johnnie Mae, ya see, FUN TIME. All smiles, no problems, grabs other girls in the pit and does male generated lesbian love acts, never bats an eye if I take someone else out to the van, free for all, no rules, plus breakneck speed action adventure. She's a genius in bed. Nobody plays like her, switchin' alla'time, I'm the daddy, you're the boy, you're the mom I'm the boy, I'm Harvey Keitel the bad lieutenant, you're the sixteen-year-old runaway, I'm the fag whore in the alley, you're the leatherdaddy on crank cruising me on a Harley. She's got a mind so dirty make me come with a bent story look ma no hands.

Sadaam says we won't have to go bare bones tonight. Esty's got a sugar daddy that gives them all the toys they need to play dungeon and make them some free money too.

We go upstairs, and he's got harnesses and whips and gas masks and latex cop shirts and batons and handcuffs and corsets and dicks and every other costume and implement of torture. Johnnie's in hog heaven. We play dress-up for a while. I settle for simplicity and tradition,

until after rocket fuel. I order coffee and eggs, flir-hall oseddy with the waitress who was here yesterday. She's why I'm at 7A, because it sure ain't the coffee.

No more shooting up. Just say no. They don't have anything decent to bang here anyway, except a buncha skag. Besides, it doesn't fix anything, it just makes shit worse. Look at me. Ally wouldn't touch me with a barge pole, draped over a chair like this. I got shit to do, and I can't lift a finger, I'm a pool of protoplasm oozing down a storm drain. This is New YORK, god dammit. Gotta wake up, gotta make shit happen.

Oh yeah, it's all coming back to me, something about testing limits, not injecting them, but soaring on the sugary thirty-one flavors of godhood this town dishes out in triple scoops.

I gulp down the cold brown water. You'd think New Yorkers would know how to make coffee, they know how to do everything else, but since NYC itself is speed, they don't prioritize the caffeine angle. Now in Seattle, where the rain depresses everyone, excellent brew is necessary on every corner, but here, no, you have to skate ten blocks to a coffee joint to get coffee you can't get it at a café. I don't have the balls to make it four more blocks, so I dish out three bucks for a crappy espresso. And another one, watching waitress babe, and drooling on the supermodels walking down the street.

I want her. She deep throats Devastaysha onstage and the fags go nuts.

I low-crawl across the stage to drool on her spike heels.

Just as good as hard work and power tools is a real woman, man enough to make me forget about Ally for another day. Johnnie Mae's magic's wearing off. She was good for a while, made the hurt go away, but she's too easy. It's the thrill that fixes me. I can't let my heart go without a million parachutes, fluttering all different colors against the sky. I can't risk falling out of Ally's favor alone. I need a hundred arms of fifty babes lined up on either side of me, like bridesmaids, to catch my fall on scattered petals. That fall, it takes so long. I need it broken.

And now, last in a long line of bridesmaids is Boss Lady.

Diabolical, the irresistible tragedy of unrequited lust. But the chase, because maybe, just maybe ... And even if I never catch him, it's not running to or from, but after, that's always a good workout. But then, to dream the unfuckable dream is to love her so much more for sparing you the drama. Safe. No pain no gain. If I saw him walking down the street with a basket in his jeans, I never would have noticed him, but drag switched the way we do, it's true love, the kind that never has to be sloshed

through a spermmy gutter. Nothing like a nelly rag in a dress to take your mind off bio girls, even if there's nothing you can do about infernal desire but flirt.

Backstage, Devastaysha's packing her bags to leave.

I tell her I got a mean crush on a queen, and she pulls her dick out of her bag and peels the rubber off. Hands me the ten-inch. The one Boss lady put her lips around. Dev says it's got the mojo in it to get her, but I could never, I'm too shy, she's six foot five, she's a chickboy. I'm a boychick, what would I do? Dev says dinner, drinks, dancing. Charm is charm.

I jam the dick in my jacket.

We say our good-byes. This is it. Hostile Mucous keeps rolling down the road and I stay, because there's nothing left for me back home. I dropped so many parts of Jim along the way, vestiges, rag dolls, and tin cups that cluttered up the wagon, chucking them overboard to lighten the load when the one surviving nag could only drag so much. I'll restock my heart in the new country.

"You're a good roadie. Fast learner. You keep out of trouble."

"Oh yeah, I'm slick."

"Yeah. Slick." She turns around. Nice ass. Bad too. Please let me one day kick as much of it as she does.

NOXIOUS PRIX

Friends for life, I never had none of them. The kind you select out of a crowd because of a magnet tug, not because they got the skank, the dank, or the wang-dang sweet poontang.

Friends like I always had, they come and go. Drunk fights over drugs. You fade away, to whoever has more drugs, and then you do even more drugs and move outta their league, until you're living in a cave because you can't stand to touch anybody or be touched. You put a shark-infested moat around you. If you allow anyone near you, you're always thinking, is this motherfucker gonna kick down another line and roll a joint or what? How long do I have to put up with this boring song and dance before I get my proper?

But all that's changed.

My new friends and me, we feed each other, not on each other. I never knew I even wanted that. Supply-side economics. I'm fresh off a desert island with a high-limit credit card, running loose at the Love Depot.

Everyone that lives at the squat is real. They're like the Mucous babes, a bunch of hard fighting, hard thinking no-shit-taking dirty bastards. Like Esty, they call her the transsexual Courtney Love of the Lower East Side, but she's not.

"I love women," she says. "I don't beat 'em up. I'm a man hater."

fag, to junkie, to HIV positive, to clean and slobber, to woman, to big femme dyke. She's everything at once, glam junkie in Mae West drag, and all the hipster directors want her in their movies.

She's no cliché. She's never been done before. Onstage naked with hormone titties and her little dick hanging out, truly balls-out tranny, sexy beat-up child singing fairy tale incest songs like "Carolina Vagina," her band shocks fucks out of their comfy lifestyle. So cool, they're not. Cool isn't for sale at the bondage store. You make it up yourself, pull it outta your asshole, your own unique brand that starts when you're born, and when you die, it's gone.

So not cool, it's cool.

She's not cool. She was in a heroin haze while punk was being born and growing into a juvenile delinquent. I had to give her an update on the last couple of decades. She didn't even know who the Dead Kennedys were, even though she sounds just like Biafra. She's original because she's got no reference point but her pure gold heart. Most people that don't study their roots, I got no respect for them, but Esty's busy making history, so I take time out to tutor her in insignificant details like who graced the CBGB stage before she did.

I'm her man, protecting her when she's walking down the street.

Me and her, we shout snappy comebacks. "More man than you'll ever be and more woman than you'll ever get."

That cracks up the old perverts and makes them sad at the same time, because they know it's true.

Except the other night when they didn't laugh, and I had to grab a bottle out of the trash and break it.

I'm standing there waving it around at three Neanderthals and she's yelling, "You better watch out, honey, she's crazy. She's gonna cut your motherfuckin' balls OFF."

Good thing they don't call her on it. So she struts on down the street and I back on down it, right behind her, sticking my beer bottle out at them until we round the corner, and then I hiss "RUN!"

But she just keeps swishing slow. "Relax baby, you scared the shit out of 'em."

Nobody ever had that kind of confidence in me.

"You and me, we're in love," she says, "we're two sides of the same coin. Gender's a box you turn inside out, tear up, and sew a gown out of." She says most people are bored and hateful because they can't fuck with the box. They think prison's protection. They take what they're served and think they like it, but deep down they want to be something else, and they'll kill anyone sewing gowns they're afraid to wear.

hankie attached to the love of your life.

A red bandana in the right back pocket, oh yeah, that meant he was into fisting a hard-core biker bastard, or dark blue, a fucker, Davey's fave. Pale green if he liked to pay for it. Dark green, army games. Yessir. Yellow, watersports. Dave giggled to watch boys like baby birds, mouths open, waiting to take the stream arching through the air from burly leather fags who had to "talk to a man about a horse." Brown, he was definitely not going there, honey. I would have sported gold lame on the right, as I am a drag racer, tranny chaser. Dave wore pale blue on the left, party in your mouth, everyone's coming. And he was the hostess with the mostest.

But in the baths there were no colored hankies, only white towels, and steam heat whispering, and oily mustached muscle men, and doors that closed. You sat in your own cell on a wooden bench waiting for Mr. Right, and when he came in, you let him take you. Then you wandered blind through a pitch-dark maze of narrow spaces, black walls, touching naked invisible bodies. Thrills, not danger.

Youth and innocence, death racing through our veins and us not even knowing. We thought we were supermen. It was our world. We created it. So what, no fear. She says, "We were fierce, honey." Shooting up or getting fucked, we were in control.

"you know what? Where's Ally? Do you see her?" Fuckalot looks in the backseat. "I don't see her. Ally? Where you IS, bitch? I don't see no fuckin' Ally, so why don't you just relax, and fall in love with someone who wants to give you some actual action."

* * *

It's flat and snowy, flat and snowy, flat and snowy. Then the mountains start to happen, but let's call them hills, shall we, because they do not approach anything like what we got in the Sierras.

Driving through the snow Fuckalot's swooping around the road and slides into a big fat four-by-four wooden signpost, and then we get out in the snow flurry and push the Chevy, and then we drive real slow to the truck stop, and I eat pork and more pork and talk about the new Babe movie.

Fuckalot says, "Oh yeah what kinda babes?"

I'm all, "No dude, the pig."

And then I eat more bacon and sausage and grits and gravy and liquid Velveeta and other unidentifiable things, which I eat because it's an all you can eat buffet. And there's a big, Virginian buffet restocker, who's so glad we're there, instead of just the usual burly truckers, and she comes over every five minutes and jokes with us and calls us boys.

Poor lil' queers stuck out in the hinterland, separated from their people, and if there are any of their people around, they're in disguise, and it's a big game of truth or consequence. Do you ask your best friend if she wants to sleep like spoons, and risk losing her forever? But if you win, you win big, and finally get a respite from having to give it up to the hairy drunk bounding on you for five minutes, three times a week. It's all or nothing out here. Most likely nothing.

Seeing what the have-nots don't have is an essential part of gratitude.

SATURDAY NIGHT SPECIAL

Mom says you can't do strenuous work without a good breakfast.

I'm sleeping like a baby when we roll into Miami. Fuckalot nudges me awake. We pull up to a loud dark seedy dive with a neon Pabst Blue Ribbon sign out front.

We walk in. I head for the pisser. There are skinheads all sitting on each other's laps in stalls with the doors cut to waist level so you can't shoot up in private. They're all staring at me.

The tall one, Leader of the Pack, he says, "Hey faggot."

Here comes the hot rush, up my ankles, up my legs, up

Along about the third day, I'm starting to feel like I'm not even me, like who is me anyway, I could be anyone, I can change shape, I can say my name's Bill or Bob or Joe or I could say I'm Mary Sue and wear a dress, and nobody'd be the wiser. Nobody'd think anything was weird except I got a funny gait for a girl, because they don't know me and I don't know me, I'm just a product of history that's gone now with the ones that wrote it. I could just start from nothing like a Ministry of Truth typist, fresh, like a secret agent in a foreign land.

I'm floating through space they call the States, mountains, desert sage blowing, me remembering when this sky was full up with fish and sea anemones. Meeting up with other folks who give me tips, tell me not to ride in boxcars, that the doors slam shut in train yards and you're locked in for days drinking your own piss. You gotta climb up into the shiny silver gravel cars with no ceilings and slanty sides.

Maybe I drink some wine, maybe a little malt liquor, sour, warm, and flat. The emptiness is always long and dark, or long and hot, and there's always a duffel bag sliding down with a thud that announces company with cross tales and libations to share.

It's usually men, but one time it's a girl so fine to make my jaw drop. She's got sad eyes with just enough resolve to get her through another day. The other suitcase drops

don't have no more rules. I'm liquored up and she's starting to look like my future ex-wife.

She drawls, "You want some?"

I say, "What is it?"

She says, "A speedball."

I say, "Let's go. Let's celebrate. I'm on a desert planet far from earth, I'm a man nobody knows, and I think I'm in love."

So they cook it up over a lighter, and they draw up the bubbly brown cure, then crush up the shiny white, dissolve it in water, and suck that up too, in the very same tube, for a cocktail extraordinaire. I been jostled, rattled, and cradled by this train, and I got no yesterdays, no tomorrows, no time at all, so might as well go somewhere I never been before. Bill Burroughs, wait for me.

He holds me off, and she lays the needle on my hot, blue, healed vein, pounds it in with a tap, a flick, like a spike. They must have been working at dulling this one down since they left home, the way it hurts going in.

"Didn't pack no spares, did ya," I offer as a decoy from the pain. His fingers let go of my arm slowly as she pushes down the brown.

My heart, heavy, slides under a cold fog, and the back of my neck gets heavy and warm like a ton of honey's being poured on it, thick, smooth weight, and the tway-

like shit in a bucket of warm champagne, your head floating, your body completely dissolved.

I must have flashed, because acrid tendrils of puke corkscrew up my nose. Night falls. In the sway of the train and euphoric dreams, we slow down, stop, speed up again. More voices down halls make desperate deals. Raspy whispers, trading something for balloons. More whiskey stings my lips, cigarettes burn fingers, unsmoked. Slow down, stop, speed up. Stars are out, shining like Christmas lights in the black block night. I'm riding my bike down the fire escape stairs of high-rises, *bonkety bonkslam* into the wall, bounce off floating, and down the next flight of Narf stairs.

I feel hands pulling on my pants. I twist halfhearted, useless. No is the word I hear myself think? say? as I fall away into the dark and then light trying to push him off, arguing, dick, tired, no, sleep, wake up, get off me, no you fucker, come on baby, wake up to find the weight and stink of a stranger on me, lurry legs between mine, pants around his ankles, my pants missing in action.

Numb is a friend in times of need. I open my eyes. He's not budging. Out, cold. My head pulsates. Light streams into the car and lands on another guy sleeping in the corner, similarly attired, tiny dick like a nylon full of hair gel disappearing in his hand.

She's gone with the loon.

VENDREDI 29 AVRIL

... Luc Bondy m'avait demandé une mise en scène de *La Malédic de la mort* pour la Schaubühne de Berlin. J'avais accepté, mais je lui avais dit qu'il fallait que j'en passe par une adaptation théâtrale, que je fasse un tri dans le texte, qu'il pouvait être lu, mais non joué. J'ai fait cette adaptation. Dans celle-ci, déjà, les héros de l'histoire se taisaient, et c'étaient les acteurs qui racontaient leur histoire, ce qu'ils avaient dit, ce qui leur était arrivé.

Tous les couloirs scéniques, dix ou douze, étaient en place. Ils devaient être lus, de même que le texte du dialogue

des héros. Déjà la femme était laissée tranquille dans cette adaptation, mise à part. On s'adressait à l'homme mais pas à la femme. Deux jours après avoir envoyé cette adaptation théâtrale de *La Maladie de la mort* à Berlin, j'ai téléphoné pour demander qu'on me la réexpédie, parce que j'y renonçais. Je l'ai dit à Yann. Je lui dis souvent ce que je fais. Dès que j'avais été dépossédée du manuscrit, j'avais compris que je m'étais trompée. J'avais fait exactement ce que je voulais éviter de faire. J'étais revenue à *La Maladie de la mort*, à son principe même d'un texte à trois voix, à sa forme arrêtée et unitaire. J'étais creusée en mon centre, j'étais devenue le contraire d'un écrivain. J'étais le jouet d'une fatalité formelle de laquelle j'essayais de fuir sans y parvenir. J'ai parlé de ça à Yann. Il ne m'a pas cru.

Il m'avait déjà vue souvent caler devant mes projets, arrêtée. Puis reprendre. J'ai recommencé trois fois cette adaptation de Berlin, la dernière fois avec une dactylo et des horaires. Cette fois-là, j'ai dicté une adaptation idéale, j'en étais sûre, mais en fait c'était la plus nulle de toutes : grandiloquente et ensiférée. Trois fois, j'ai essayé. Je partais de *La Maladie de la mort* et j'y revenais. Je ne m'en apercevais pas en cours de route. Je me retrouvais là, toujours à cette même place du livre, bloquée contre, désorientée. Je ne pouvais plus compter sur moi, j'étais perdue. D'autant plus que c'était au stade de la dactylographie définitive, propre, que je m'en apercevais. Je ne pouvais faire autrement que d'en passer par cette fausse solution : le théâtre. J'ai encore parlé à Yann. Je lui ai dit que c'était fini. J'en avais assez de

perdre mon temps, je renonçais à l'adaptation théâtrale de ce texte. J'ai dit que j'avais découvert, une dernière fois, que *La Maladie de la mort* existait dans une ambiguïté tellement évidente qu'il fallait employer d'autres moyens pour en avoir raison, que, moi, je ne pouvais rien contre. Je ne sais toujours rien de plus sur cette difficulté que j'ai connue avec ce texte.

Et puis, il y a eu cet épisode de Quilleboeuf, je n'y ai pas pris garde sur le moment. C'est peu après que j'ai recommencé un livre qui s'intitulerait *L'Homme menti*, abandonné lui aussi. Et puis un jour, il faisait chaud, le soir, la nuit. C'était le plein été de juin. J'ai commencé à écrire sur l'été, les soirées chaudes. Je ne savais pas bien pourquoi, mais ça a continué. C'est l'été 1986. J'écris l'histoire.

Pendant tout l'été, chaque jour, quelquefois le soir, quelquefois la nuit. C'est à cette époque-là que Yann entre dans une période de cris, de hurlements. Il tape le livre à la machine, deux heures par jour. Dans le livre, j'ai dix-huit ans, j'aime un homme qui hait mon désir, mon corps. Yann tape sous dictée. Tandis qu'il tape, il ne crie pas. C'est après que ça survient. Il crie contre moi, il devient un homme qui veut quelque chose, mais qui ne sait pas quoi. Il veut, mais il ne sait pas quoi. Alors, il crie, pour dire qu'il ne sait pas ce qu'il veut. Et il crie aussi pour savoir, pour que, dans le flot de ses paroles, il sorte de lui-même ce renseignement sur ce qu'il veut. Il ne parvient pas à séparer ce détail de ce qu'il veut, cet être-ci de la totalité de ce qu'il a toujours voulu. Je ne le vois presque jamais, cet homme,

Yann. Il n'est presque jamais là, dans l'appartement où nous vivons ensemble, au bord de la mer. Il marche. Il parcourt dans la journée beaucoup de distances diverses et répétées. Il va de colline en colline. Il va dans les grands hôtels, il cherche des hommes beaux. Il trouve quelques beaux barbus. Sur les terrains de golf aussi, il cherche. Il s'assied dans le hall de l'Hôtel du Golf et il attend, il regarde. Le soir, il dir : « Je me suis bien reposé, à l'Hôtel du Golf, j'étais tranquille. » Quelquefois il se endort sur les canapés de l'Hôtel du Golf, mais il est bien habillé, il est très élégant, Yann, en blanc, alors, on le laisse dormir. Il porte tout le temps un vieux sac bleu, immense, en toile, que j'ai cousu, pour, éventuellement, des courses qu'il ferait. Il y met son argent. La nuit, il va au Mélody. L'après-midi, il va aussi

parfois au Normandy. À Trouville, il va au Bellevue. Quand il revient, il crie, il hurle contre moi, et je continue à écrire. Quoi que je dise, « Bonsoir », « Ça va ? », « Vous avez dormi ? », « Vous êtes fatigué ? », il hurle. Toutes les nuits, pendant un mois, il veut l'auto pour aller à Caen voir des sens amis. Je refuse de donner l'auto parce que j'ai peur. Alors, il loue des taxis, il devient le copain du taxi, le client préféré. Quand il hurle, je continue à écrire. Au début, c'était difficile. Je pensais que c'était injuste qu'il crie contre moi. Que ce n'était pas bien. Et quand j'écrivais et que je le voyais arriver et que je savais qu'il allait crier, je ne pouvais plus écrire, ou plutôt l'écriture cessait partout. Il n'y avait plus rien à écrire du tout, et j'écrivais des phrases, des mots, des dessins, pour faire croire

que je n'entendais pas qu'on criait. J'ai passé des semaines entières avec un fatras d'écritures différentes. Je crois maintenant que celles qui m'apparaissaient comme les plus incohérentes étaient, en fait, les plus décisives du livre à venir. Mais je n'en savais rien. Je ne lui disais pas que j'étais empêchée d'écrire à cause de ses cris, et à cause de ce que je croyais être son injustice à mon égard. Bientôt, même quand il était absent, je ne pouvais pas écrire. J'attendais ses cris, ses hurlements, mais je continuais à couvrir le papier de phrases étrangères au livre qui était là, en train de se faire, dans un terrain à lui étranger, la fiction.

En fin de compte, un ordre s'est fait, dont je n'étais plus responsable, moi qui faisais l'écriture sur le papier, mais dont Yann était responsable, à lui seul, cela

sans écriture aucune, sans avoir à le faire du tout, sans idée aucune que celle de massacer jusqu'à la racine tout ce qui pouvait passer pour être un encouragement à vivre. Il savait de lui et de sa colère aussi peu qu'une bête, rien, il ne savait même pas qu'il criait. De cette façon-là, un mois avant la date promise pour la livraison du manuscrit, j'ai commencé à faire le livre pour toujours, c'est-à-dire à trouver cet homme, Yann, mais ailleurs que là où il se trouvait, en le cherchant vers des choses qui étaient étrangères à lui et au livre, par exemple dans les paysages de l'estuaire de la Seine. Beaucoup là. Et, sur lui aussi, dans son sourire, celui de Yann, dans sa marche, ses mains, les mains de Yann. Je l'ai complètement séparé de ses paroles, comme s'il les avait attrapées sans le savoir, et qu'il en était tombé

malade. Et c'est ainsi que j'ai trouvé qu'il avait raison. Qu'il avait raison de vouloir quelque chose à ce point, quelle que soit cette chose. Si terrible soit-elle. Quelquefois, je pensais que ça y était, que j'allais mourir. Comme je suis restée fragile, après cette cure que j'ai subie il y a quatre ans, j'ai une propension à croire souvent que la mort est là, à portée de ma vie. Il voulait tout ensemble, il voulait casser le livre, et il avait peur pour le livre. Pendant plusieurs semaines, il avait tapé deux heures par jour pour moi. Des propositions, des stades différents du livre. Il savait que le livre existait déjà. Il me disait : « Qu'est-ce que vous foutez à écrire tout le temps, toute la journée ? Vous êtes abandonnée par tous. Vous êtes folle, vous êtes la pute de la côte normande, une connarde, vous embarras-

sez. » Après, il arrivait qu'on rie. Il avait peur que je meure avant la fin du livre, peut-être, ou plutôt, que je jette le livre, encore une fois.

Quilleboeuf, je n'y pensais plus, mais j'éprouvais le besoin d'y aller. J'y allais avec des amis, mais je ne savais pas pour quoi je tenais tant à cet endroit étranger, je croyais que c'était pour le grand fleuve qui passait contre la place, où il y avait le café. Je croyais que c'était pour le ciel du Siam, ici jaune de pétrole, alors que le Siam était mort.

Il revenait quelquefois à cinq heures du matin, heureux. J'ai commencé à ne plus rien lui demander, ne plus lui parler, à lui dire bonjour dans le bonheur de le faire. Alors il a été plus fort, il a été terrible, et quelquefois j'ai eu peur et j'ai trouvé qu'il avait de plus en plus raison, mais je ne pouvais plus arrêter le

livre, comme lui ne pouvait plus arrêter la violence. Je ne sais pas bien contre quoi Yann criait. Je crois que c'était contre le livre en soi, vrai ou faux, en deçà de toute définition, prétexte, excuse, etc. C'était : faire ça, un livre, dans tous les cas. C'était en deçà du raisable de la raison ou du déraisonnable de la même raison. C'était comme un but : tuer ça. Je le savais. Je savais de plus en plus de choses sur Yann. C'est devenu une course, à la fin. Aller plus vite que lui, pour que le livre se termine, avant qu'il ne l'empêche complètement. J'ai vécu avec ça tout l'été. Je devais l'espérer, aussi. Je me plaignais aux gens, mais pas du principal, pas de ce que je dis là. Parce que je pensais qu'ils ne pourraient pas le comprendre. Parce qu'il n'y avait rien dans ma vie qui avait été aussi illégal que notre histoire, à

Yann et à moi. C'était une histoire qui n'avait pas cours ailleurs que là, là où nous étions.

Il est impossible de parler de ce que Yann faisait de son temps, de son époque, c'est impossible. Il était complètement illisible, imprévisible. On pouvait dire qu'il était illimité. Il allait dans tous les sens, dans tous ces hôtels, pour chercher au-delà des hommes beaux, des barmins, des grands barmins natifs de la terre étrangère, celle d'Argentine ou de Cuba. Il allait dans tous les sens, Yann. Tous les sens se rejoignaient en lui à la fin des journées, des nuits. Ils se rejoignaient dans l'espoir fou d'un scandale possible, d'une généralité inquiète, dont ma vie aurait été l'objet. À la fin, ça a pu commencer à être visible. On était arrivés quelque part dans un lieu où la vie n'était pas complètement absente. On en

recevait des signaux, quelquefois. Elle passait, la vie, le long de la mer. Quelquefois, elle traversait la ville, dans les cars de la police des mœurs. Il y avait les marées aussi, et puis Quillebeuf, qu'on sait être au loin, partout à la fois comme Yann.

Quand j'ai écrit *La Maladie de la mort*, je ne savais pas écrire sur Yann. C'est ce que je sais. Ici, les lecteurs vont dire : « Qu'est-ce qu'il lui prend ? Rien ne s'est passé, puisque rien n'arrive. » Alors que ce qui est arrivé est ce qui s'est passé. Et, quand plus rien n'arrive, l'histoire est vraiment hors de portée de l'écrivain et de la lecture.

- LE VICE CONSUL (1965, roman, Gallimard).
LA MUSICA (1966, film, scénarisé par Paul Selen, dirr. Ateliers Associés).
L'AMANTE ANGLAISE (1967, roman, Gallimard).
L'AMANTE ANGOLAISE (1968, théâtre, Cahiers du Théâtre national populaire).
THÉÂTRE II : SUZANNE AMIOT " DES PARTIES ENTREES DANS LES AMBES - YES, PEUT ÊTRE - LE SHAGA - ON HOMME EST VENU ME TROUVE " (1968, Gallimard).
DÉTRUIRE BIEN ELLE (1969, Éditions de Minuit).
DÉTRUIRE BIEN ELLE (1969, film, dirr. Benoît Jacob).
ABATH SOBANA DAVID (1970, Gallimard).
L'AMOUR (1971, Gallimard).
PAUZE LE SOIR (1971, film, dirr. Benoît Jacob).
NATHALIE GRASCIER (1972, film, dirr. Benoît Jacob).
INDIA SONG (1973, recette d'étoiles, film, Gallimard).
LA FEMME DE CRANGE (1973, film, dirr. Benoît Jacob).
NATHALIE GRANGER, *Journal de la trame du gânce* (1973, Gallimard).
LES PARLEUSES (1974, entretiens avec Nathalie Granger, Éditions de Minuit).
INDIA SONG (1975, film, dirr. Benoît Jacob).
BAXTER VERA BAXTER (1976, film, dirr. N.E.F. Diffusion).
SON NOM DE VENISE DANS CALOURA BESERT (1976, film, dirr. Benoît Jacob).
DES JOUJOUTTES DANS LES ARRIÈRES (1976, film, dirr. Benoît Jacob).
LE CAMION (1977, film, dirr. Benoît Jacob).
LE CAMION, *suité de* ENTRETIEN AVEC MICHELLE PERETTE (1977, Éditions de Minuit).
LES LIENS DE MARGUERITE DORAS (1977, en collaboration avec Michèle Porte, *disc Michèle Porte*, Éditions de Minuit).
L'HEN CINÉA (1977, théâtre, Mercure de France).

Travail autour du mot commençant par un L (1991)

Initialement présenté sous la forme d'une conférence au Lookout Lesbian and Gay Television Festival à la Downtown Community Television, à New York, le 13 octobre 1991, cet essai a paru in *Queer Looks: Perspectives on Lesbian and Gay Film and Video*, édité par Martha Gever, John Greyson et Prathiba Parmar (New York, Routledge, 1993).
[Traduction de Françoise Sengen.]

CES RÉFLEXIONS ASSEZ VAGUES ONT COMMENCÉ À PRENDRE FORME, IL Y A PLUS D'UN AN, DANS UNE CONFÉRENCE INTITULÉE : « RÉCIT AU (MAUVAIS) SERVICE DE L'IDENTITÉ : FRAGMENTS POUR UNE CONFÉRENCE EN FORME DE PERFORMANCE, TRAITANT DE LA MÉNOPAUSE, DE LA RACE, DU GENRE ET AUTRES COMPAGNONS DE LIT INCONFORTABLES DANS LES DRAFS DU CINÉMA. Ou bien : comment commence-t-on à se concevoir comme blanche quand on vient juste de se faire à l'idée qu'on est une a-femme¹? »

Par la suite – pour le dire de façon faussement simple – je suis devenue lesbienne, et c'est alors que j'ai révisé à la fois mon article et son titre. « Récit au (mauvais) service de l'identité : fragments pour une conférence en forme de performance, traitant de la ménopause, de la race, du genre et autres compagnons de lit inconfortables dans les draps du cinéma. Ou bien : comment commence-t-on à se concevoir comme lesbienne – et blanche – quand on vient juste de se faire à l'idée qu'on est une a-femme? »

« Un jeune artiste activiste blanc, Gregg Bordowitz,

débute en ces termes une conférence sur le SIDA et les pratiques sexuelles sans risques à New York : 'Je suis gay ; je suis séropositiif ; j'aime faire l'amour avec les hommes'.

« Bordowitz m'inspire à le dire franchement - même si en l'occurrence, ce n'est pas tout à fait la même chose : je suis une lesbienne blanche ménopausée, et, après bien des années de chasteté faisant suite à des décennies d'identité hétérosexuelle, je suis à nouveau sexuellement active - pour employer une expression du corps médical. Vous pouvez vous demander ce qui m'incite à faire (ce qu'on pourrait appeler) ce genre de confessions embarrassantes, ou en quoi mes préférences ou activités sexuelles regardent qui que ce soit. Qui a envie de savoir ? Personne d'autre vous, certainement, ou, dans le cas où ça vous intéresserait, je ne me sens aucunement obligée de satisfaire une curiosité aussi lascive. Et pourquoi devrais-je même lâcher d'un seul souffle les mots 'blanche' et 'ménopausée', un peu comme s'ils étaient équivalents, alors qu'en fait ils dénotent des relations contradictoires par rapport au privilège social, et qu'il est parfaitement évident que je suis une indo-européenne d'âge moyen ? Et s'il n'est pas patent que je sois lesbienne (malgré mes cheveux courts et l'absence de maquillage, deux éléments qui, dans certains milieux, sont synonymes de butch²), pourquoi faut-il que je mentionne si séchement mon statut sexuel ?

Si vous avez la moindre idée de ce qu'est la culture gay aux États-Unis, vous pouvez conclure à juste titre d'après ce qui précède que je suis novice en la matière, une arriviste, ayant récemment fait son coming out, et sortant non pas du placard, mais du sanctuaire de l'hétérosexualité, le site légitimé et institutionnalisé du patriarcat, auquel appartient notamment la famille. Lorsqu'il a eu vent de mes nouveaux liens amoureux, un membre de ma famille a réagi en disant : 'C'est merveilleux que tu sois avec quelqu'un, mais tu n'es pas obligée de te qualifier de lesbienne.' Il y a là, dans cette simple déclaration, toute une histoire de reniement, de répression et de persécution. 'Tu n'es pas obligée de te qualifier de lesbienne'.

Que signifie donc se qualifier de 'lesbienne' pour la première fois à l'âge de cinquante-six ans ? En dehors des habituelles

questions sur l'âge, le genre, la race et la citoyenneté pour les demandes de passeport et de compte en banque, je n'ai jamais eu à me qualifier d'autre chose que de danseuse, chorégraphe, cinéaste ou enseignante. Je peux même me souvenir d'une époque où je ne m'interrogeais pas sur les avantages que je retirais d'être jeune, blanche et de classe moyenne, ou sur les inconvenients croissants d'être une femme. Il y a encore six mois, je pouvais me décrire comme étant engagée dans une lutte contre la pensée réductrice qui range le désir dans des catégories - hétérosexuel, homosexuel et bisexuel -, croyant qu'en mélangeant les termes qui nous situent de façon implacable comme dominants ou marginaux, privilégiés ou défavorisés, protégés ou menacés, je pourrais minerver d'une certaine manière une nouvelle position, quelque chose dans le genre hétérosexuelle déchue, ou lesbienne politique, ou même a-femme utopique, cette dernière expression provenant d'une déclaration de Monique Wittig dans son essai de 1978, *The Straight Mind* (La Pensée straighth), selon laquelle 'les lesbiennes ne sont pas des femmes'. Si les lesbiennes ne sont pas des femmes, me persuadai-je, je pourrais moi aussi renoncer à la désignation culturellement dénigrée de femme. A-femme est la solution que j'ai trouvée. A-feminine. A-fémininité.

Mais ensuite, lorsque j'ai embrassé pour la première fois mon amante dans la rue, je savais que je jouais un jeu entièrement nouveau. En jouant auparavant avec les mots, je m'étais fait tout un cinéma qui m'empêchait de reconnaître que - si assoupies qu'auraient été mes pulsions sexuelles - j'avais vécu dans la demeure sûre de l'hétérosexualité, avec l'illusion que je profitais de la sécurité et de la légitimation que pouvait offrir un tel abri, et sans réaliser que ce système de protection ne servait pas les intérêts de tout le monde de la même façon, notamment ceux des femmes. L'une des règles formulées de la maison, c'est qu'après un certain âge les femmes doivent se retirer ; elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes. Bon nombre d'entre elles essaient de se faire passer pour jeunes de façon à prolonger leur séjour. Mais le jour du jugement dernier arrive inéluctablement.

Suite à mon nouveau statut sexuel, 'me qualifier moi-même'

questions sur l'âge, le genre, la race et la citoyenneté pour les demandes de passeport et de compte en banque, je n'ai jamais eu à me qualifier d'autre chose que de danseuse, chorégraphe, cinéaste ou enseignante. Je peux même me souvenir d'une époque où je ne m'interrogeais pas sur les avantages que je retirais d'être jeune, blanche et de classe moyenne, ou sur les inconvenients croissants d'être une femme. Il y a encore six mois, je pouvais me décrire comme étant engagée dans une lutte contre la pensée réductrice qui range le désir dans des catégories - hétérosexuel, homosexuel et bisexuel -, croyant qu'en mélangeant les termes qui nous situent de façon implacable comme dominants ou marginaux, privilégiés ou défavorisés, protégés ou menacés, je pourrais minerver d'une certaine manière une nouvelle position, quelque chose dans le genre hétérosexuelle déchue, ou lesbienne politique, ou même a-femme utopique, cette dernière expression provenant d'une déclaration de Monique Wittig dans son essai de 1978, *The Straight Mind* (La Pensée straighth), selon laquelle 'les lesbiennes ne sont pas des femmes'. Si les lesbiennes ne sont pas des femmes, me persuadai-je, je pourrais moi aussi renoncer à la désignation culturellement dénigrée de femme. A-femme est la solution que j'ai trouvée. A-feminine. A-fémininité.

Mais ensuite, lorsque j'ai embrassé pour la première fois mon amante dans la rue, je savais que je jouais un jeu entièrement nouveau. En jouant auparavant avec les mots, je m'étais fait tout un cinéma qui m'empêchait de reconnaître que - si assoupies qu'auraient été mes pulsions sexuelles - j'avais vécu dans la demeure sûre de l'hétérossexualité, avec l'illusion que je profitais de la sécurité et de la légitimation que pouvait offrir un tel abri, et sans réaliser que ce système de protection ne servait pas les intérêts de tout le monde de la même façon, notamment ceux des femmes. L'une des règles formulées de la maison, c'est qu'après un certain âge les femmes doivent se retirer ; elles ne peuvent compter que sur elles-mêmes. Bon nombre d'entre elles essaient de se faire passer pour jeunes de façon à prolonger leur séjour. Mais le jour du jugement dernier arrive inéluctablement.

de lesbienne n'est pas seulement la révélation de mes préférences sexuelles, c'est un moyen d'indiquer que je vis - tout comme d'autres, pour des raisons semblables ou différentes - en dehors de la demeure rassurante, à la périphérie, en marge de la société. En tant que lesbienne et femme vieillissante, je me trouve dans cette marge. En revanche, en tant qu'indo-européenne et artiste à succès, je me trouve dans ce que Audre Lorde a appelé la norme mythique, lieu habituellement réservé aux États-Unis à ceux qui sont 'blancs, minces, masculins, jeunes, hétérosexuels, chrétiens et financièrement solides'. Comme vous voyez, j'ai encore à peu près 40 % de sécurité*.

Dans ce contexte, si je distille mon lesbianisme en me basant sur ces autres repères du statut social qui comportent une identité hétérogène, comme « la lesbienne politique, hétérosexuelle déchue », ou la a-woman, il pourrait bien s'avérer utile de repartir de zéro et de se demander: « Qu'est-ce qu'une lesbienne ? » Si, en me qualifiant moi-même de « lesbienne politique », je cherchais à déclarer ma solidarité, je m'efforçais aussi de mettre au défi l'idée d'une catégorie sexuelle figée et fermée. Cependant, le jour où ma vie sexuelle a changé, j'ai été plus que prête à adopter cette catégorie - advienne que pourra - pour indiquer ma préférence sexuelle. J'ai salué et soigneusement noté toutes les occasions qui se présentaient à moi pour déclarer formellement ou fortuitement mon nouveau statut sexuel.

« Ah oui, mon amie vit tout près d'ici », ou « Je serai ici, ou chez mon amie; voilà le numéro », ou « Maintenant que je suis lesbienne... », etc. J'ai déjà relevé la réaction de ma famille. La plupart des gens m'ont félicitée de mon nouveau bonheur, mais j'ai été ébahi(e) d'apprendre que certains milieux de lesbiennes - tout comme certains des membres de ma famille, mais pour des raisons différentes - hésitaient à m'accorder le statut de lesbiennne. Vous pouvez coucher avec une femme, mais vous n'êtes pas lesbienne pour autant.

Hé, c'est quoi, ça? C'est un club ou quoi? Je broute les châtelles, tout comme vous. Est-ce parce que vous le faites depuis plus longtemps que ça vous rend plus lesbiennes que moi? Contrairement au terme de gay, le mot lesbiennne - tout au moins

pour certaines qui s'identifient comme telles - comporte plus qu'une signification sexuelle. Quand un homme fait son coming out, révèle son homosexualité, personne ne remet en cause son identité gay. Si vous avez révélé votre homosexualité, que vous êtes un homme et que vous couchez avec d'autres hommes, vous êtes gay, point à la ligne. Mais une femme ne devient pas nécessairement lesbienne en changeant le sexe de son compagnon de lit. Dans ces milieux, il faut gagner ses galons, avoir été sur les barricades, fumé du shit, et avoir, bien évidemment, renoncé aux hommes comme partenaires sexuels.

OK, OK, je ne suis pas du genre arriviste. Je suis parfaitement heureuse avec mes néologismes, pour l'instant, tout au moins. Et j'ai un puissant instinct de survie: tout en essayant d'entrer dans le club, je n'ai pas brûlé mes vaisseaux; je n'ai pas renoncé à mon identité de « a-woman », de lesbienne politique hétérosexuelle déchue. Donc, l'année prochaine, je renouvelerai ma candidature, tout simplement. Après tout, mon curriculum vitae contient certaines informations qui font impression - j'ai défilé à la Gay Pride Parade avant même d'avoir postulé à mon admission au club et certaines de mes meilleures amies sont lesbiennes. Quant au brouillage de minou, vous pouvez me croire sur parole.

Oui, je fais exprès de faire l'idiote; pardonnez-moi. si j'ai tapé sur la fausse note. Une chose que je trouve dérangeante, c'est que, dans la sphère publique des gays et des lesbiennes, je suis considérée comme lesbienne avant d'accomplir une quelconque tâche m'identifiant comme telle. Ce n'est pas que je veuille préserver mon intimité, loin de là, mais comme ancienne membre de la catégorie sexuelle dominante, j'ai encore le droit de trouver bizarre que le sexe de la personne avec laquelle on couche soit un facteur déterminant dans la reconnaissance publique. Bien sûr, c'est un point de vue qu'un gay peut se permettre de soutenir seulement dans la meilleure de toutes les visions possibles du monde. Dans le monde que nous connaissons où la préférence pour le même sexe est un signal d'exclusion, de ridicule, de persécution et de négligence de la part d'individus et d'institutions qui n'ont pas à nommer leur préférence

sexuelle, mettre seulement l'accent sur la nôtre, sur notre relation à une marginalité excentrico-bizarro-monstrueuse exigée que nous dépassions les limites d'un discours poli et que nous hurlions notre nom. Tout fondamentalisme et tout essentialisme mis à part, je me qualifie donc moi-même de lesbienne, ne présente comme lesbienne et me représente comme lesbienne. Cela ne veut pas dire que ce soit le dernier mot de ma définition. « Lesbienne » définit non seulement une identité sexuelle, mais aussi un état social ou une résistance, rendus nécessaires par les iniquités de la société. Il me faut garder à l'esprit que les qualificatifs de « blanche » et de « femme vieillissante », en tant que repères à la fois d'un privilège et d'un stigmate social, constituent d'autres parties de cette identité, et que mon statut en tant que lesbienne vieillissante, quelque stigmatisé qu'il soit dans la vie quotidienne, n'est pas équivalent à l'expérience des gens de couleur.

Par ailleurs, quelle que soit la manière dont ma belle-sœur, moi-même ou d'autres lesbiennes me nomment ou ne me nomment pas, la culture dominante va définitivement me qualifier de lesbienne. Cependant, les conséquences négatives spécifiques de ce phénomène vont devoir apparaître. Jusqu'ici, ma vie de lesbienne a été remplie de tâches satisfaisantes et de plaisirs imprévus. Néanmoins, je me trouve soudainement dans une position unique me permettant d'examiner les avantages sociaux que j'ai tirés de l'hétérosexualité qui a été mon statut pendant tant d'années. Selon moi, il n'y a aucun doute que mon étiquette d'artiste célèbre renvoie directement à une vie d'hétérosexuelle blanche. Je doute que la position de Jill Johnston, qui a défendu mon travail chorégraphique au début des années 1960, aurait donné une impulsion suffisante à ma carrière, sans l'influence des artistes masculins blancs qui l'ont également soutenue. Il est intéressant de noter qu'à cette époque je n'avais entendu parler que de deux lesbiennes liées au Judson DanceTheater⁵, où bon nombre de mes premières performances ont eu lieu, et que leur relation suscitait une indifférence et des commérages destructeurs de la part des femmes hétérosexuelles, et un pur et simple harcèlement de la part des artistes masculins. Il est

également intéressant de spéculer sur ce qu'aurait pu devenir ma carrière si le contenu de mon travail - à la fois la danse et les films - s'était concentré sur des sujets et des objets lesbiens au cours des années 1960 et 1970.

Oui, je dois dire que je pénètre dans le monde du sexe lesbien avec moins de risque que je ne l'aurais fait il y a 25 ans. Parallèlement au facteur de la carrière, mon âge doit être pris ici aussi en considération. Comme les femmes plus âgées ne présentent guère d'intérêt pour la sexualité dominante, elles peuvent devenir lesbiennes sans craindre autant la discrimination. Pour paraphraser l'une des femmes interviewées dans Privilege, nous ne sommes plus obligées de plaire aux hommes hétérosexuels.

Il est temps de parler plus directement de la représentation. Bien des choses n'ont été dites sur Brenda, la protagoniste lesbienne de Privilege. D'abord, elle est jouée par une femme hétérosexuelle, dont j'ai découvert tardivement qu'elle était un peu homophobe. Lorsque nous la rencontrons pour la première fois dans le film, elle n'a pas de nom parce que Jenny, la narratrice, l'a oublié. Elle est l'objet d'une agression sexuelle et on lui demande donc de parler généralement pour les femmes, et non spécifiquement pour les lesbiennes. Par la suite, elle articule une théorie psychanalytique discutable, présentant conjointement les gens de couleur et les femmes comme des victimes, qui, bien que contestée par la réalisatrice de documentaires africaine américaine Yvonne Washington, met Brenda dans la position d'une théoricienne un peu fâlée. Lors de sa dernière apparition, elle est assise de l'autre côté du bureau d'un substitut du procureur général, le confrontant à une citation de A Restricted Country de Joan Nestle⁶ au sujet d'une interaction érotique entre deux femmes. C'est un moment très fort - le magistrat est abasourdi -, mais c'est quand même un autre exemple d'une protagoniste lesbienne n'ayant pas l'autorisation d'être vue dans sa propre vie, comme une lesbienne. On pourrait justifier ce qui précède en disant que Brenda est un personnage marginal vu à travers les yeux de Jenny, la protagoniste hétérosexuelle. Mais le personnage africain américain et le Portoricain dans le film sont aussi

des personnages marginaux. Pourtant je me suis arrangée pour les placer tous deux à la fois dans l'histoire et à l'extérieur, en tant que commentateurs de leurs conditions sociales respectives. En fait, c'était l'unique justification du flash-back. En revanche, la seule occasion donnée à Brenda de se détacher de la diégèse et de s'adresser à la caméra est de réciter un court poème de Judy Grahn⁷. Maintenant, je pense que, venant à la fin d'un échange intense avec son agresseur présumé, c'était un moment trop brief pour mettre en place une autonomie et une sagesse comparables à celles des deux autres personnages.

Après avoir vu le film, Geeta Patel⁸, qui enseigne la littérature indienne à l'Université d'Iowa, a déclaré: « Je suis frappée par certaines omissions, notamment celle de la subjectivité lesbienne. Cela suggère qu'une subjectivité, ou sa représentation, en exclut toujours une autre. » Il faut reconnaître qu'il y a un échange de subjectivités dans Privilege, mais je ne pense pas que ce soit absolument nécessaire.

Je ne pense pas non plus qu'il faille être lesbienne pour faire un film sur les lesbiennes. La question se pose: comment - sans parler du pourquoi - devrait-on parler des luttes de ceux dont les préoccupations ne sont pas exactement les nôtres ? Énoncée aussi mal, la partie du pourquoi semble presque une question stupide, de celles qui doivent être mises en perspective par d'autres questions: si vous n'avez plus l'âge de la reproduction, est-ce que vous abandonnez la lutte pour le droit à l'avortement? Si vous êtes un homme, ne pouvez-vous défendre pour autant le droit des femmes à contrôler leurs corps? Si vous n'êtes pas séropositif, ne prenez-vous pas position contre la politique du gouvernement qui traîne des pieds à propos du sida? Si vous êtes blanc, n'exprimez-vous pas votre révulsion par rapport à la défense néoconservatrice des racistes blancs qui défilent sur les campus des universités en brandissant le Premier amendement?

Les réponses aux questions ci-dessus sont évidentes pour quiconque se considère comme progressiste. Là où le bât blessé, c'est lorsque ceux qui se trouvent dans des positions plus avantageuses - blancs nantis du monde industrialisé, derrière la caméra,

récompensées, légitimées par des institutions - représentent « les luttes des autres ». Les débats autour des films ethnographiques et documentaires ont largement cerné les problèmes inhérents à l'invisibilité et à la neutralité ou l'objectivité présumée du cinéaste, qui détient ipso facto les pleins pouvoirs. Quant aux scénarios de fiction, j'ai compris non sans douleur que lorsqu'on utilise des personnages de fiction marginaux pour représenter des gens qui sont également marginaux dans une société dominée par les Blancs, ces personnages doivent avoir le droit de se défendre. Dans l'ensemble, cela n'a rien de nouveau pour moi. Comme je l'ai indiqué avant, j'ai été plus que théoriquement consciente des dangers que l'on encourt à utiliser de manière désinvolte des personnes marginalisées, c'est-à-dire sans faire référence à leurs positions marginalisées particulières.

En réponse aux critiques sur Brenda qui ont suivi les projections auxquelles j'ai assisté avant de devenir lesbienne, j'étais d'accord sur certains points précis, mais du coup, j'ai justifié la caractérisation du personnage en me basant sur son féminisme. J'ai soutenu qu'elle parlait à la fois pour les féministes et les lesbiennes. Ceci n'aurait posé aucun problème si son lesbianisme avait bénéficié d'une présentation plus complète par rapport à des scènes où elle n'aurait pas dû rendre des comptes aux hétérosexuels. Telles que se présentent maintenant les choses dans le film, c'est Brenda qui est le dindon de la farce. L'erreur consiste à dire: Jenny, la protagoniste blanche hétérosexuelle est concernée par son racisme, non par sa phobie des homos. Si, dernière réplique présente d'événements qui vont arriver dans la vie de sa créatrice, c'est-à-dire moi. Lorsqu'Yvonne Washington lui demande si elle « l'a jamais fait avec Brenda », Jenny répond: « Jamais de la vie, j'étais terrifiée par les femmes. » Venons-en donc à un nouveau travail culturel. En conclusion, je vais passer à quelques scènes et notes pour un nouveau film qui, jusqu'à présent, n'a pas d'histoire.

Ouverture possible: une plage presque déserte, éventuellement Coney Island, couverte à et là de détritus - plan très large. Le thème musical que l'on entend est tiré du

film Les Dents de la mer. La caméra commence à errer vers deux personnages qui ne sont pas identifiables, de prime abord, comme le sujet de la prise de vue. Deux femmes blanches, au début de la soixantaine, sont assises sur le sable, appuyées contre une digue (San Franciscó?) ou contre le soutènement d'un passage en planches. L'une d'elles est blottie sous une couverture et parle pendant que l'autre écoute. Au fur et à mesure que nous nous approchons, nous commençons à entendre leur conversation.

FEMME # 1 Bon, alors c'est comment?

FEMME # 2 Qu'est-ce qui est comment?

FEMME # 1 (riant): Comment, « qu'est-ce » qui est comment? Faire l'amour, bien sûr.

À présent, le visage de la femme #2 apparaît en gros plan, vu de trois quarts ou complètement de profil.

FEMME # 2 (Après un instant de réflexion, elle réplique avec un sourire malin): Tu sais quoi? Jamais dans mes rêves les plus fous, dans mes fantasmes les plus débridés, je ne suis arrivée à imaginer qu'un jour je serais capable de dire - avec la plus profonde conviction - « J'adore brouter les chattes. »

Ma mère, déjà très gâteuse, était en train de regarder une photo de Marilyn Monroe. Elle disait: « Quelle magnifique poitrine elle a. » Mon mari à l'époque devait déclarer par la suite - sans arriver à y croire: « Elle parlait exactement comme un homme! »

Conversation entre deux femmes blanches d'environ 70 ans:

FEMME # 1 ... Et elles avaient ce vieux chien merveilleux qui s'appelait Emma... Emma ... G, ça commençait par un G...

FEMME # 2 Goldman.

FEMME # 1 Emma Goldman⁶, c'est ça. Il faisait toujours ce numéro génial. Il avait deux.. deux.. il attrapait ce truc bleu ou rouge.. (gesticulant beaucoup)

FEMME # 2 Quel truc?
FEMME # 1 Il attrapeait.. ce qu'on lance en l'air, tu sais bien... (gesticulant)

FEMME # 2 Un frisbee!

FEMME # 1 Oui! Un frisbee!

Deux lesbiennes #1 et # 2 sont étendues nues à chaque extrémité d'un lit. L'une est couchée, ses pieds reposant sur la poitrine de l'autre. Ses doigts de pied jouent avec les mamelons de son amante. Elles sont engagées dans une discussion comico-sérieuse sur le sujet: « Quelles sont les composantes d'une lesbienne? »

FEMME # 1 Bon, tes références comme lesbienne authentique n'ont jamais été remises en question.

FEMME # 2 Non, ce n'est pas vrai. Mon ancienne petite amie disait toujours que je ne l'étais pas vraiment parce que j'avais été mariée.. Non seulement ça, mais j'avais fait l'amour avec des hommes.

FEMME # 1 Tu veux dire qu'elle n'avait jamais baisé avec un homme, même pas une fois? C'est un peu poussé, non?

FEMME # 2 Je dirais que c'est très courant.

FEMME # 1 Oh, mon Dieu, elles ne m'admettront jamais, moi qui ai tout un passé de copulation. Et moi qui croyais que tout ce que j'avais à faire, c'était d'arrêter de porter des boucles d'oreilles. Mais je ne sais même pas si je veux faire partie de leur club! Je ne veux pas être une lesbienne professionnelle.

FEMME # 2 Je ne sais rien sur le côté professionnel de la chose, mais vraiment, est-ce que tu as le choix? Tu es lesbienne, que tu le veuilles ou non.

FEMME # 1 Comment le sais-tu?

FEMME # 2 Je ne couche pas avec des femmes hétérosexuelles.

FEMME # 1 J'étais hétéro quand tu as commencé à t'attacher à moi.

FEMME # 2 Non, tu ne l'étais pas. Une femme hétéro ne se serait pas comportée comme tu l'as fait.

FEMME # 1 Tu veux dire au Clit Club¹⁰? Comment est-ce que je me suis comportée? Redis-le-moi, mon amour. Raconte-moi tout sur les lapins et les poulets¹¹.

FEMME # 2 (riant): La façon dont tu m'as fait des avances. Seule une lesbienne pouvait se comporter comme ça.

FEMME # 1 D'accord, je suis lesbienne. Je te crois sur parole... pour l'instant.

Histoire de G: Je suis tombée amoureuse d'une femme en Australie. J'ai toujours su que ça pouvait m'arriver. Je suis restée là-bas pendant six semaines. Elle était merveilleuse. Et puis, lorsque je suis rentrée à la maison, je lui ai demandé de venir me voir, et ça a été une erreur fatale. Je ne supportais pas le côté social de l'histoire. En tant qu'hétérosexuelle, je n'ai pas à dire que je suis hétérosexuelle, ni à me faire connaître comme quelqu'un de spécial, mais en tant que lesbienne, j'étais placée dans cette catégorie, et je ne le supportais pas.

Histoire de N: Après mon divorce il y a sept ans, qui a été affreux et cauchemardesque, j'ai juré que je ne m'impliquerais plus jamais dans une histoire comme ça. J'ai donc été drôlement seule depuis lors. En ce qui concerne le féminisme, c'est un grand

problème ici [en Allemagne]. Les lesbiennes ont leurs propres symposiums et leur culture. Les colloques féministes incluent des lesbiennes, mais on ne parle jamais des différences. Et la plupart de ces manifestations n'auraient pas lieu sans les lesbiennes, parce qu'elles sont les plus actives, les plus énergiques, et les plus avancées dans leurs idées.

Artifices

L'artifice désigne simultanément une « technique », un « métier » et une « adresse ». Il est un composé d'art et de faire. L'artifice conjugue « habileté », « talent » et « ruse » du côté de l'art ; « métier », « technique » et « moyen, méthode » du côté du faire.

Entre la technique et l'habileté, l'artifice est avant tout un entre-deux, une manière chaque fois singulière de répondre à des problèmes rencontrés. Il est invention de procédés et d'usages qui contraignent le groupe à la fois à modifier certaines habitudes et à s'ouvrir à de nouvelles potentialités. Son terrain de prédilection se situe entre ce que nous sommes ou ce que nous ne sommes déjà plus et ce que nous sommes en train de devenir. Entre la part d'histoire et la part d'actuel, dirait Deleuze. L'artifice s'immisce là. Il tente de faire fuir les agencements qui, dans une situation donnée, bloquent, enferment les capacités d'agir. Si sa première question semble être « comment détriquer les segments durs qui strient le corps d'un groupe (routine, bureaucratie, pouvoir, fixité des rôles et du langage...) ? », ce n'est qu'en fonction d'une autre interrogation, plus exigeante et plus importante à la fois : « comment construire et affirmer de nouveaux modes d'existence collective ? » .

Prolongeons, dans un premier temps, cette façon de voir l'artifice autour de cinq aspects et ensuite explorons trois « pentes », trois dangers qui le guettent.

Les artifices participent à une culture. La richesse d'une culture se joue en partie dans sa capacité à manipuler des arts de faire, que cela soit sous une forme esthétique, technique ou intellectuelle.

La création d'une culture singulière consiste, sur un versant au moins, à se protéger et à tenter de se guérir des poisons injectés par le système-monde capitaliste. La fabrication d'artifices oblige à prendre en compte ce problème et donc le caractère non-naturel de nos communautés, à considérer qu'à des degrés divers, nous sommes toutes et tous malades de vivre dans une situation imbibée par le capitalisme. Et ses poisons circulent d'autant plus facilement dans nos corps lorsque nous nous imaginons extérieurs à ce système et que nos modes de « faire groupe » se conjuguient à une idée de spontanéité, d'authenticité, de « bonne volonté ». Ce qui est « naturel », « spontané », dans la situation où nous vivons, c'est la destruction du commun et la production d'un individu libre et sans attaché. Et ceci n'est pas une question abstraite : on n'est pas groupe, on le devient. Décider de « faire groupe » implique donc d'en fabriquer la possibilité.

L'artifice se conçoit à travers la contraction de nouvelles habitudes ou coutumes. D'une part, il est ce qui intervient sur le cycle périodique des habitudes prises. Nous parlons de celles qui, à force de se répéter, usent et fatiguent le corps et qui ont cette force particulière de « coller à la peau », de relancer, malgré tout, « la machine », de préserver l'état de la situation. D'autre part, l'artifice est ce qui contraint à modifier l'agencement fatigue/préservation de l'identique par la contraction d'une nouvelle habitude. Comme dit Bergson : « Avoir des habitudes est naturel, mais les habitudes que nous contractions ne sont pas naturelles. »

L'artifice ne produit pas un objet auquel croire mais un objet qui fait croire en ce qu'il libère de nouvelles possibilités. On ne peut pas savoir à l'avance si l'artifice choisi ou créé va produire quelque chose. On entre dans une zone d'indétermination. Il s'agit de croire en sa force pour voir, d'un côté, si celle-ci ouvre de nouveaux agencements et d'un autre côté si, à l'usage, ceux-ci nous conviennent. La question

n'est donc pas de croire en l'artifice en tant que tel, si c'est une idée théorique vraie ou juste, mais si, pratiquement, « il fait naître des possibilités pour notre action future¹ ».

L'artifice est objet d'expérimentation. Il n'est pas donné une fois pour toutes mais il s'essaie, se tord, se déplie, se jette selon les nécessités. Or, « faire une expérience » requiert une *préparation* qui implique de se demander quelles sont les conditions nécessaires dont nous allons avoir besoin. Il s'agit également de *faire attention*, de cultiver la mise aux aguets, ainsi qu'un *territoire*, un espace à construire qui sera à même d'accueillir l'expérience. D'un autre côté, celle-ci requiert un processus qu'il nous faudra questionner tout au long de son déroulement : que se passe-t-il ? Quels sont les effets de cette mise en rapport de l'artifice avec le lieu, les personnes, le groupe... ? Ça fabrique, ça maintient, ça modifie quoi dans la situation ? Quelle est la nature des forces et des affects qui saisissent les relations et qui tissent l'expérience en train de se faire ?

L'artifice est une fabrique écologique. Il agit sur le milieu et le fait parler autant qu'il est « agi » et « parlé » par le milieu. Une relation se noue et c'est à travers elle qu'il s'agit de penser les effets. Cette relation inédite ouvre un savoir situé, balisé par des contingences particulières, toujours limité au milieu qui le produit. Un savoir non reproduicible en soi, comme on l'entend au niveau des sciences, mais partageable comme une recette peut l'être. Par sa relation singulière à son milieu, l'artifice nous pose en somme la question suivante : qu'avons-nous appris collectivement de cette expérience ? Que pouvons-nous en dire qui puisse éventuellement être prolongé et testé dans d'autres pratiques ? « La création politique appelle une culture des recettes, inassimilables à des théories. Des recettes qui pourraient bien être ce qu'un groupe qui expérimente devrait se rendre capable de raconter, sur un mode pragmatique,

1. D. Lapoujade, *William James. Empirisme et Pragmatisme*, PUF, Paris, 1997, p.101.

intéressé tant par le succès que par les échecs, afin qu'elles catalysent les imaginations et fabriquent une expérience de "milieu" qui évite que chaque groupe ait à "tout réinventer".²

L'artifice se glisse, se tisse, se pense dans le mouvement et les intervalles de ces différents aspects. Il repeuple nos multiples mondes là où les hommes modernes se sont efforcés de vider le monde ou de l'intérioriser³. Une force, une de ses forces, se joue là. Mais une force n'est jamais un état immuable, elle mute dans et par les relations, elle affecte autant qu'elle est affectée. Ses devenirs se conjuguent au pluriel. On en a entrevu l'un ou l'autre ci-dessus. Il nous faut maintenant considérer d'autres devenirs possibles, qui s'actualisent là où la force de l'artifice devient séparée de ce qu'elle peut et se retourne contre soi, là où l'artifice épouse alors trois dangers potentiels : le formalisme, le moralisme et ce que nous nommerons le méthodisme.

Tomber amoureux de la forme, de ce qu'elle représente, la respecter de façon scrupuleuse en toute circonstance et en plus emmener les autres à la suivre d'une manière conscientieuse, ne plus voir les contenus qu'elle libère, ni les effets qu'elle produit : tel est le premier danger de l'artifice. Une version *soft* du formalisme s'exprime également lorsque l'on applique des formes (par exemple : animateur de réunion, évaluation annuelle...) sans se souvenir des raisons pour lesquelles on les a créées ou choisies, ou sans se sentir obligé de penser les effets qu'elles génèrent. Les artifices deviennent alors autant d'habitudes routinières non questionnées.

Le passage entre le formalisme et le moralisme peut être assez rapide. L'artifice, devenu une pure forme coupée de ses capacités, se voit doté d'un prestige qu'il faut respecter. Il se fixe et passe au statut d'objet à représenter et à reconnaître. Sa nouvelle scène

2. P. Pignarre et I. Stengers, *La Sorcellerie capitaliste*, op. cit., p. 178.

3. Bruno Latour, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux fatigues*, éd. Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 1996.

devient le théâtre du déjà-vu et du déjà-connu qui, ne brusquant plus rien, s'attribuent les valeurs en cours dans la société ou dans le milieu. Autrement dit, l'artifice est placé au rang des moyens s'ordonnant aux valeurs affichées par le groupe. Par exemple, dans le cas des tours de table ou dans le cas de cette procédure qui enjoint que l'on s'inscrive sur une liste d'attente pour pouvoir parler « chacune à son tour ». Si ces artifices deviennent un mode de régulation de la parole qui s'exerce par principe, « au nom du droit de chacun à pouvoir (librement) s'exprimer et du devoir de chacun à respecter la (libre) parole de l'autre », il y a de fortes chances qu'il y ait plus de paroles que de pensée collective.

Le « méthodisme » constitue le troisième danger : c'est-à-dire la prescription obligée des étapes à prendre et à appliquer pour réussir quelque chose. Tout ici est (et se résume à) une affaire de méthode : si on rate, c'est qu'on n'a pas choisi la bonne, il nous faut simplement en trouver une nouvelle qui nous « sauvera ». Dans ce schéma, l'artifice devient un mode de conduite choisi et mis en œuvre non pas pour ce qu'il produit ou permet d'expérimenter, mais en tant qu'il impose la soumission à un ordonnancement préalablement et abstraitemment fixé. La rigidité de cette manière de faire corsète l'imagination et impose une logique de pensée : tout doit être rationalisé. Tout ce qui échappe à ce mode (les affects, les idées qui sortent du cadre...) doit soit être réintgré dans la logique, soit être expulsé. L'artifice ici se conjuge avec une violence « douce », démocratiquement consentie. Les managers et autres responsables des ressources humaines ne s'en privent pas, ainsi d'ailleurs qu'une partie du monde associatif.

Expérimenter des composantes de passage, se donner des repères et des manières de faire collectif, cela exprime la volonté d'exercer ses gestes et sa pensée à de nouvelles façons de vivre et de sentir. La prétention des artifices se situe là, non pas pour eux-mêmes, mais dans le mouvement qu'ils nous contraignent

MODE(S) D'USAGE(S)

Ceux et celles qui veulent prolonger, sous un autre versant, l'expérience et l'un des chemins qui nous a conduits à cet écrit peuvent se rendre aux entrées *Événement*, *Problémer* ainsi qu'à *Théories (effets des)*.

Les entrées sont disposées de manière alphabétique. Entrer par le mot-clef qui vous intéresse et sauter ensuite de texte en texte selon votre propre recherche. Nous proposons néanmoins à la fin de chaque entrée une ou plusieurs manières de la prolonger.

Enfin, nous avons construit deux types de circuit : l'un pour un groupe qui commence, l'autre pour celui en crise.

Itinéraire pour un groupe qui se forme

Rôles
Assembler
Décider
Réunion
Artifices
Puissance
Programmer

Itinéraire pour un groupe en crise

Événement
Évaluer
Artifices
Pouvoir
Scission
Parler
Autodissolution
Souci de soi
Rôles

Le féminisme n'est pas un humanisme par Paul B. Preciado, 26 septembre 2014, Libération.

Au cours d'un de ses «entretiens infinis», Hans-Ulrich Obrist me demande de poser une question urgente à laquelle il faudrait qu'artistes et mouvements politiques répondent ensemble. Je dis : «Comment vivre avec les animaux ? Comment vivre avec les morts ?» Quelqu'un d'autre demande : «Et l'humanisme ? Et le féminisme ?» Mesdames, messieurs et autres : une fois pour toutes, le féminisme n'est pas un humanisme. Le féminisme est un animalisme. Autrement dit, l'animalisme est un féminisme dilaté et non anthropocentrique.

Les premières machines de la révolution industrielle ne furent pas la machine à vapeur, l'imprimerie ou la guillotine mais le travailleur esclave de la plantation, la travailleuse sexuelle et reproductrice, et l'animal. Les premières machines de la révolution industrielle furent des machines vivantes. Alors, l'humanisme inventa un autre corps qu'il appela humain : un corps souverain, blanc, hétérosexuel, sain, séminal. Un corps stratifié et plein d'organes, plein de capital, dont les gestes sont chronométrés et dont les désirs sont les effets d'une technologie nécropolitique du plaisir. Liberté, égalité, fraternité. L'animalisme dévoile les racines coloniales et patriarcales des principes universels de l'humanisme européen. Le régime de l'esclavage, puis du salariat, apparaît comme fondement de la liberté des «hommes» modernes ; l'expropriation et la segmentation de la vie et de la connaissance comme revers de l'égalité ; la guerre, la concurrence et la rivalité comme opérateurs de la fraternité.

La Renaissance, les Lumières, le miracle de la révolution industrielle reposent donc sur la réduction des esclaves et des femmes au statut d'animal et sur la réduction des trois (esclaves, femmes et animaux) à celui de machine (re)productrice. Si l'animal fut un jour conçu et traité en tant que machine, la machine devient peu à peu un technonimal vivant avec les animaux technovivants. La machine et l'animal (migrants, corps pharmacopornographiques, enfants de la brebis Dolly, cerveaux électronumériques) se constituent en tant que nouveaux sujets politiques de l'animalisme à venir. La machine et l'animal sont nos homonymes quantiques.

Puisque la modernité humaniste tout entière n'a su que faire proliférer des technologies de la mort, l'animalisme devra inviter à une nouvelle manière de vivre avec les morts. Avec la planète comme cadavre et comme fantôme. Transformer la nécropolitique en nécroesthétique. L'animalisme devient alors une fête funèbre. Une célébration du deuil. L'animalisme est rite funéraire, naissance. Une assemblée solennelle des plantes et des fleurs autour des victimes de l'histoire de l'humanisme. L'animalisme est une séparation et une embrassade. L'indigénisme queer, pansexualité planétaire qui transcende les espèces et les sexes, et le technochamanisme, système de communication interespèces, sont des dispositifs de deuil.

L'animalisme n'est pas un naturalisme. C'est un système rituel total. Une contretechnologie de production de conscience. La conversion à une forme de vie sans souveraineté aucune. Sans hiérarchie aucune. L'animalisme institue son propre droit. Sa propre économie. L'animalisme n'est pas un moralisme contractuel. Il réfute l'esthétique du capitalisme et sa capture du désir par la consommation (de biens, d'idées, d'informations, de corps). Il ne repose ni sur l'échange ni sur l'intérêt individuel. L'animalisme n'est pas la revanche d'un clan sur un clan. L'animalisme n'est pas un hétérosexualisme, ni un homosexualisme, ni un transsexualisme.

L'animalisme n'est ni moderne ni postmoderne. Je peux affirmer, sans plaisanter, que l'animalisme n'est pas un hollandisme. N'est pas un sarkozysme ou un bleumarinisme. L'animalisme n'est pas un patriotisme. Ni un matriotisme. L'animalisme n'est pas un nationalisme. Ni un européisme. L'animalisme n'est pas un capitalisme, ni un communisme. L'économie de l'animalisme est une prestation totale de type non agonistique. Une coopération photosynthétique. Une jouissance moléculaire. L'animalisme est le vent qui souffle. C'est la manière à travers laquelle l'esprit de la forêt des atomes a encore prise sur les voleurs. Les humains, incarnations masquées de la forêt, devront se démasquer de l'humain et se masquer à nouveau du savoir des abeilles.

Le changement nécessaire est tellement profond qu'on se dit qu'il est impossible. Tellement profond qu'on se dit qu'il est inimaginable. Mais l'impossible est à venir. Et l'inimaginable est dû. Qu'est-ce qui était le plus impossible et le plus inimaginable, l'esclavage ou la fin de l'esclavage ? Le temps de l'animalisme est celui de l'impossible et de l'inimaginable. Ceci est notre temps : le seul qui nous reste.

1. Façade

« La vie s'achève au moment où on la photographie. C'est presque un symbole d'Hollywood. Tara n'avait pas de chambre à l'intérieur. Ce n'était qu'une façade. »

David O. SELZNICK

Le jeune homme s'approche de la maison. Sentier de mélèzes. La Fronde. Collier de larmes. L'amour est un mélange de sentimentalisme et de sexe (Burroughs). La demeure n'est qu'une façade et on la démonte pour l'installer à Atlanta. 1959. Tout est vieilli. Ce n'est pas un phénomène récent. Tout est foutu depuis longtemps. Et les Espagnols imitent ta manière de parler. L'accent sud-américain. Un sentier de palmiers. Tout est lent et asthmatique. Des biologistes qui s'ennuient regardent la pluie derrière les baies vitrées de leur bâtiment. Rien ne sert *de chanter en y mettant le ton*. Mon amour, où que tu sois : il n'y a plus rien à faire, le geste jamais fait n'est pas nécessaire. « C'était seulement une façade. » Le jeune homme marche vers la maison.

respiration l'empêche de faire des poèmes comme il le voudrait. Je veux dire : des poèmes gratuits, sans aucune valeur ajoutée. Ses yeux retiennent une vision de corps nus qui se meuvent avec lenteur hors de la mer. Ensuite il ne reste que le vide. « Des serveurs saisonniers qui marchent sur la plage. »... « La lumière du crépuscule dérègle notre perception du vent »...

2. La totalité du vent

Routes jumelles tendues sur le crépuscule, quand tout semble indiquer que la mémoire et la délicatesse kaputt, comme la voiture de location d'un touriste qui pénètre sans le savoir dans des zones de guerre et ne revient plus, du moins pas en voiture, un homme qui traverse en courant des routes tendues sur une zone que son esprit refuse d'accepter comme limite, point de convergence (le dragon transparent), et les nouvelles disent que Sophie Podolski kaput en Belgique, la fille du Montfaucon Research Center (une odeur indigne d'une femme), et les lèvres essangues disent « je vois des serveurs saisonniers qui marchent sur une plage déserte à huit heures du soir »... « Des gestes lents, réels ou irréels, je ne sais pas »... « Un groupe balayé par le vent chargé de sable »... « Une fillette de onze ans très grosse illumina l'espace d'un instant la piscine publique »... « Toi aussi Colan Yar te poursuit ? »... « Une prairie noire incrustée dans l'autoroute ? »... Le type est assis à l'une des terrasses du ghetto conjectural. Il écrit des cartes postales parce que sa

une blancheur aveugle et permanente. Soudain un cri capre son attention. Le son bref lui semble pareil à une couleur avalée par une fissure. Mais quelle couleur ? La phrase « Le train s'arrêta dans un village du nord » l'empêche de voir une agitation d'ombres qui a lieu sur le siège d'en face. Il se couvre le visage, les doigts suffisamment écartés pour apercevoir n'importe quel objet qui s'approcherait de lui. Il cherche des cigarettes dans les poches de la veste. Quand il rejette la première bouffée il pense que la fidélité se meut avec la même rigidité que le train. Un nuage de fumée opaline couvre son visage. Il pense que le mot « visage » crée ses propres yeux bleus. Quelqu'un crie. Il observe ses pieds immobiles sur le sol. Le mot « chaussure » ne l'évitera jamais. Il soupire, tourne le visage vers la fenêtre, la campagne semble enveloppée d'une lumière plus sombre. Comme la lumière de ma tête, pense-t-il. Le train glisse le long d'un bois. On peut voir la trace d'incendies récents par endroits. Il n'est pas étonné de ne voir personne aux abords du bois. Mais le petit bosso vit là, à un kilomètre à l'intérieur par une piste cyclable. Je lui ai dit que je préférerais ne rien écouter de plus. Ici tu peux trouver des lapins et des rats tout pareils à des écureuils. Le bois est délimité par la route à l'ouest et la voie ferrée à l'est. Dans les environs se trouvent des vergers et des terres de labour, et, à proximité de la ville, une rivière polluée dont les berges sont occupées par des cimetières de voitures et des campements de gitans. Au-delà se trouve la mer. Le petit bosso ouvre une boîte de conserves la moitié de son dos en appui contre un

Maintenant le voilà, lui, ou la moitié de lui, qui monte sur une marée. La marée est blanche. Il a pris un train dans une direction opposée à celle qu'il désirait. Il est seul à occuper le compartiment, les rideaux sont tirés et le crépuscule se colle à la vitre sale. Des couleurs rapides, sombres, intenses, se déploient sur le cuir noir des sièges. Nous avons créé un espace silencieux pour que, d'une manière ou d'une autre, il puisse travailler. Il allume une cigarette. La boîte d'allumettes est couleur sépia. Sur son dessus est dessiné un hexagone constitué de douze allumettes. La légende en est : « Jouer avec les allumettes », et, comme l'indique un numéro 2 à l'angle supérieur gauche, c'est le deuxième jeu de la collection. Le jeu s'appelle « L'incroisible fuite des triangles ». Maintenant son attention se porte sur un objet pâle, il s'aperçoit, au terme de quelques instants, qu'il s'agit d'un carré qui commence à se fragmenter. Ce qu'il avait considéré auparavant comme un écran se transforme en marée blanche, en paroles blanches, en verres dont la transparence s'achève en

3. Carrreaux verts, rouges et blancs

pin chétif et pourri. Quelqu'un cria à l'autre extrémité du wagon, très certainement une femme, se dir-il pendant qu'il éteignait la cigarette avec la semelle de la chaussure. La chemise est à carreaux verts, rouges et blancs, à manches longues, en coton. Le petit bossu tient de la main gauche une conserve de sardines à la sauce tomate. Il est en train de manger. Ses yeux scrutent le feuillage. Il écoute le train passer.

4. Je suis mon propre maléfice

Les fantômes de la Plaza Real se promènent dans les escaliers de ma maison. Les draps remontés jusqu'aux yeux, immobile dans le lit, transpirant et répétant mentalement des paroles qui ne veulent rien dire, je les entends remuer, allumer et éteindre les lumières, monter vers la terrasse avec une lenteur insupportable. Je suis la lune, affirme quelqu'un. Mais auparavant j'ai fait partie de la bande, et j'ai eu l'Arabe dans ma ligne de mire et j'ai appuyé sur la gâchette au moment le moins propice. Des rues étroites à l'intérieur du District V, sans possibilités de sortir ou de modifier le destin qui planait comme une djellaba sur mes cheveux crasseux. Des paroles qui s'éloignent les unes des autres. Des jeux urbains conclus depuis des temps immémoriaux. « Frankfurt »... « Une jeune fille blonde à la plus grande fenêtre de la pension »... « Je ne peux plus rien faire »... Je suis mon propre maléfice. Mes mains explorent en tâtonnant un mur contre lequel quelques-uns, de vingt centimètres plus grand que moi, se tiennent dans l'obscurité, les mains dans les poches de la

veste, préparant la mort et sa transparence ultérieure. Le langage des autres est inintelligible pour moi. « Fatigué après plusieurs jours sans dormir »... « Une jeune fille blonde a descendu les escaliers »... « Je m'appelle Roberto Bolaño »... « J'ai ouvert les bras »...

5. Bleu

Le camping La Comuna de Calabria d'après l'en-trefilier scandaleux paru dans PEN. Harcelés par les gens du village : les campeurs se promenaient nus à l'intérieur. Six jeunes hommes morts dans les environs. « C'étaient des campeurs »... « En tout cas, ils ne sont pas du village »... Quelques mois ayant ils ont reçu une visite de la Brigade Anti-terroriste. « Ils ne respectaient plus rien, ils baissaient partout, je veux dire : ils baissaient en groupe et là où l'envie leur prenait »... « Au début ils se sont montrés prudents, ils le faisaient seulement à l'intérieur du camping, mais cette année ils ont organisé des orgies sur la plage et dans les alentours du village »... La police interroge les paysans : « Ce n'est pas moi qui l'ai fait, dit l'un d'eux. Si quelqu'un avait mis le feu au camping, on pourrait m'accuser, j'y ai pensé plus d'une fois, mais je n'ai pas le cœur assez accroché pour descendre six jeunes types »... Peut-être que ça a été la mafia. Peut-être qu'ils se sont suicidés. Peut-être que ça a été un rêve. Le vent entre les rochers. La Méditerranée. Bleu.

SAMEDI 30 AVRIL

7.5 Minute Talk for Eva Hesse

(Sans II)

Matter is pitiful; form is terrible; in the sculptural work, negation is luminous and contingent.

Without assigning cognition exclusively to either form or suffering, Hesse's 1968 sculpture "Sans II" indexes a vascillation where form and affect act as intersecting vectors, much like the diachronic and synchronic axes in Saussure's establishment of the structural grid, the synthetic device that suspended historical causation in a relational space.

To describe or situate this paradox without dramatization, the paradox of form and suffering or delight, is indexical work.

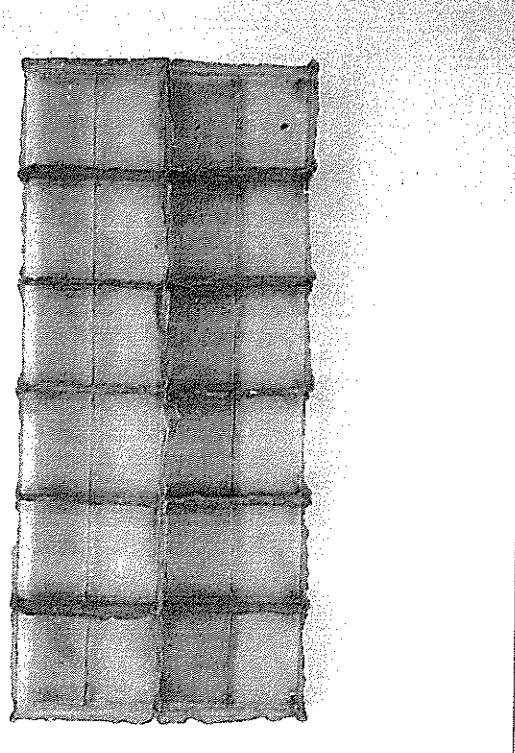
The causal question is suspended, too, by a pleasurable insistence on material instability as a mode and prerequisite of both perception and appearing, without narrative distancing, but still requiring a situating frame.

The indexical work finds its impetus in the refusal of a focal point, without forgoing contingent solutions for situating itself in the present: It cannot participate in a circulation of meaning without remaining in a state of paradox.

It is the refusal to be defined (as, for example, a woman, as a painter, as a German), which is the basic libratory gesture; this refusal opens a fantastic negative space – the not-yet, which rests beside and other than the question of an identity designation, without entirely eclipsing it.

Without ever ceasing to interpret the conditions of war as a stage in the administration of identity, where identity is the state's authority.

But if the work is founded on a refusal – the trope of turning away – there is the accompanying constancy of vertigo, the fear that will double or haunt the turning without ever abandoning it.



Can there exist a quotidian perception and practice without a stabilized concept of identity? How will the work fare without an assuaging or designating image typifying its maker?

Without imagining constraint as a game when it is experienced socially and bodily as generalized violence?

And not without considering contingencies, such as the adjacencies of sculptural work and literature, as each struggles to thematize the problem of the subject's and the work's relation to time, without collapsing the relation of subject and work into a prejudicial icon or symbol.

An index of negative space as serial, actual, historical, without central organizing principal, lifts into view the exuberantly metaphorical activity of negation, where a metaphor is a synthesized, mental space in which one is sometimes lodged.

But the metaphorical space can't be inhabitable without welcoming meaning's propensity to move across materials: Metaphorical meaning does not identify itself with a position; it moves in a fluctuation, serially, to indicate modes of materiality.

Without forgetting the speed of resin – the structuring gesture must be truncated, definite, minimal, so as to complete itself before the setting moment of the material. So time enters the work in two ways: in the gestural present of making, and in the durational time of deterioration, given Hesse's choice to work with unstable materials. No – it enters the work in three ways, the third being the time of a haunting.

Without any direct relation to the French writer Georges Perec, born like Hesse in 1936, whose techniques of constraint indicated, by an elision, the specific loss suffered by European Jews. *La Disparition*. The disappearance.

Perec, a holocaust orphan, had in 1968 finished writing a novel without *E's. Sans eux*. Without them. Mother, Father, parents.

Without assuming that this cipher encoded in the text isn't anything but the iteration of the work of mourning; at the same time that this mourning is lived at the level of a general truncation of language – a set of avoidances dictated by history, not by a game of aesthetic affiliations.

Without ever finding a way to utter this absence other than by using it as a mould.

“Sans n” is a perceiving device that functions without regard for the conventional antitheses of presence and absence, inside and outside, subject and world. The volatile relationship of mould to casting actively inverts the prejudice for the mutually exclusive positioning of binaries, so that the edge, the surface of their contact, once occult, secretive, extroverts to enter a serial luminosity, where absence is not the opposite of presence, but its theatre, its frame of appearing.

Form – it's because there are consequences.

ROBIN

Rightaway I'd like to separate this Robin from all Robins you or I have ever known. This Robin I am about to tell you about is not someone that any of us know. She is somebody I found and I would like to tell her secret.

I call her Robin because she is red and black and angular and resembles a bird in her speed and in her cruelty. I fell in love with her briefly, last year. I'm just not in love with her anymore but there's this residue.

She was sort of a famous junkie, which I thought was pretty exotic, never having been particularly involved with heroin, having had a taste here and there—I was at an art event a couple of years ago and a friend dragged me to the dinner afterwards and Robin entertained our end of the table with a story about how she had been busted for dealing dope, but instead of going to jail she informed on somebody else. She knew that she would die in jail, she knew she couldn't take it. I was appalled and thrilled by her coldness. She spoke carefully, slowly, halting, choosing her words . . . how is it that junkies talk, very ornate, piercing and hollow and obviously this girl was a prince. A dead one. She smelled of flowers, she smiled

at me when she got up to leave. I'm so glad you're here she said intensely like I was the only soul in the room, or a soul who had a soul like hers.

I knew Robin had a girlfriend. Historically, they were kind of merged. My friends who used to do heroin said Robin 'n Babe as if it were one word. Babe played in a band, played till all the band members were so strung out that they were no band. By then Robin 'n Babe were an item so they teamed up and Robin sold drugs and Babe did them and they held sort of an elite junkie salon for a few years. Robin knew everyone in New York. Everyone on that trendy glamour junkie circuit. She wanted to write, had been doing so for years. In notebooks, in between experiences I guess. I think I had what Robin wanted and vice versa.

One day I was in her apartment and I found myself touching her leg. Her apartment was nice. Actually it was Babe's. It was hard to unravel where one stopped and the other began—It was Babe's bombed-out junkie rock star haven and Robin moved in when Babe kicked Lulu, the old girl-friend, out. Lulu died of AIDS. She wound up hooking on 3rd Avenue after they kicked her out of the band because she was so bad. The lives of drunks and druggies is such a treacherous moral landscape with avalanches and peaks and nasty pitfalls. Robin moved in and cleaned house, eventually at some point of successful drug dealing had extensive carpentry work done, the apartment had modernesque divides, shelves for aeons of rock star clothes and shocs, millions of records and Robin's little dealing room lined with scales and books. There she sat with her extraordinary stark white-face,

a weirdly shaped skull, kind of cubist and long, with raven-black hair. I adored her because she was a masque. This, combined with her sensibility, literary and scrupulous, made her essentially Aquarian to me, an endless revolving door.

Just before I put my hand on her leg I had asked about her and Babe. I was making an honest woman of myself. We're roommates she said in her voice that was of the air, tentative yet treacherous. Actually, she leaned forward stretching her arms down to her pointed toes. "I don't really know. We don't really talk about it. Babe is not disposed to discuss anything so abstract as our relationship. She is not . . ." She sighed, thinking the better of continuing. "I don't know what she's doing." "Honesty," her face telegraphed. Robin had a deep morality of which she never spoke, but she communicated its breadth and its depth, by her protective pauses. You knew she was a good person because she held back at moments of deepest revelation. She did not spill, and I always felt that to push her a bit would be sloppy and expose my own lack of a system of conduct.

So I put my hand on this woman who smelled so good. Her fragrance was coming my way. When we smell a person's perfume we think that we're smelling their essence, their identity somehow. The body has to be there for the perfume to stick to, but when they're gone it's the perfume that we know. I've forgotten its name. I asked her once.

Some kind of sexy thirties jazz was on the stereo. I knew I was in her house now, not Babe's. The design was hers, but the ornaments were Babe's. Babe's paintings and the guitars and record collection. She had made a home for Babe, kind of

a mother or a wife. I found that so hot to discover an ex-heroin dealer in the middle of the art world who was really a good woman, once I told her that—I couldn't believe how hokey it sounded and by her silence I knew she was horrified. I bet she wanted to break the silence of our affair just to tell Babe some of the stupid things I said.

Okay well if this is all right I put my hand on her leg. It seemed seductive enough. I'm really attracted to you I said. The feeling is mutual she replied. Soon we were half-dancing half making out in the middle of the room and it was really hot, I mean she had a hard desperate mouth, her hands were up my shirt and I was feeling her ass. All my instincts were on target in the particular way I felt like a bow and arrow nocked, then release.

Soon we were on the bed, ripping our pants off and this was when I began to feel in the middle of their relationship because you knew you were going wild in the precise same place where a couple woke each morning and looked at that painting, Babe's.

I think this is going to be a problem she said. She got up and sat on the chair, lit up a cigarette. A move I regard as "womanning" me—I've felt it before. It's the gesture of a torn, or badly married, man.

Well, are you going to tell Babe. Yes, I'm quite certain we are due to have a conversation about this, among other things. She bit each syllable as she spoke. Robin had to go to work, she was a cook, a neat transformation for a dealer, though actually she was a cook first, that's how she started dealing drugs. Cooking in all of Ricky Mountain's restaurants. Even sold him

the drugs he'd OD'd on legend says, though Robin says it's not true. And she was the one who told me the legend. Someone else got him those. It was weird she said to have your boss coming in the kitchen to buy from you. They always came to me, she said of her connections. It was never something I decided to do. They knew I could help them, she said.

So she went to work, pretty wonderful, all vulnerable and pink. The pretty Robin. One of many. I guess I went home. I went running down in the park by the East River. I needed to stretch out my feelings that were really making me crazy and all furled & unfurled.

We had a date the next day at 4. I don't know how I tolerated my home, I think I was working or something, some piece of writing, but I stopped at three to let feeling build, and then it was 4:15, 4:30 I was out of my mind. Quarter of 5 she called. Where are you! Well I'm out doing a few errands. It took a little longer than I thought. Are you coming over? Well I had thought I would still do that, but it is pretty late. She was almost needling me off the phone. Yeah, c'mon I said. Up the stairs came this angry woman who I sometimes thought resembled Elizabeth Taylor or Keith Richards and sometimes when she was really nice, Donovan. Frozen and mean in a white jacket coming up my steps. Hello, I said, holding the door. I was no longer in fun-affair with vulnerable married woman. In one day that was already over. She sat in her white jacket on the small orange couch. Do you want a drink? I had automatically stored exactly what she had served me from her refrigerator the day before. I was glad she said no because I would have been ashamed to reveal what a copy-cat I was.

Raspberry Soho Cola. Your furniture is not very comfortable she said.

I feel nervous I confided nervously teetering over the counter that faced the itchy couch. "Why do *you* feel nervous, would it make you feel better to tell me?" These quiet utterances thundered like the I Ching. What a jerk I am. I never wanted to go to hell, but I thought I could date the devil. "I feel funny." Do you want to go up on the roof I asked. No I don't. Why would I want to go up on the roof? This is awful. I have invited a wolf into my home. I went over and started knocking into, touching, kissing the wolf. It was the only thing I could think of doing. C'mere get up I huskily growled. Where are we going she whispered. Tamed. Over there. I pointed at the bed. My goal from the day before was to get our clothes completely off, that kind of sex. I was trying to get her shoes off, to be sort of sexy/servile but I was so awkward she pulled her weird green 70s rock star boot back to herself and started untying. Behold the skinny body I loved. I was revolted but addicted.

Momentarily, she acted as if she intended to really ravage me, but it was a phoney growl. She didn't know how. I must fuck Robin. That was my job. She had the largest . . . cunt, vagina I have ever stuck my finger in. It was big red and needy. I stuck two three fingers in and fucked her and fucked her. I've always received complaints that I was rough but I felt like I could have been shoving a stick up this woman, a branch. Her ass was up in the air, it was April and the trees were still pretty bare and I looked through the black rusty cross-hatched window gates of my East Village apartment and I felt detached

and I fucked and fucked her with my hand, and twisting her nipples. She moaned and growled with pleasure. Such a woman, I have never met such a horny animal nor have I ever so distinctly serviced a woman before. Do you want my fist inside you. Anything she shrieked, anything.

So this is my late winter stolen landscape. Robin's hungry butt bobbing in front of my window next to my desk where I write. I felt my home, myself, violated by this animal. I couldn't stop. This must be what faggots do. The inside of her pussy was hot and warm, it did, it did feel like a live animal. I put my fingertip to her butt-hole but there didn't seem to be any magic there. I was getting bored. Wanna come up on me. I wanted to be underneath—her pussy on my mouth. Sure, anything. I had no way of fracturing her true repertoire with these kind of replies. I suspected she had done everything in the past, or on the other hand maybe she was a liar.

Here it comes, the salty hairy organ, the slippery wet thing with a hard pearly center, jammed in my face. I started licking and sucking like crazy. I am wild for the sensation of having my face covered and dominated, almost smothered by a cunt. She was happy. It all seemed one to her, then a great groan and buckets of wet acrid fluid flooded into my mouth, splashing down my cheeks and onto my pillow. Initially I surmised she had come in some new way, but it was pee and now I had drank it for the first time. I swallowed some, but then no I don't really want to drink piss. I wiped the edges of my mouth and then kissed her. I think she said I'm sorry but grinned at me wiping my face. Do you have any music she said. Take a look—the tapes are on the refrigerator. I lay on the bed, fasci-

nated by the acrid taste of piss, yet horrified at the inadequacies of my tape collection. Da, duh-duh, Da, duh-duh came the opening notes of "Kimberly" and Robin walked naked across the length of my apartment like she was the real Parti Smith.

I think we tried to cram more into her pussy for a while after that and she gave my lips a quick swipe with her mouth, but I really suspected that was not her cup of tea. Because she was not a lesbian, nothing like that.

Do you have a towel? Actually I didn't. Or I didn't have a clean towel and I didn't want to give her mine, out of a desire not to insult one of us. Finally I gave her a faceloth. I guess a towel's a towel. I didn't know what was going on. I've got to meet my girlfriend she explained. Today she had a girlfriend. A blow to the stomach, received in silence of course. I'm going out too I said. Well then come on, come with me to meet her. I did something in the kitchen sink, brushed my teeth, but I was feeling demolished.

Outside I unlocked my bike—"No, you know . . . I'm just going to ride off." She gave me a giant devil grin. Thanks she jeered. What am I going to do I thought as I rode off. There were millions of other ways to get laid but I chose this one. She called me a couple of days later. I explained how rotten I felt. I would never want to cause you pain she assured me. I felt mildly cauterized but Ouch. Actually what kept running through my mind was that an alley cat had run in and pissed all over my apartment. I went to see her at work on Saturday. She wore a mustard colored shirt. She was beautiful. She resembled Donovan. She was sulking in the sunlight. She had to start cooking. Come back later she said as she went

in. I bumped into her that night at a party. I ignored her. She looked angry and flipped out. Babe was there. I feel like committing suicide a friend of mine confided to Babe. I feel like committing homicide Babe replied. I left town, stayed with Mary, David's sister at the beach.

Robin started calling me a few weeks later. I didn't return the calls and then I did. I felt strong. I was over her. She called me from work. Come see me she begged. I'm going to a memorial service I told her. But I haven't eaten yet. Come here she said. She made me the most delicious burritos. Fabulous. I could taste them all through the service, a room full of old friends of a man I hardly knew. I knew his lover. I liked him a lot. I hugged Roberto and left. Outside the church I unlocked my bike thinking about Robin. I got home and the phone rang. I must be crazy she said but I'm working a double shift but I can't stop thinking about you. Can I come over. She walked into my arms as she closed the door. It was the most delicious sex, her fingers jabbing inside of me so far up, I just felt I had grown so much larger inside just to accommodate her touch, just to take that woman inside of my stomach. I can't believe I'm going back to work now. I went to an opening and just smirked and felt so well fucked and aching.

It went like that, rattle-trap like a bad machine for many months. I told her I didn't want to see her anymore. I told her I just wanted to see her for coffee. We fucked, and I regretted it. The sex seemed to get wilder and wilder and in the midst of it she'd say: I hope you've gotten over your desire to call this a relationship. I hope you've gotten over your desire to publicize this.

About a year later I'm watching leaves drop off the branches of some different trees and the leaves landing among the branches themselves. I can't really remember exactly what she said or anything quite like it. I only know in the midst of passion she would always betray me like pleasure was a hook she used to throw me. I was just a poor fish. She didn't want me, she didn't want anyone to know about us, least of all Babe. She would invite me over to sleep in her home when Babe spent weekends on Fire Island and she'd call Babe and ask her if she was warm enough, and take her time and chuckle and have her relationship in front of me.

Once I woke up in the middle of the morning, maybe five, after dawn, it was blue and Robin was asleep and I lay there looking at Babe's painting. It got truer and truer to me, I thought it was pretty good. Two little fiery creatures, little crayons of color, one connected to something below the frame of the painting—really anchored and attached and the other, brighter, was floating in space. The anchored one, obviously Robin, was giving the other, Babe, a tongue lashing. Babe danced, immune, and yet it was a child's painting, a defiant work. A slap against her Mom. The reality of lying in their bed in the middle of their life looking at their relationship was more than I could bear. I had to move on—there may have been a little more but not much.

They lived in Soho. The first time I met Robin for sex we went to Rizzoli's. Then we saw some art. Big dark paintings that looked like designer sheets. We picked up sandwiches—mine was tuna, and we carried them home. I guess I don't regret not stopping at the sandwich. Once we did just have

lunch and she told me about going all the way to Thailand to cop. And she snorted all the profits, her and Babe. Then someone passed the window of the restaurant that we both knew and she practically ducked. Later when I accused her of ducking she denied it. She carried drugs on the airplane up that massive pussy.

Once after we stopped fucking we had a small honeymoon. I went to visit her and it was late afternoon and it started to rain. It got darker, naturally, and she showed me in great detail her room. She had an extensive postcard collection, mostly from Italy and the Far East. My therapist said she was probably a classic narcissist and she couldn't love, not me anyhow but she collected people too. She was not an artist. This is one way I have of hurting her. She showed me an odd fan that looked like a globe. She knew where you could get hundreds of these at one time, they were intended for bankers—some place where you couldn't rustle the papers too much. I guess it kept her room cool when she dealt. All the rest of these fans were destroyed and now there were only a few and she had one of them here in her room. The titles of her books in her shelves didn't impress me. You could tell she still had her college books. I'm always shocked at what people haven't lost. There were pictures on her bulletin board of her and Babe going to one of Babe's gigs. Babe had weird makeup on and a cape, Robin just looked cool. She was. If I've ever met a cool woman in my life Robin was her.

Later she led me out to a round table in her front room and she told me about her early religious training and she went to Hebrew school. She was showing me her favorite spiritual

book in the world something by Martin Buber. She read it very slowly, the smallest bite at a time, sometimes just a sentence. She had her head bent over that book and she looked like the sweetest Jewish boy, head bent in prayer. I fell in love with her again. I like the smell and taste of women's bodies. Sometimes I'm sure that's what I'm living for. But as for Robin I would like to make her drink piss. I know a boy who did it in high school. Somebody offered him twenty bucks to drink it in the story goes. Did he drink it? Yes. I was about fifteen when I heard that story. His name was Frosty, he was from Lexington, and was the lead singer from a band that played all the local dances doing covers of the Rolling Stones. His big song was "I'm Alright." He would stoop down at the foot of the stage and his lip would curl up and it was heavenly. He was our Rolling Stone. I was amazed when I heard he drank piss.

It was a new kind of spirituality I had begun to hear about. Humiliation. But this anger it has brought me makes me think I've done it wrong. She went to California for a week, rented a red car and discovered it was me she loved now. Not Babe. Too late. Now I sit in this incredible silence. I don't know why.

MADRAS

Mike Mullane's Madras shirt was navy blue and lime green. It was faded because he wore it a lot and he was one of the first ones to have one which the fading definitely proved. He had a dusty blue Vespa and long eyelashes, astonishingly long. He must've worked outside because he always had a sunburn. Mike was red and very friendly for a cute guy. He may have been limited, in fact as I think of it he was dumb. Nothing he ever said filled you with any kind of feeling at all. Actually there was something a little sleazy about him. He had a girl-friend Carol who hearkened to greaser days, by her style. At the time I didn't understand about sex so I thought your date provided a clue as to your deeper identity. Mike had none, he had those long lashes and that shirt. And he was a nice guy.

My own Madras shirt was maroon with a peter pan collar and three-quarter length sleeves that you had to roll. Under the dark Madras plaid was a second pattern, or a first, sort of oriental looking like mechanical dolls marching in chain formations down the length of my shirt. As the summer passed and my shirt hung on the line, naturally it faded and the maroon became a dull muted red and the chains became more

when Frank was born
Father inspected the small package
the nurse handed him

“but where’s my daughter’s cunt?
my daughter has no cunt!”

Mother leaned from the bed
“this is your awful son Dear
your son has no cunt”

“why doesn’t my son have a cunt!?
what has happened!?
what a WICKED world!
DARK!
and spinning
on its one
good leg!”

his wife rubbed
him back next
morning
excited
to find
Frank with child
at last!

every night
Frank dissolves
into the sheets
not a man
but a stain

his wife rubs him
back to life with
her early
morning
vagina

he rises
stuttering
into light
more mineral
than man
one night
the dog
dissolved
with Frank

Frank ate clear around
the sleeping worm
of the apple

“any life saved in this place
is magic” Frank said
“it’s life coming back to you”

Mother breaks Frank’s paint brushes

forces his head
through canvas
“FRAME ME!” he shouts
“FRAME ME! take the copyright
from God! FRAME ME!”

Frank hammers
carrots
all day

it works

the earth
can't
leave us

Mother made Frank smell her Bible
she knew he loved the aroma of fine leather

that carefully stretched
oiled skin

both Testaments went down
without the civility
of a fork

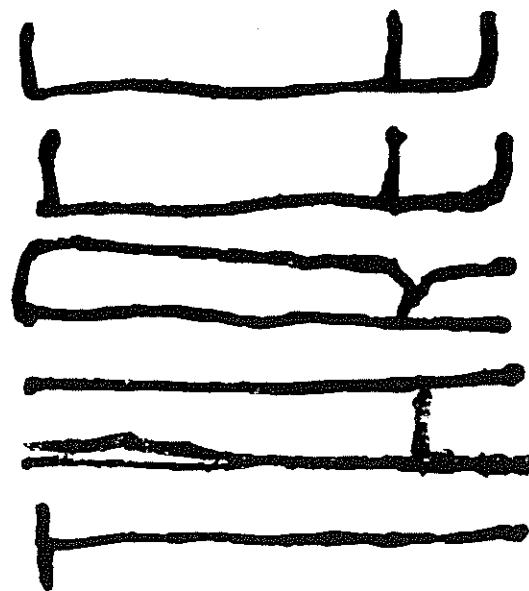
Mother sat by in her black scarf
pouring over rosaries and shame

“I'll eat them all for *you!*” Frank said
“I love *you* Momma!
I'll eat the Lord's Good Book for *you!*”

"I want to
move to
another
city" Frank said
"so long as
I don't have
to take
myself
with
me"

in the end

Frank
stuffed his
crotch before
the photographer
arrived



Frank calls
"boning;" out the door
and shoots
whoever
shows up

while Mother slept
Frank took her eyes

she told him never to do that

he saw the devil in every room
twirling his asshole
cooking small rodents
masturbating in Father's E-Z chair

all this through Mother's eyes

Frank was shaking
putting them back in her head

next morning
she marched into his room shrieking
“ONE OF MY EYES IS UPSIDE DOWN!”

Frank follows the chick
et
who side
steps
every
rain
d
r
o
P

Frank found eggshell
in his hair

"MOTHER!" he yelled
"why didn't you
teach me to dispose
of my shell like
other healthy young birds!?"

at the dinner party
Frank lost his fruit cup

he looked under the table
saw how people touch themselves
even at dinner parties

"because you're a boy!" she hollered

he flapped his arms and clucked

"STOP THAT!" she hollered

he pecked bugs off the ground
the rooster led him
behind the hen house

"but where is Frank?" they asked
while on their laps
the only answer
was a tiny
mysterious
violet

Frank hated the 9 miscarriages
kept in jars of formaldehyde

Mother burped each one

spooned peas against the glass

she rocked them all at once in her arms
no room for Frank

“you are too big for a jar my child
you will betray me the rest of your life”

milk pours from the sky

the countryside is comfortable
and burping

no one wants umbrellas

crocodiles snore on the white surface of the lake

Frank naps on the lawn
smiling

with tomorrow’s sun
gutters will
curdle and
sour

SUBURBIA

Du monde (urbain) clos à l'univers (suburbain) infini

1. L'ÉMERGENCE MONDIALE DE LA « SOUS-VILLE »

S'il n'est pas facile de dire ce qu'est une ville – surtout de nos jours où son opposition traditionnelle avec la non-ville (la campagne) s'efface progressivement –, il est encore moins facile de définir ce qui désormais entoure et excède la ville : la suburbia. À dire vrai, la suburbia ne peut plus être envisagée comme une simple extension périphérique de la ville, ce qui la ceint de partout et s'étend autour d'elle. Et c'est pourquoi elle se nomme suburbia, et non plus banlieue ou faubourg. Par là, elle affirme son affranchissement géographique de la ville, en se libérant de la simple fonction d'entourage secondaire. La suburbia n'est plus simplement ce qui ceinture la ville et constitue ses abords interminables et honteux, ses marges obscures et sans intérêt, elle devient une nouvelle manière de penser et de constituer l'espace urbain. Elle forme un espace autonome qui possède ses propres lois d'occupation du sol, qui invente une manière particulière de vivre qui n'est plus obnubilée par la configuration classique de la ville et qui ne cherche plus à la singulariser. Ce que la suburbia promeut de manière positive, c'est un espace décentré, non hiérarchisé et égalitaire, où la distribution des fonctions urbaines (résidence, consommation, production, services) n'est plus redéivable à une conception strictement citadine. C'est la raison pour laquelle la suburbia se développe surtout en associant les villes entre elles dans des conurbations infinies, en dissolvant leur unité et leur identité particulières dans une trame suburbaine polycentrée et plurielle qui dissémine sur un territoire immense

ce qui auparavant était concentré dans les enceintes matérielles ou spirituelles des villes. Avec son « règne urbain sans lieu ni bornes » (Melvin M. Webber), la suburbia impose un territoire si grand qu'il fait éclater la figure vertueuse du cercle au profit d'un réseau isonomique et décentralisé, reproductible à l'infini. Toutefois l'espace suburbain maintient les grands principes de la vie citadine et assure à ses habitants la présence quotidienne des fonctions principales d'une ville (densité démographique, concentration géographique, interaction permanente entre des habitants, synergie des activités par multiplication des échanges, etc.). Dans ces conditions, la suburbia n'est pas une ville de degré inférieur, comme le préfixe *sub* le laisse malheureusement entendre en désignant une sous-ville, une ville du dessous, trop indigne pour être mise au même niveau que la ville. Malgré tout la suburbia continue à avoir mauvaise réputation ; on la présente toujours comme une ville déficiente, une ville amputée et handicapée, une ville à laquelle il manquerait toujours l'essentiel pour être véritablement une ville. Les déficits mis en avant sont nombreux et creusent l'espace suburbain de zones vides et désaffectées provoquant l'inquiétude : manque de vie, de civilité, d'animation culturelle, de loisirs, de proximité et d'intimité, manque d'historicité et de charme, de monuments et de patrimoine, bref manque de présence urbaine. La suburbia serait ainsi un ersatz de ville, une ville sans substance ni saveur, une ville qui échouerait à se constituer comme expérience, et ce en dépit de la présence en son sein de toutes les fonctions principales de la vie urbaine. Pourtant, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, tout ce qui a modifié en profondeur le mode de vie occidental est apparu dans la suburbia. La culture de la seconde moitié du xx^e est ayant tout un enfant de la suburbia : elle a grandi dans son espace hétéroclite et bon marché, fait de centres commerciaux, de stations services, de motels, de magasins *discount*, de zones géantes d'activité, de quartiers résidentiels, d'échangeurs

d'autoroute et de terrains vagues. L'essor de la télévision, de la publicité, des hypermarchés n'aurait pas été possible sans l'avènement de la suburbia. À l'inverse, depuis quelque temps, la ville reproduit un mode d'existence pratiquement vidé de toute substance. Dans son ensemble, la culture urbaine est largement une chose du passé, et les modèles d'expérience qu'elle a mis en avant apparaissent de plus en plus comme démodés – seuls quelques fétichistes urbains les imitent avec le degré de sincérité requis par la participation à un simple divertissement esthétique. Ceci s'explique en partie par le fait que la ville traditionnelle a abandonné ce qui faisait l'élément moteur de la vie urbaine : l'antagonisme. Effrayée par la diversité et la rivalité que recèlent les nouvelles formes de vie urbaines, elle s'est embourgeoisée, pacifiée ; elle devient une ville monumentale, patrimoniale, muséale, une nécropole immaculée. L'uniformité sociale et l'homogénéité visuelle ont fait peu à peu des villes traditionnelles des sortes de zoos urbains, des réserves culturelles à ciel ouvert que l'on visite avec plaisir, mais où jamais l'idée de les habiter un jour ne nous trahirait l'esprit. À ce rythme, la ville s'éteint à petit feu, drapée majestueusement dans le style maniériste et pathétique des embellissements ultimes. Sa positivité exclusive l'étouffe ; elle meurt de son incapacité d'admettre l'altérité même qui constitue l'essence de la vie urbaine.

De nos jours, les tendances fondamentales de la vie urbaine apparaissent principalement dans la suburbia. C'est là que des formes de vie nouvelles émergent, que les ardeurs créatrices s'aiguisent, que les énergies s'accumulent et s'actualisent. La suburbia, pour le meilleur et pour le pire, est le lieu d'expansion de la puissance, de la consommation et du loisir, de l'ordre et de la violence, du conformisme et de la déviation. Elle constitue le laboratoire vivant de la nouvelle ville, car elle est l'unique espace vivant où le conflit et la pluralité peuvent avoir encore cours. Même sous ses aspects les plus critiquables (les

villes nouvelles qui ressemblent à des villages Disneyland, les communautés fermées, le no man's land culturel, la prolifération de la construction commerciale à bas coût, etc.), la suburbia suscite l'intérêt par son invention décomplexée de pratiques, de discours, de mythologies. Ses pathologies mêmes sont fascinantes par leur caractère trivial. Face à l'uniformisation sociale, culturelle et politique de la ville (où toute initiative originale est gelée par avance par la bien-séance), la suburbia se développe sans retenue dans la multiplicité conflictuelle, jusqu'à l'affrontement parfois. Tous les problèmes et les défis de la ville du XXI^e siècle naissent désormais dans la suburbia : la privatisation de l'espace public, la conjugaison urbaine de la consommation et du divertissement, la ségrégation sociale et raciale. Les émeutes suburbaines elles-mêmes montrent où bat le pouls véritable de la ville. La vitalité suburbaine s'exprime aussi bien dans le consumérisme obsessionnel que dans les remises en cause violentes de la société. Dans le désordre et parfois le chaos, la suburbia ne cesse de s'agiter, d'imaginer, de produire, d'inventer et de détruire.

De son côté, avec son aspect ravalé et majestueux, la ville est d'un ennui mortel : elle devient une sorte de galerie d'art aseptisée où l'on rencontre toujours les mêmes têtes et entend toujours les mêmes discours¹. Sa « gentrification » ne signifie pas autre chose. Aussi la ville traditionnelle ressemble-t-elle de plus en plus à un musée, à savoir à un lieu policé où l'on entasse des choses du passé pour le simple plaisir de les contempler de temps en temps. Son animation même s'apparente à celle des foules qui visitent une exposition. Il en va tout autrement dans l'espace encore neuf et quasi vierge de la suburbia, où les formes de vie qui n'ont pas encore trouvé une expression définitive osent, tâtonnent, expérimentent avec le dynamisme échevelé de la jeunesse. Ce qui différencie avant tout la suburbia de la ville « nucléo-centrique », c'est que la première accepte la négativité que la seconde cherche à réprimer par tous les moyens. Il existe une

sorte d'insolence vitale de la suburbia, de puissance de création tous azimuts. C'est là le signe d'une vitalité sans contrôle qui cherche à tatouer ses formes d'expression appropriées. L'observation de la vie suburbaine livre ainsi la clef de compréhension du futur. Le fait de prendre sa voiture le soir pour aller louer un DVD dans un distributeur automatique de vidéos au bord d'une route déserte constitue un des faits les plus fascinants de la nouvelle expérience urbaine. Il y a là une manière d'assumer, sans peur ni culpabilité, la précarité de la civilisation humaine et de flirter avec son effondrement possible qui témoigne d'une force incomparable. L'expérience suburbaine se caractérise précisément par cette faculté d'acceptation résolue de l'inachèvement de la ville, de ses trous, de ses absences. L'homme suburbain est l'ange de la trivialité. Il ne se formalise pas du caractère négligé de son cadre de vie ; il l'adapte à ses besoins et y projette ses désirs, trouvant toujours un moyen pour faire de la ville la scène prospective de sa volonté.

Le côté bancal et grossier de la suburbia ne laisse pas d'ensorceler. C'est que tout y est encore à inventer ; des actions insolites y voient sans cesse le jour, et les parkings souvent immensément vides qui la recouvrent rendent possibles des usages inédits de l'espace qu'interdit l'esprit étiqueté de la cité sécurisée. Même les lieux les plus inhospitaliers, ces lieux sans qualité qui assiègent le bord des routes, ces lieux précaires à l'architecture passable et mineure dont la durée de vie n'excède pas une décennie, intriguent par leur capacité de révolution de l'état d'esprit intime de la société capitaliste occidentale. Autrement dit, la suburbia instable, problématique, hétérogène et anarchique, s'avère être l'espace même de la créativité, de l'invention d'usages inhabituels, de l'innovation technologique et médiatique, de la redéfinition même de la culture (d'ailleurs l'industrie culturelle traditionnelle commence à le comprendre en s'installant dans les banlieues, à proximité de cette vie massive et étrange d'où sortira

le peuple de demain). Cela ne signifie pas que la suburbia représenterait une nouvelle utopie urbaine. Bien au contraire. La suburbia affronte de nombreux problèmes urbanistiques et sociaux qu'elle a elle-même créés, et doit relever des défis sans cesse plus hauts. Mais, même par ses côtés négatifs (la violence des cités, le vide spatial, la ghettoisation, la pauvreté architecturale, la saturation automobile, l'aliénation consumériste, lennui dégriffé, etc.), elle attire l'attention par sa singularité même. Car, pour le dire sans apprêt, c'est là que les choses se passent, que les choses se font et se défont.

2. L'OBOLESCENCE DE LA FLÂNERIE

La flânerie constitue l'une des expériences urbaines fondamentales de la ville traditionnelle. Même de nos jours, généralement sur le mode déprécié du tourisme, elle reste le moyen le plus simple et le plus pertinent de découvrir la ville. Or, disons-le tout de suite, on ne flâne pas dans la suburbia. L'idée même d'y flâner ne vient à l'esprit de personne, si ce n'est sur le mode imaginaire des *choses à ne pas faire sous peine de*; la pratique de la flânerie appartient à l'ère révolue de la ville limitée et autocentré, où le flâneur possède une connaissance et une familiarité si intimes avec sa ville qu'il cherche par tous les moyens à se défaire d'elles dans sa traque du nouveau et de l'insolite. La situation du flâneur est assez simple à résumer : il cherche à suspendre sa relation quotidienne avec la ville en se défaissant de son attachement par la thérapie de choc de la confrontation avec l'inconnu. Il ne supporte plus de vivre dans un espace urbain qui lui rappelle sans cesse son propre appartement. La ville est tellement le prolongement de lui-même qu'il s'évertue à fureter dans ses bas-fonds ce qui viendra peut-être démentir une telle identité. C'est pourquoi le flâneur recherche la *perte de soi* dans le dévoilement foudroyant des faces cachées de la ville, le

moment de la désorientation dans un espace qu'il ne connaît que trop bien et qu'il aspire à disloquer. Il désespère de la familiarité et cherche à se mettre dans des situations limites où celle-ci s'estompe soudainement pour laisser place au surgissement de l'étrange et de l'étranger. Mais la ville contemporaine a-t-elle encore quelque chose d'inattendu à offrir au flâneur ?

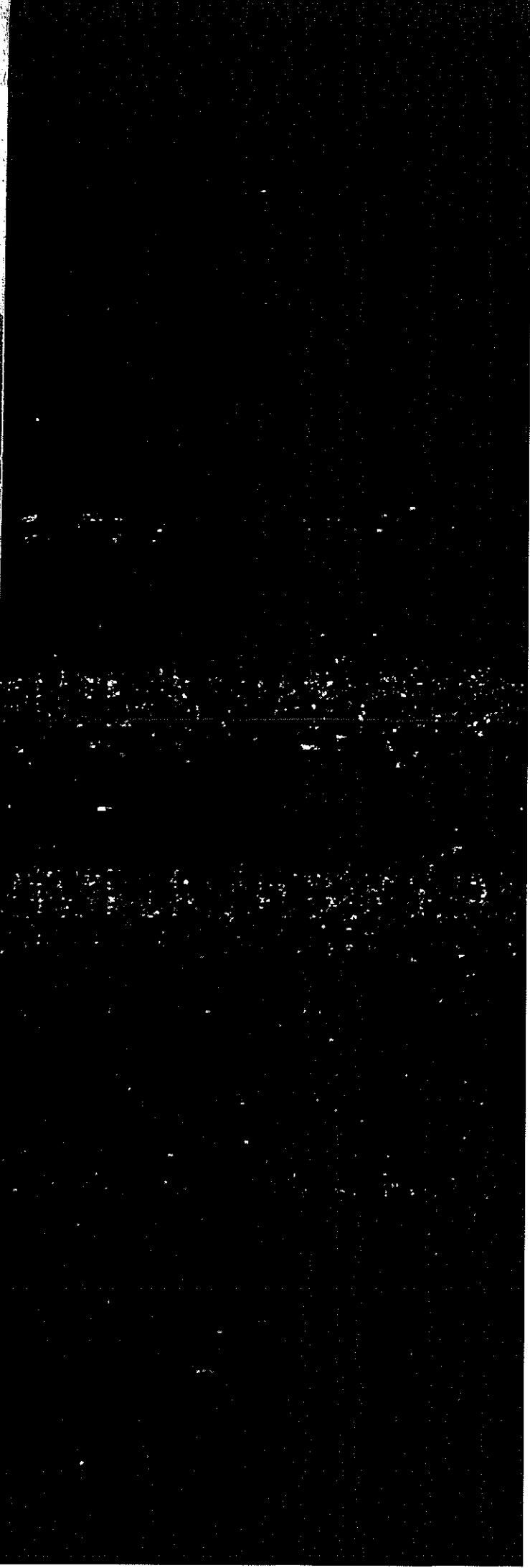
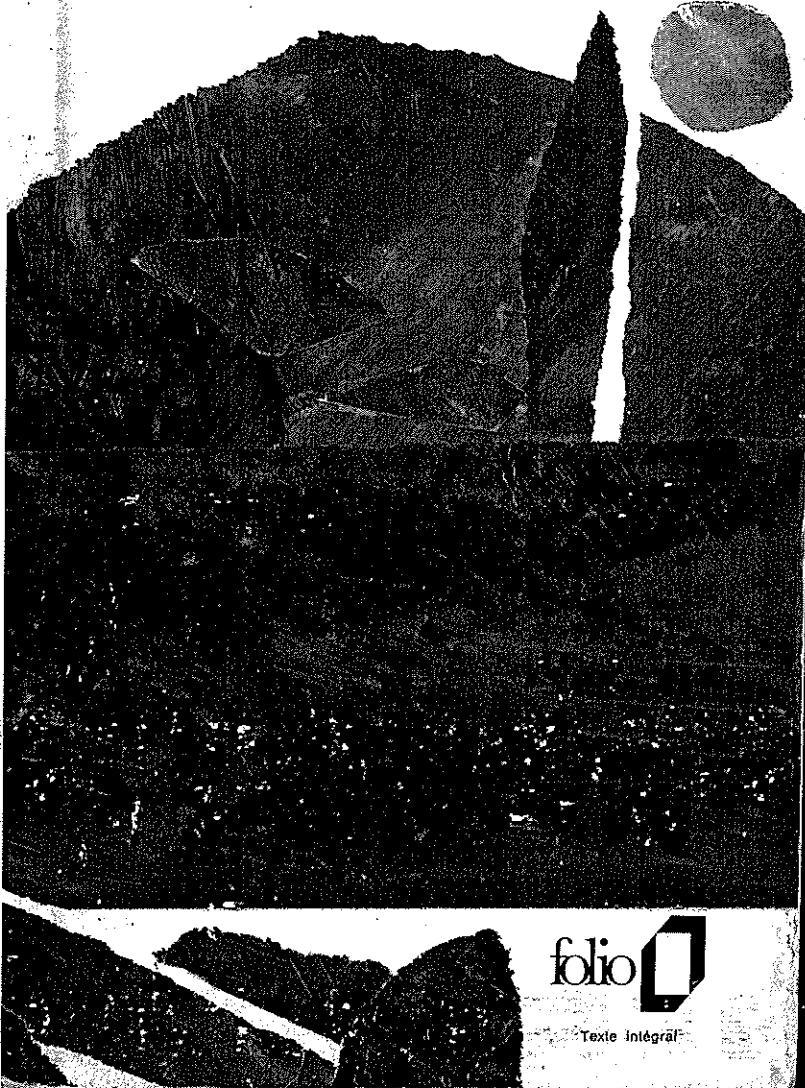
Tcut: autre est le comportement de l'homme suburbain. Celui-ci ne suit plus une démarche, mais il a une ligne de conduite. Ce n'est plus un piéton, un homme qui arpente le bûrume, qui hume ses odeurs, qui bouscule les autres passants et est bousculé par eux, mais, la plupart du temps, un automobiliste qui, en raison de sa situation physique et technique, est concrètement séparé de la ville dans et par l'habitat métallique de son véhicule. Ce dernier ne vit la ville qu'à travers le pare-brise de sa voiture et l'environnement urbain consonne directement avec le transport automobile. Dans la suburbia, la ville ne possède plus cette proximité corporelle, cette intimité tactile et olfactive qui caractérise la flânerie ; elle apparaît à distance, intouchable dans l'éloignement et la séparation. La vue est en effet la seule dimension sensorielle qui demeure en alerte dans l'errance motorisée ; aussi la suburbia est-elle avant tout un spectacle, quelque chose qui est donné à voir, à regarder, à contempler. Si le théâtre constitue sans aucun doute le modèle artistique caché de la vie urbaine, avec sa mise en scène permanente (notable dans l'interaction des passants dans la rue), son élocution et son sens des déplacements, son décor et ses coulisses, c'est le cinéma qui permet de comprendre l'essence même de l'expérience suburbaine. L'errant suburbain se retrouve dans sa voiture dans la position même du spectateur face à l'écran, avec ce minime avantage que c'est lui qui décide du contenu du film et de sa vitesse de déroulement. En outre, l'errant suburbain n'est pas en quête de l'étrange. Il vit déjà dans un environnement qui a suspendu toute familiarité immédiate avec lui;

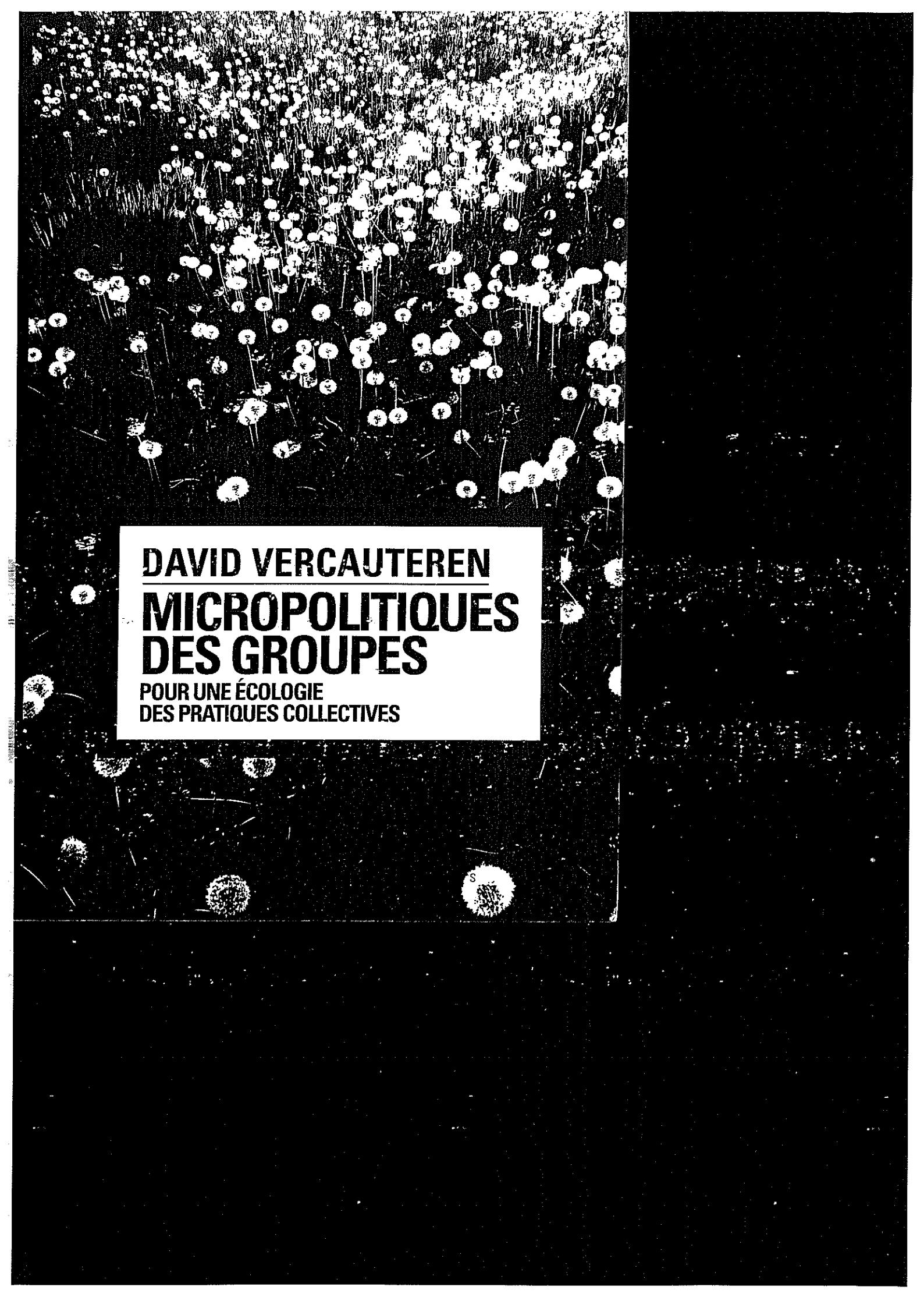
le peuple de demain). Cela ne signifie pas que la suburbia représenterait une nouvelle utopie urbaine. Bien au contraire. La suburbia affronte de nombreux problèmes urbanistiques et sociaux qu'elle a elle-même créés, et doit relever des défis sans cesse plus hauts. Mais, même par ses côtés négatifs (la violence des cités, le vide spatial, la ghettoïsation, la pauvreté architecturale, la saturation automobile, l'aliénation consumériste, l'ennui dégriffé, etc.), elle attire l'attention par sa singularité même. Car, pour le dire sans apprêt, c'est là que les choses se passent, que les choses se font et se défont.

2. L'OBSOLESCENCE DE LA FLÂNERIE

La flânerie constitue l'une des expériences urbaines fondamentales de la ville traditionnelle. Même de nos jours, généralement sur le mode déprécié du tourisme, elle reste le moyen le plus simple et le plus pertinent de découvrir la ville. Or, disons-le tout de suite, on ne flâne pas dans la suburbia. L'idée même d'y flâner ne vient à l'esprit de personne, si ce n'est sur le mode imaginaire des *choses à ne pas faire sous peine de*; la pratique de la flânerie appartient à l'ère révolue de la ville limitée et autocentré, où le flâneur possède une connaissance et une familiarité si intimes avec sa ville qu'il cherche par tous les moyens à se défaire d'elles dans sa traque du nouveau et de l'insolite. La situation du flâneur est assez simple à résumer : il cherche à suspendre sa relation quotidienne avec la ville en se défaissant de son attachement par la thérapie de choc de la confrontation avec l'inconnu. Il ne supporte plus de vivre dans un espace urbain qui lui rappelle sans cesse son propre appartement. La ville est tellement le prolongement de lui-même qu'il s'évertue à fureter dans ses bas-fonds ce qui viendra peut-être démentir une telle identité. C'est pourquoi le flâneur recherche la *perte de soi* dans le dévoilement foudroyant des faces cachées de la ville, le

Giono chant du monde





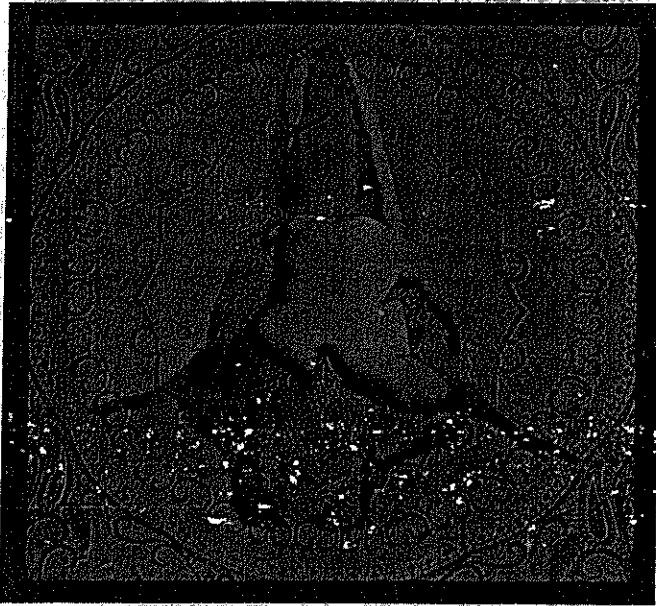
DAVID VERCAUTEREN

MICROPOLITIQUES DES GROUPES

POUR UNE ÉCOLOGIE
DES PRATIQUES COLLECTIVES

le
livre rose
du
HIPPY

Paul Muller



Union Générale d'Editions

JEAN GENET

DIALOGUES

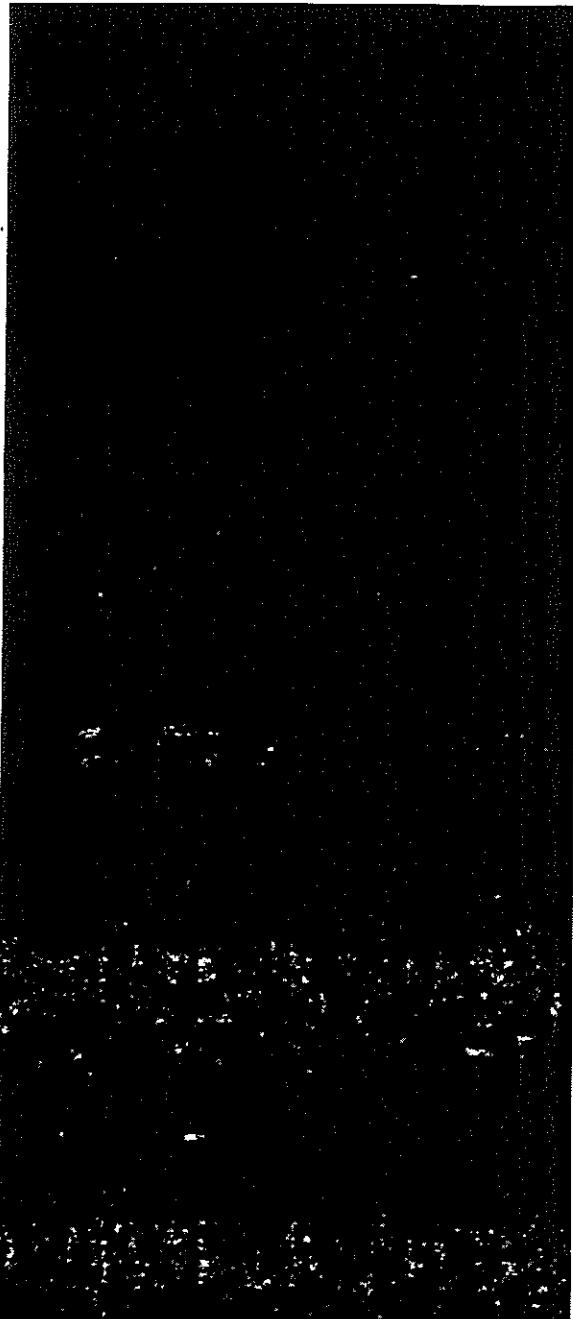
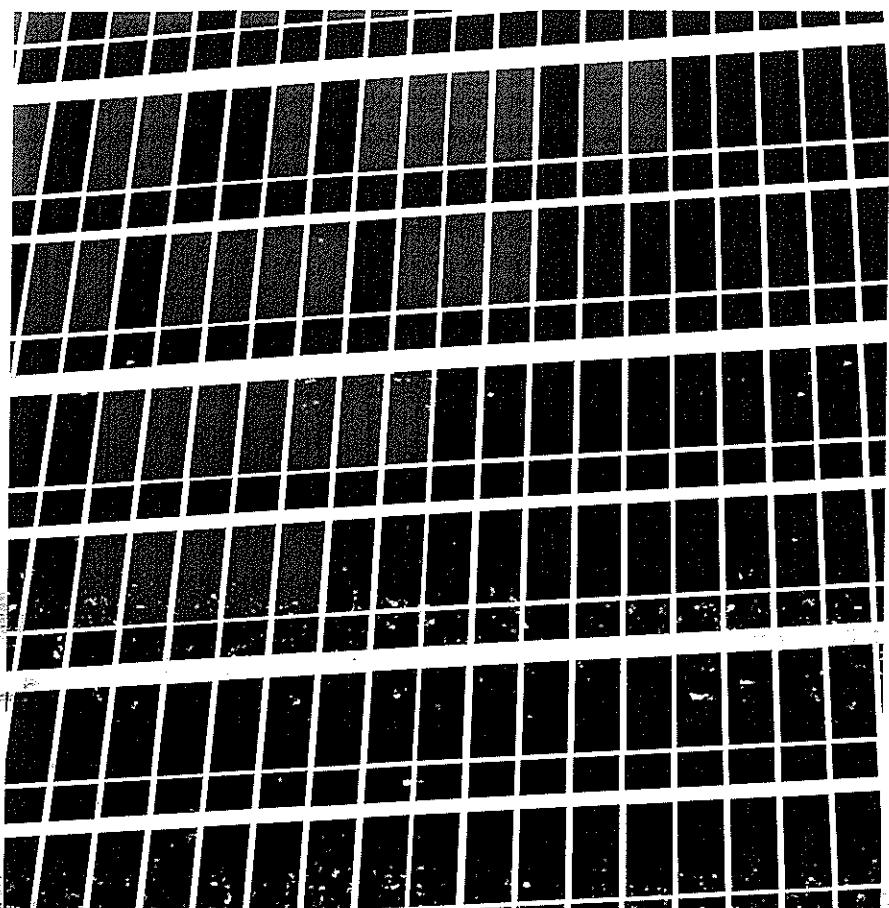
ÉDITIONS CENT PAGES

CÉSAR SAQUES



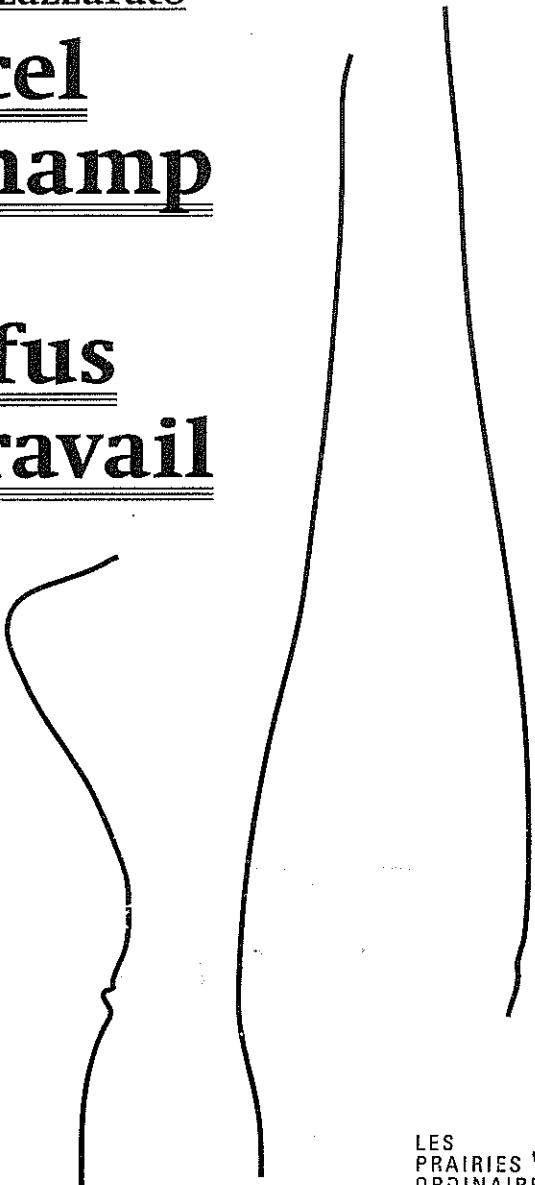
L'ÎLE DE LA DISCUSSION LE GRAND CENTRE DE CONFÉRENCE

LIAM GILICK

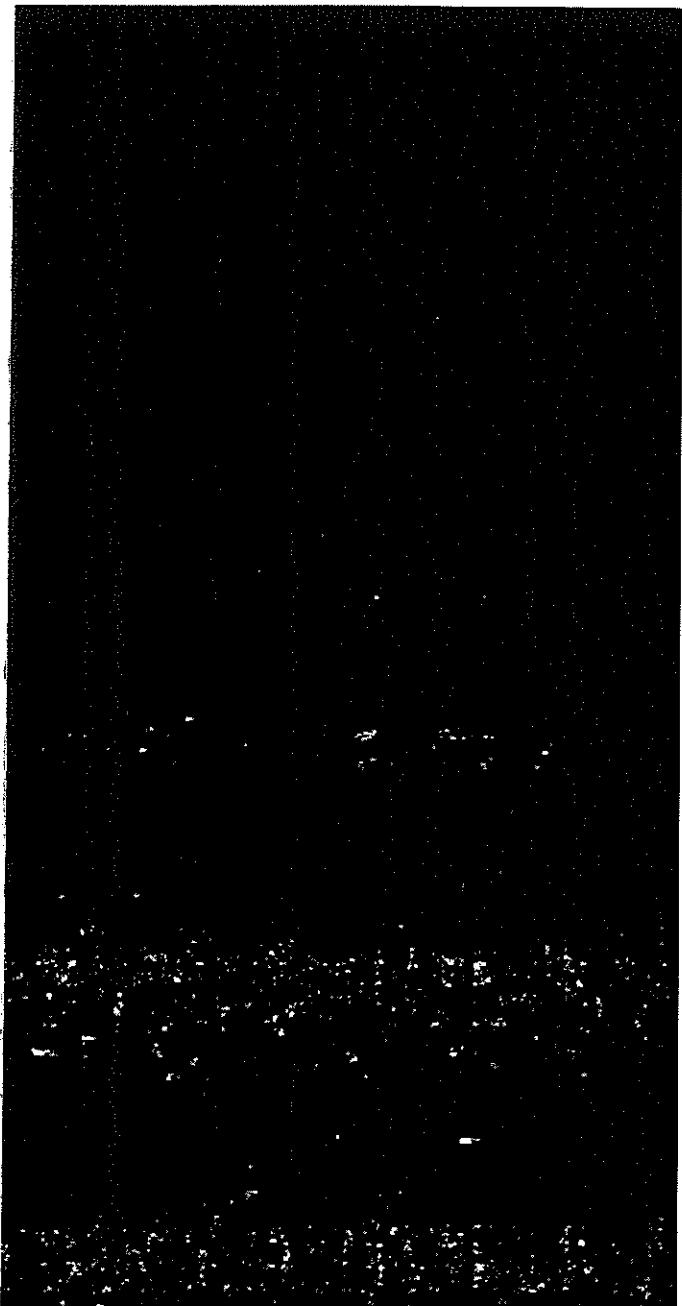


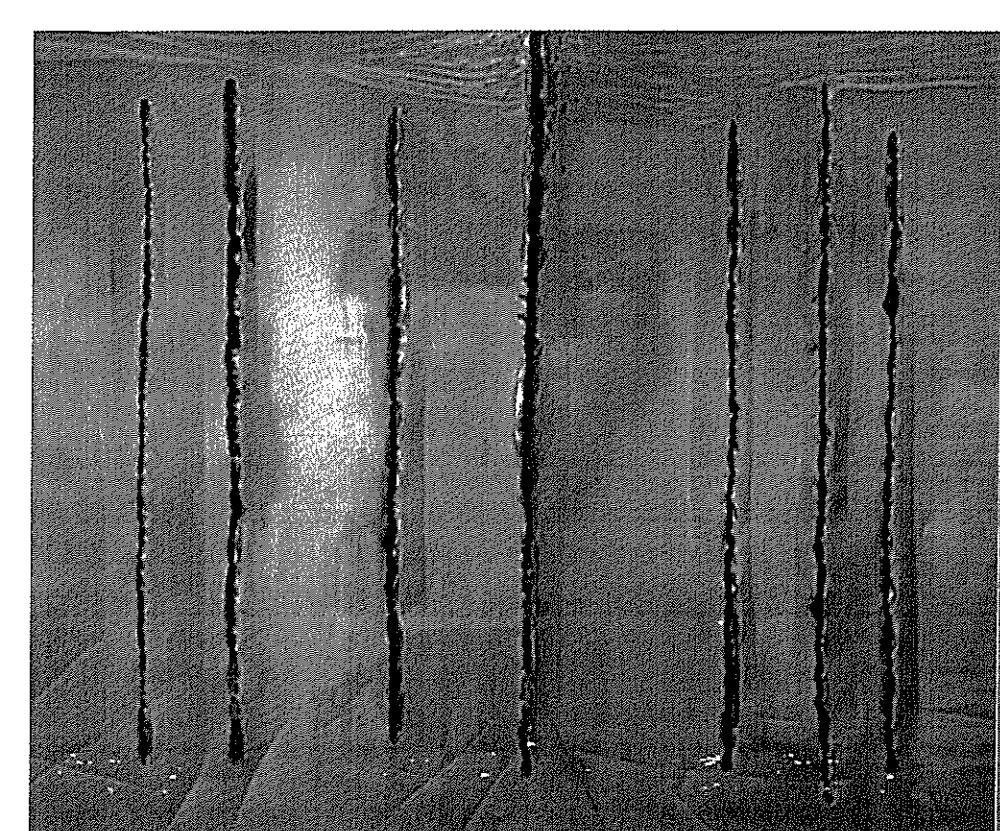
Maurizio Lazzarato

Marcel
Duchamp
et
le refus
du travail



LES
PRAIRIES
ORDINAIRES





Judith Butler

Vie précaire

Les pouvoirs du deuil et de la violence
après le 11 septembre 2001.

Éditions Amsterdam

AIDS RIOT
NEW YORK
1987-1994

COLLECTIFS D'ARTISTES FACE AU SIDA
ARTIST COLLECTIVES AGAINST AIDS



NORMAN M. KLEIN

THE HISTORY OF FORGETTING

LOS ANGELES
AND THE ERASURE
OF MEMORY

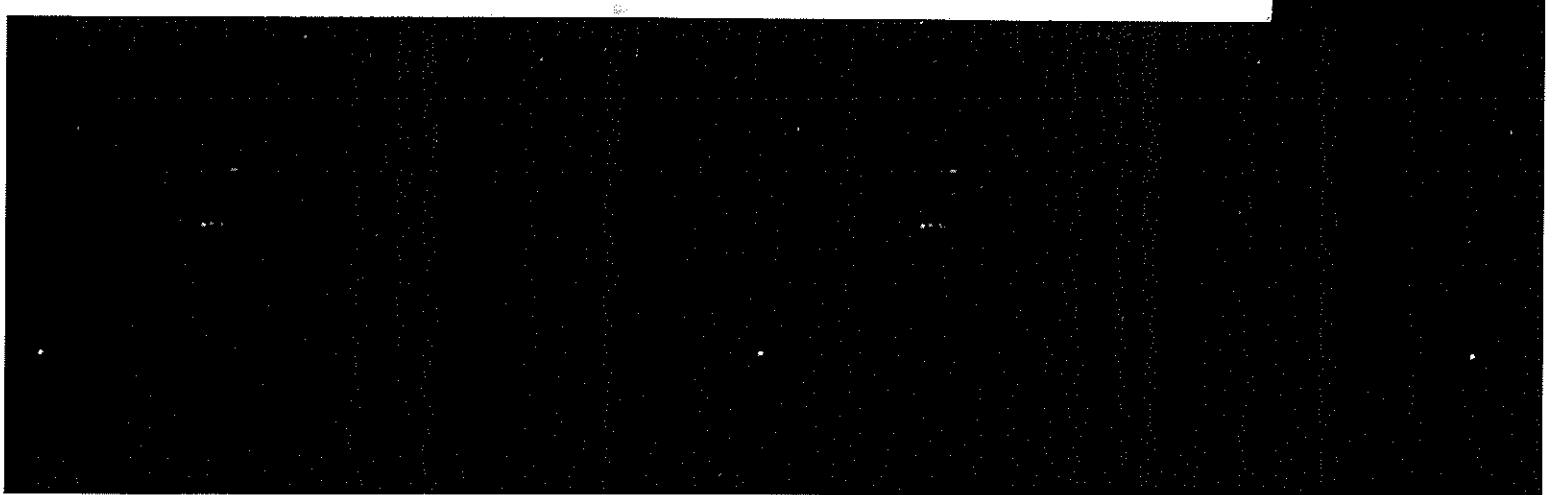
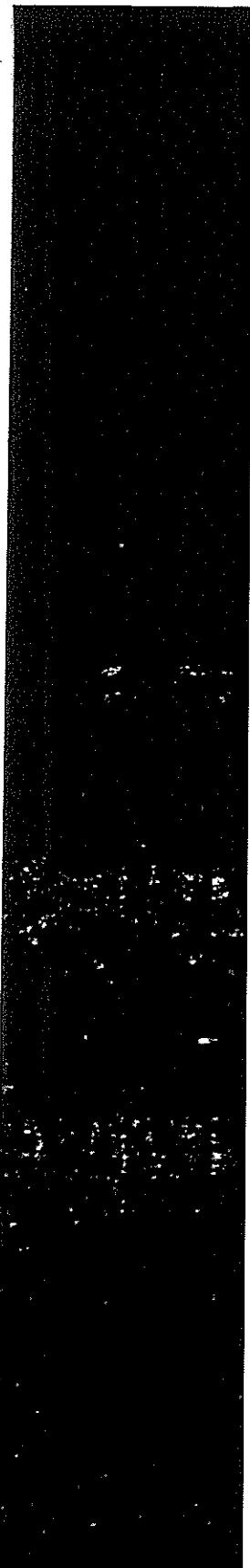
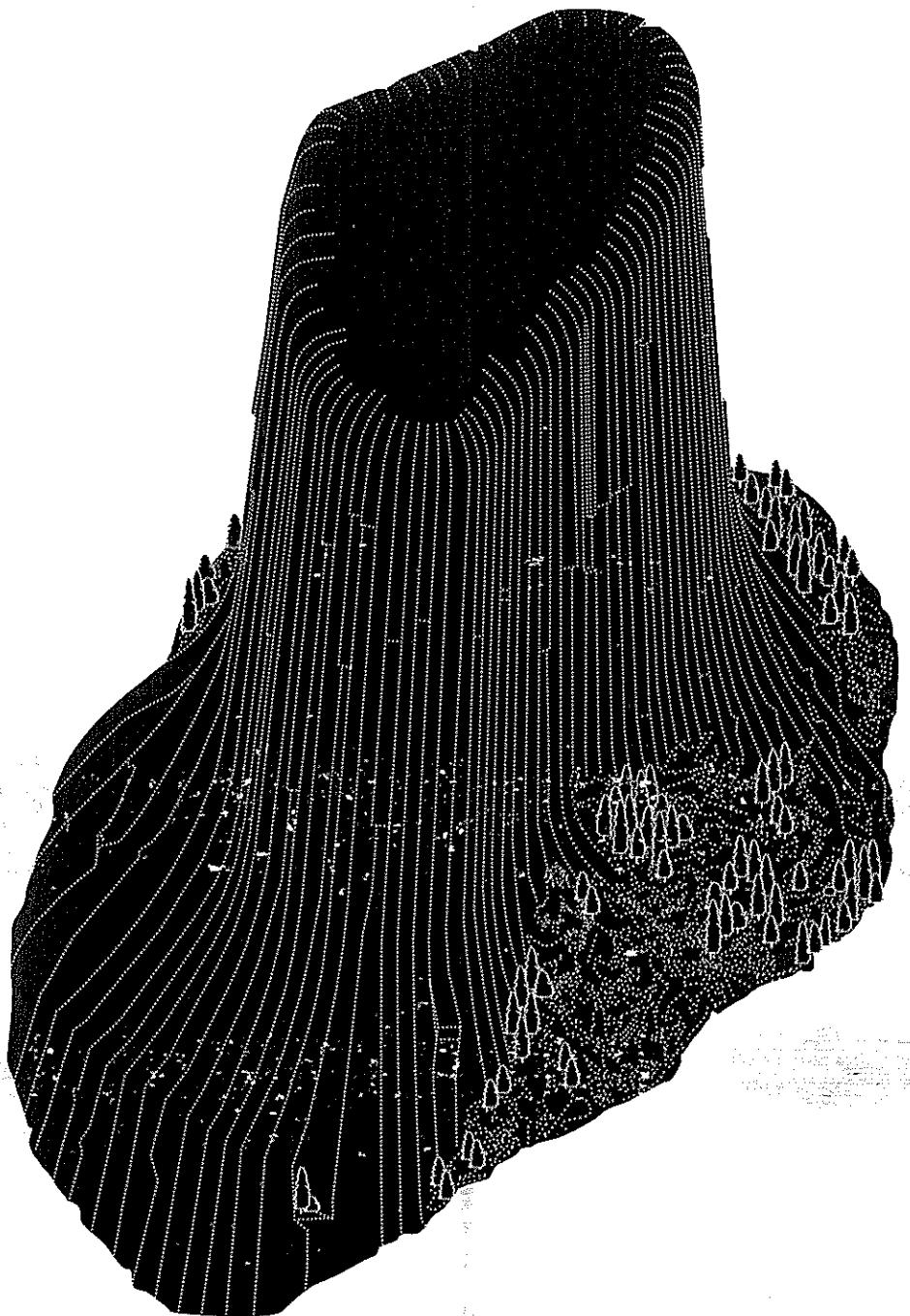
NEW UPDATED EDITION

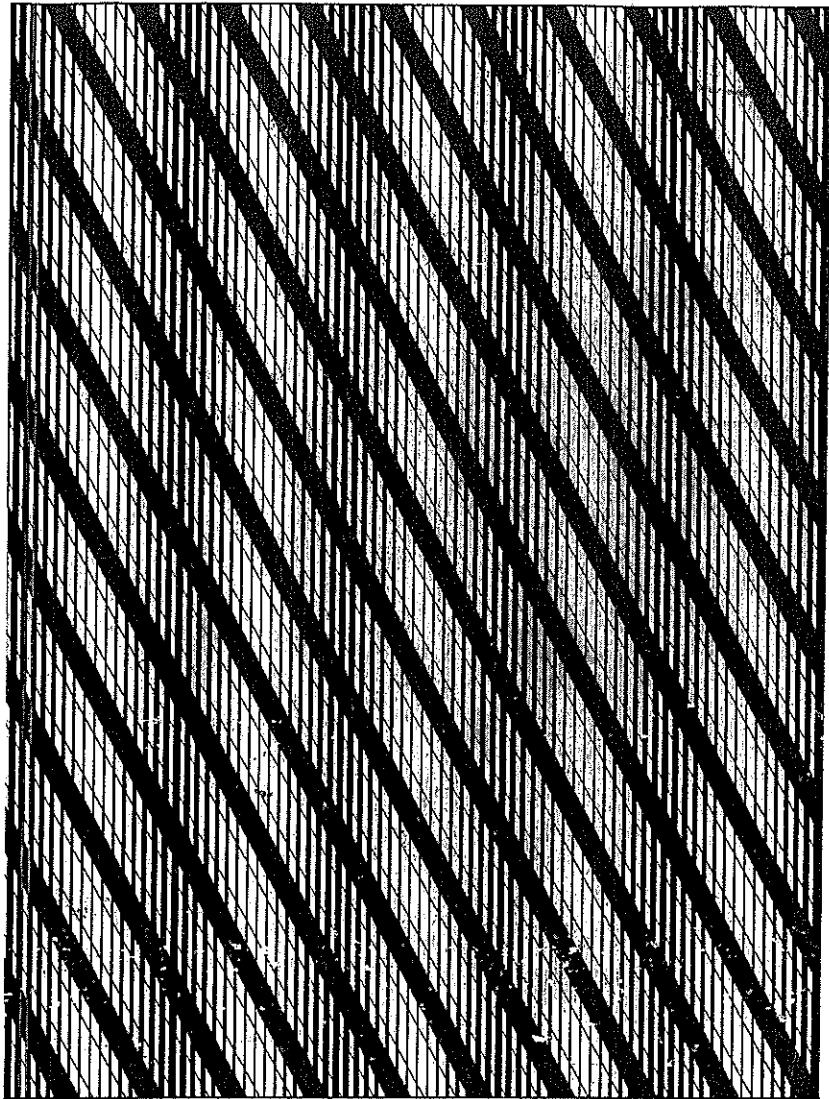
LA MÉDITATION

Une voie vers le bonheur

- 28 exercices pour méditer chaque jour
- Des postures détaillées
- Histoire et valeurs
- La circulation des énergies

EDITIONS ESI





Richard Prince
Pourquoi je vais au cinéma seul

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES DE SEXE-FICTION



Le
LIVRE
de
POCHE

Gaston Bachelard

L'Eau et les rêves

Essai sur l'imagination
de la matière



biblio  essais

YVONNE RAINER

UNE FEMME QUI...

**Écrits, entretiens,
essais critiques**

Catherine Queloz (s.l.d.)

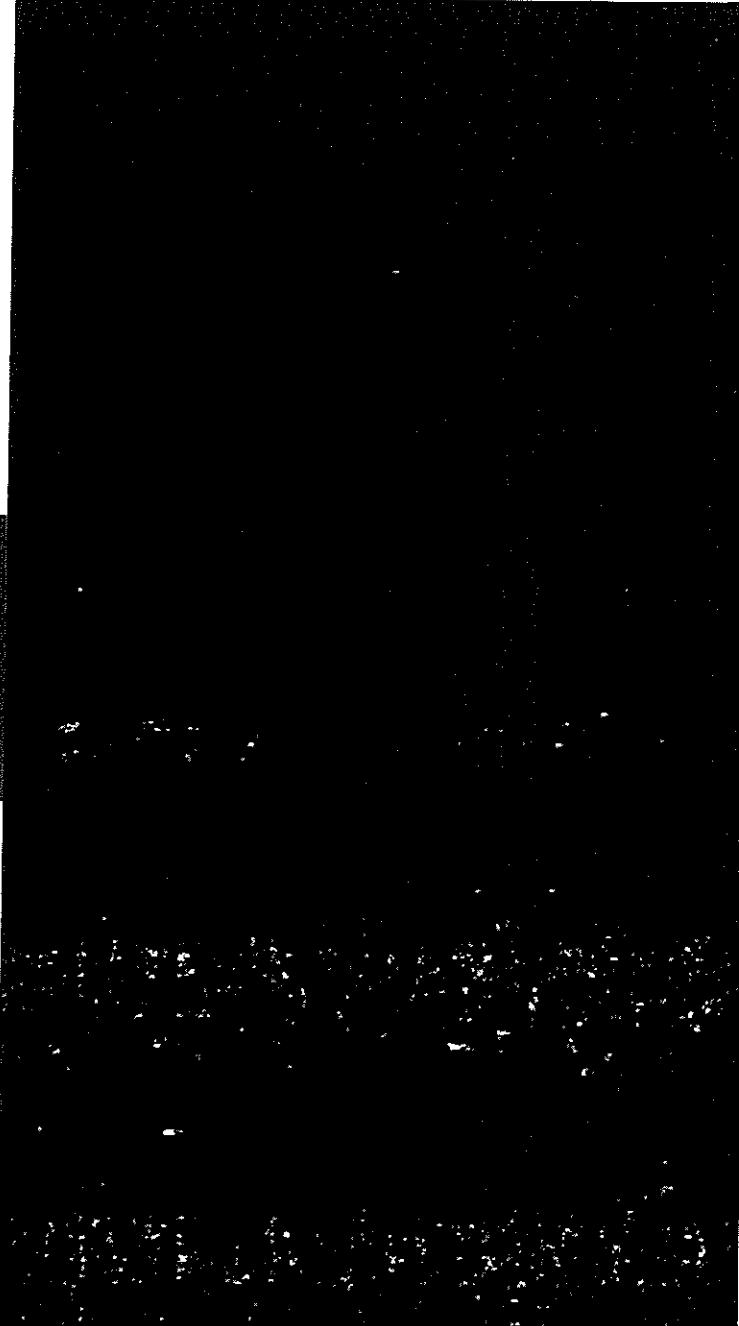


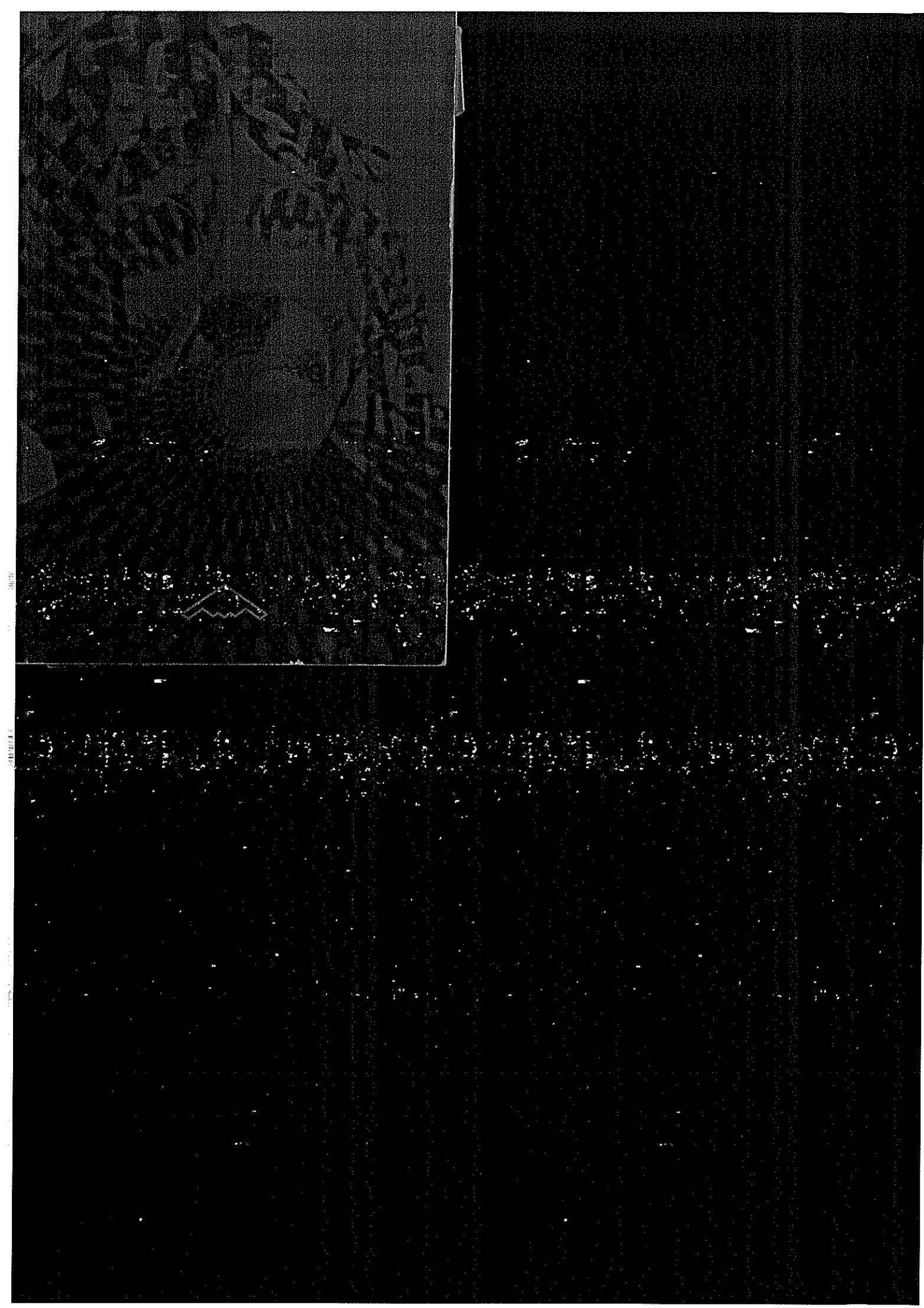
ROBERTO BOIÁÑO

TITRE 128

anvers

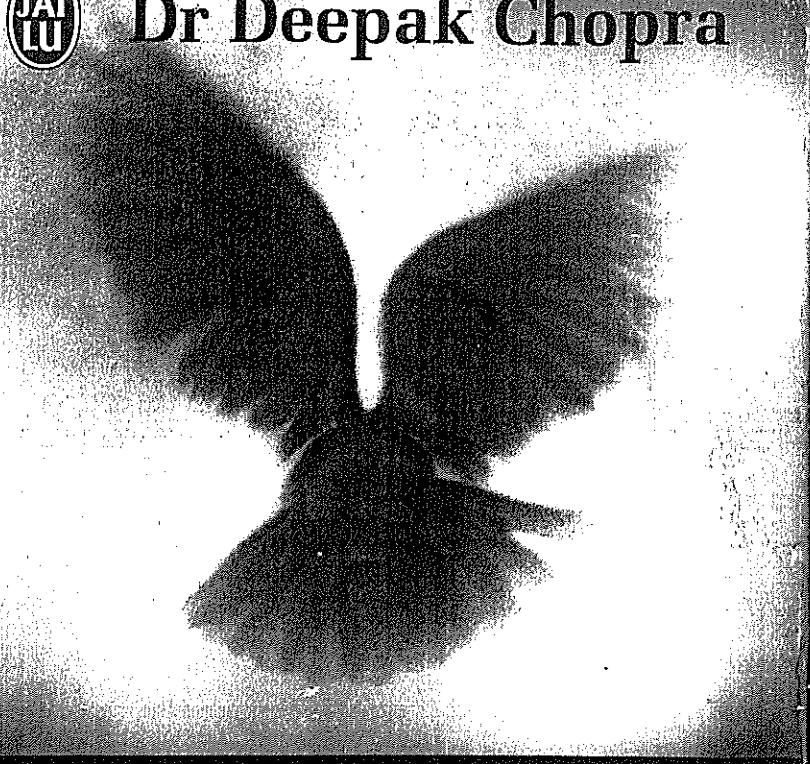
S TITRES





JAI
TU

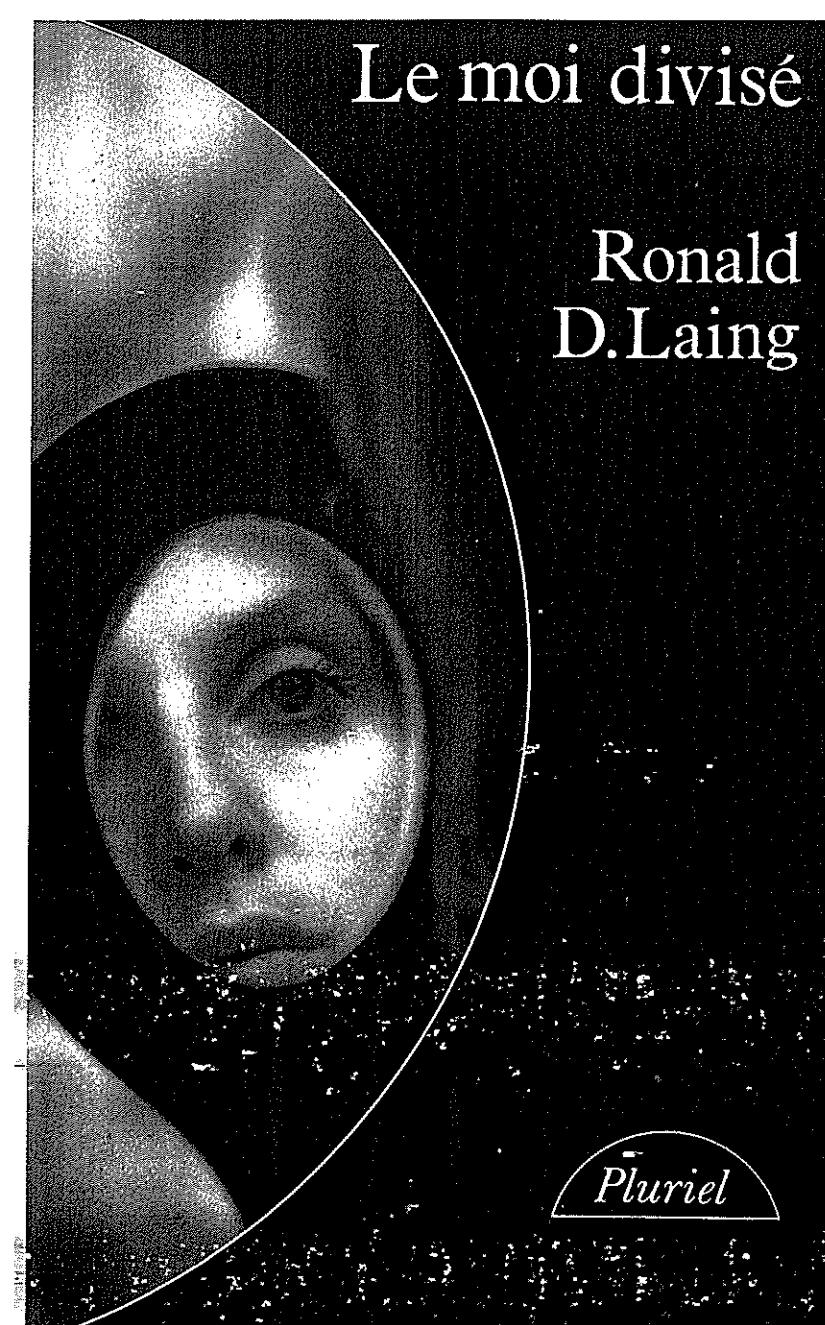
Dr Deepak Chopra



LES SEPT LOIS SPIRITUELLES DU SUCCÈS

Demandez le bonheur et vous le recevrez

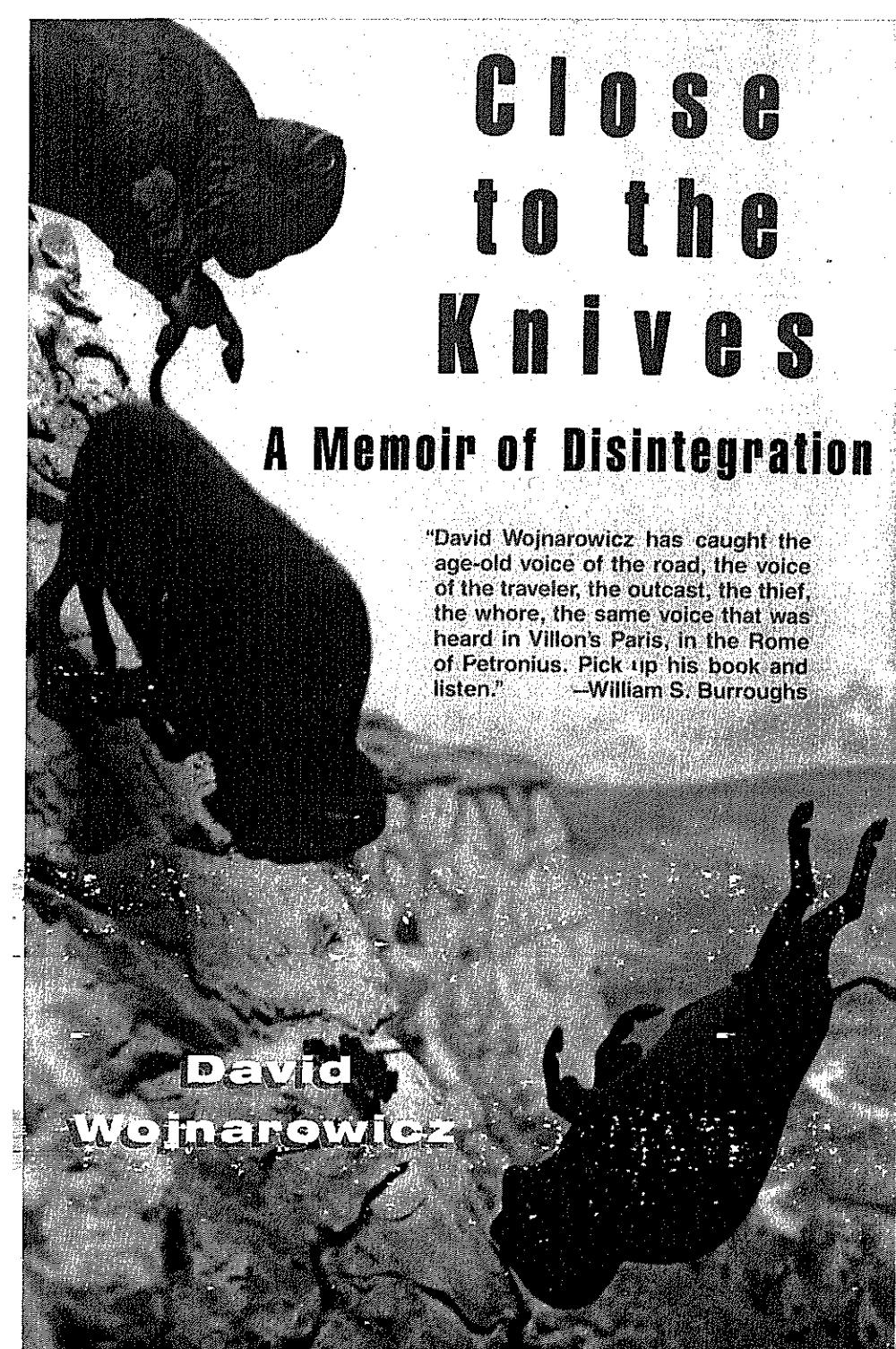
AVVENTURE SECRÈTE



Le moi divisé

Ronald
D.Laing

Pluriel

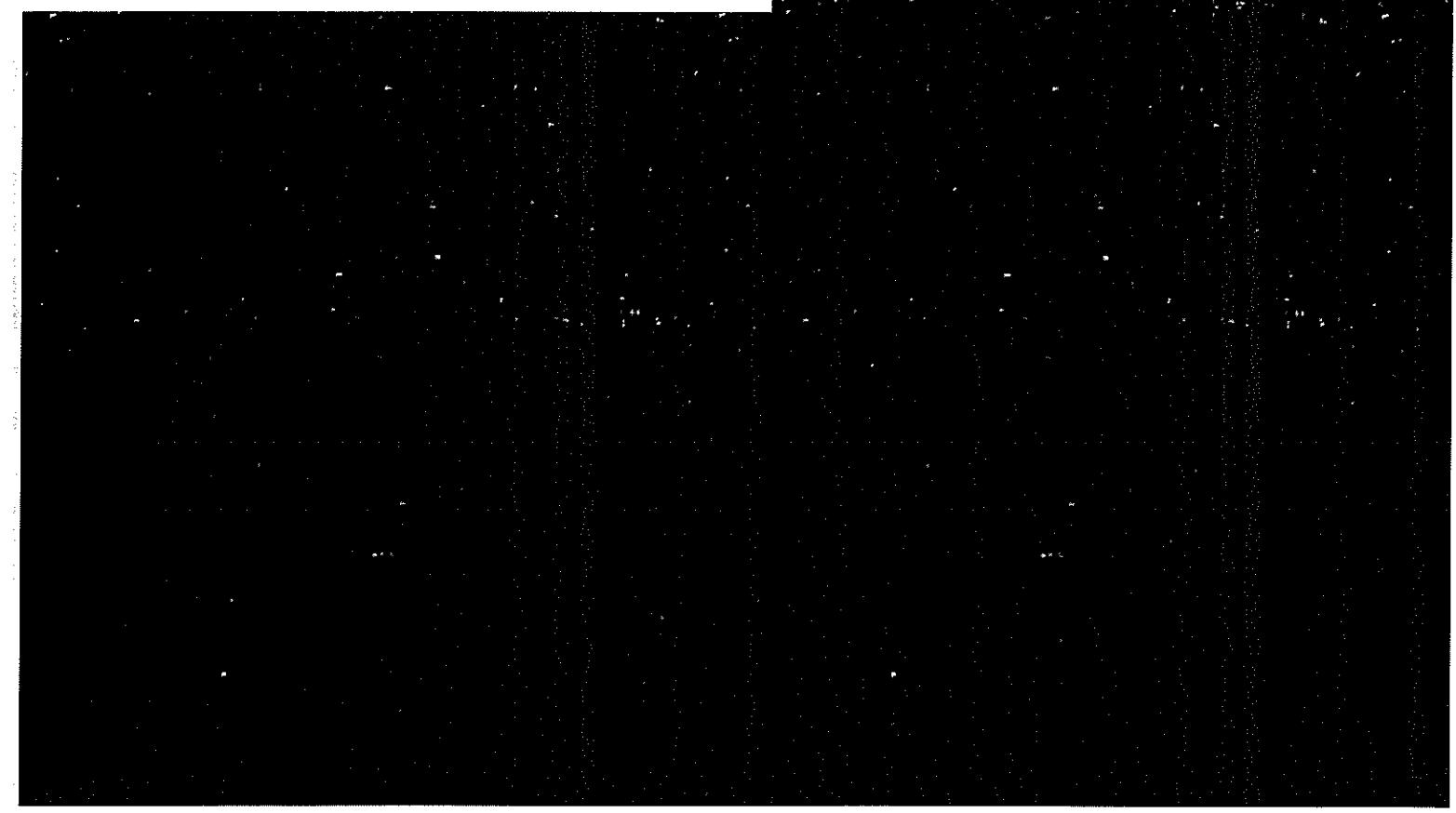
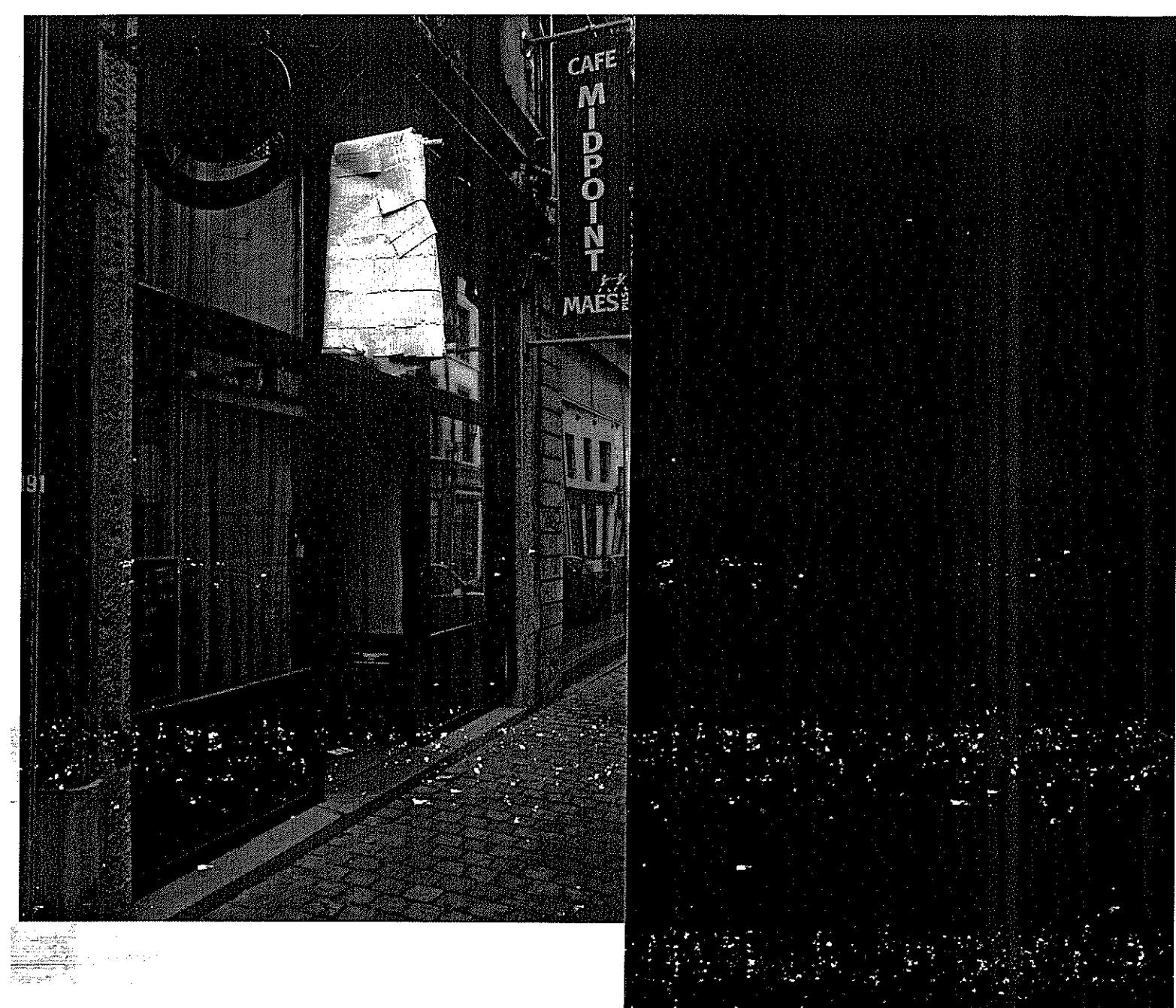


C I O S E t o t h e K n i v e s

A Memoir of Disintegration

"David Wojnarowicz has caught the age-old voice of the road, the voice of the traveler, the outcast, the thief, the whore, the same voice that was heard in Villon's Paris, in the Rome of Petronius. Pick up his book and listen." —William S. Burroughs

**David
Wojnarowicz**



II Straße

Guy Hocquenghem

Le Gay Voyage

TELEPHONE

ONE WAY

Guide
homosexuel
des grandes
métropoles

ALBIN MICHEL

DAVID ROBILLIARD



THE CAT'S PYJAMAS

THE

PLUME



M O T I O N

SEX AND

SCIENCE

FICTION

L I G H T

WRITING

IN THE

EAST

VILLAGE,

1957

1965

"THE MOST OPEN, SHOCKING, FASCINATING LITERARY MEMOIR OF OUR TIME." —Gregory Benford

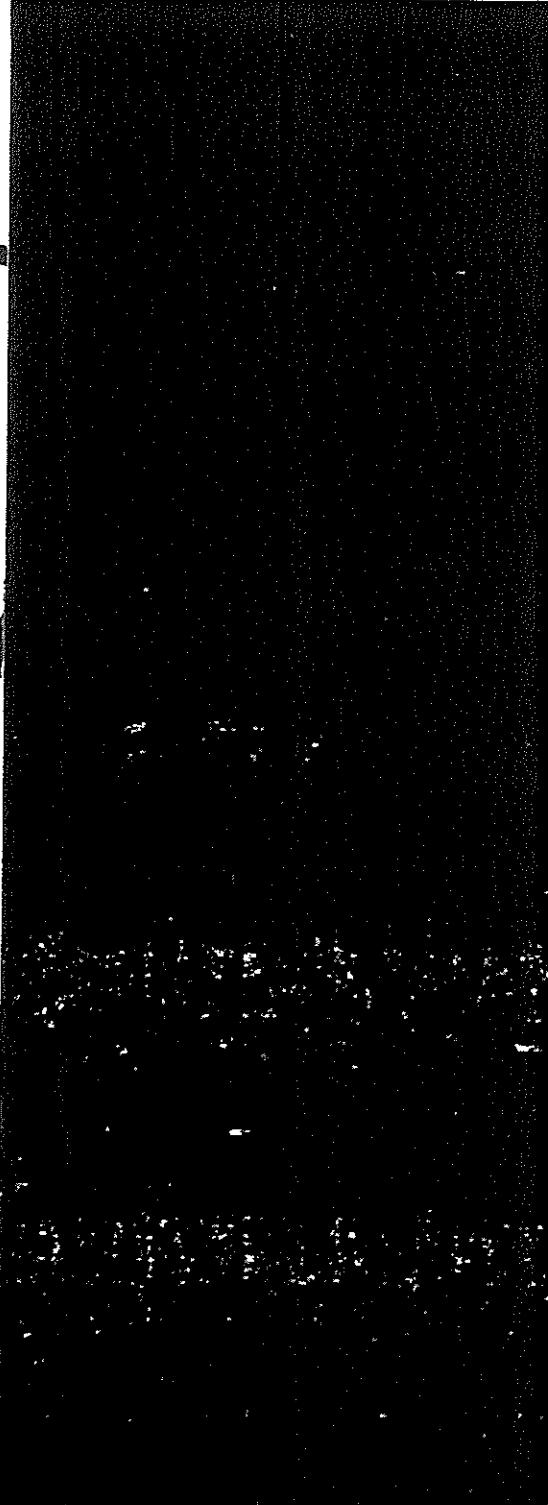
S A M U E L R . D E L A N Y

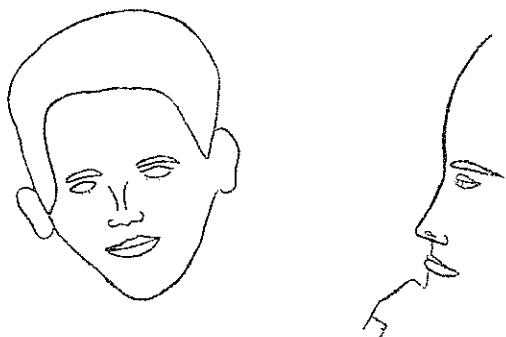
THE NEW FUCK YOU

*Adventures in
Lesbian Reading*

TAFFY AND THE
BOOK OF FRANK

-HOURIKA-





THE YESNOQUALITY OF DREAM

DAVID ROBILLIARD



ROBERTO BOIANO

TITRE 128

anvers

S TITRES

SCIENCE FICTION



Livre
de
Poche

URSULA LE GUIN
LA MAIN GAUCHE
DE LA NUIT



PABLO KATCHADJIAN

MERCI

VIP

ALAN WATTS

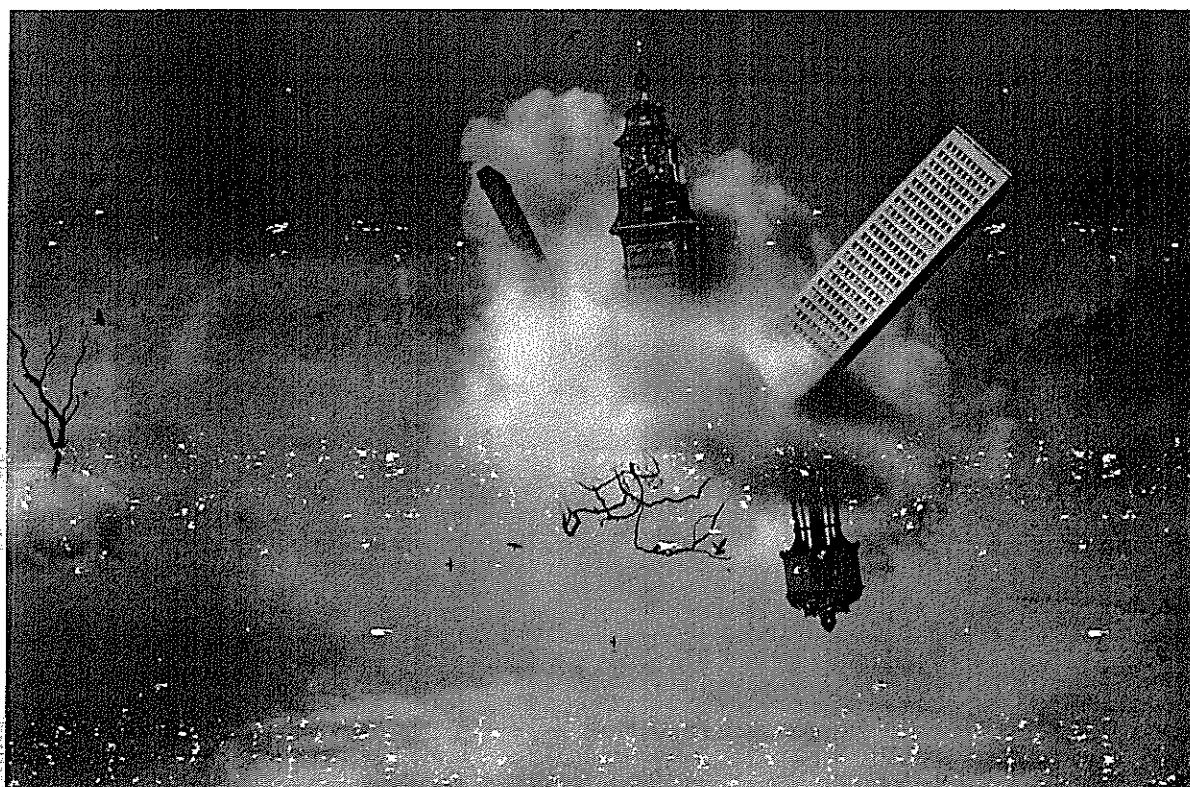
A high-contrast, black and white portrait of Alan Watts. He is shown from the chest up, wearing a dark suit jacket over a light-colored shirt. His head is slightly bowed, and he appears to be in deep thought or prayer, with his hands clasped near his chin. The lighting is dramatic, casting deep shadows on one side of his face while highlighting the other.

fayard

MEMOIRES

Fredric Jameson

Penser avec la science-fiction



Max Milo

Jorge Luis Borges Fictions



folio

MONIQUE WITTIG

PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON
EDITIONSIXE



L I S A R O B E R T S O N
NILLING

PROSE ESSAYS
ON NOISE, PORNOGRAPHY,
THE CODEX, MELANCHOLY,
LUCRETIUS, FOLDS, CITIES
AND RELATED APORIAS



BOOKTHUG
MMXII

FANTASMA- GORIES DU CAPITAL

L'INVENTION DE LA
VILLE-MARCHANDISE

Marc Berdet

Quel rapport entre les spectres d'un couvent parisien, des héroïnes séquestrées dans des châteaux gothiques et les flâneurs des passages couverts de Paris ? Quel point commun entre les visiteurs des Expositions universelles, les joueurs captivés par les néons de Las Vegas et les badauds fascinés par les shopping malls ? Tous sont pris dans des lieux clos saturés d'imaginaire, des «rêvoirs» collectifs, des fantasmagories.

Depuis trois siècles, le capital façonne des environnements oniriques qui, refoulant leur origine économique, ordonnent les plaisirs individuels et collectifs sur fond de règne de la marchandise. Cette histoire de l'espace urbain est celle d'une mobilisation toujours plus structurée de nos désirs intimes par l'architecture.

Dans le sillage des écrits de Walter Benjamin sur le Paris du XIX^e siècle, cet essai arpente les lieux d'un

ZONES

22 € [02.2013]
ISBN 978-2-35522-035-7
9 782355 220357



WALTEER BENJAMIN

TITRE 140

lumières
pour
enfants

SUZIES

CAConrad

E CODEVIANCE

(Soma)tics

FOR THE

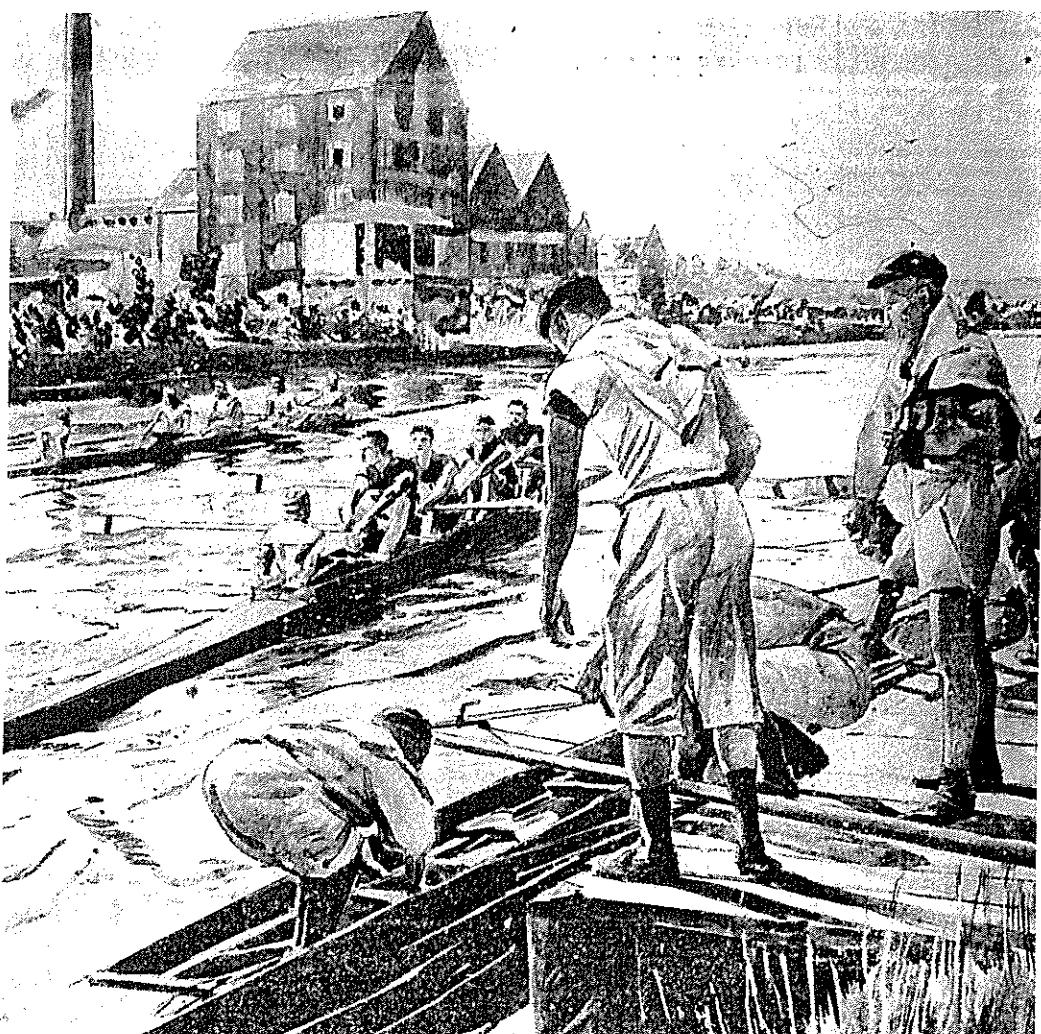
Future
Wilderness

LES
CAHIERS
DE LA

FONDERIE

Tiré à part

Bruxelles : un canal,
des usines et des hommes



Un dimanche
au canal



PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION DU

Crédit Communal

1986 n° 1F

1^{er} août - trimestriel

HISTOIRE DES VOIES NAVIGABLES

LE CANAL DE CHARLEROI A BRUXELLES

par

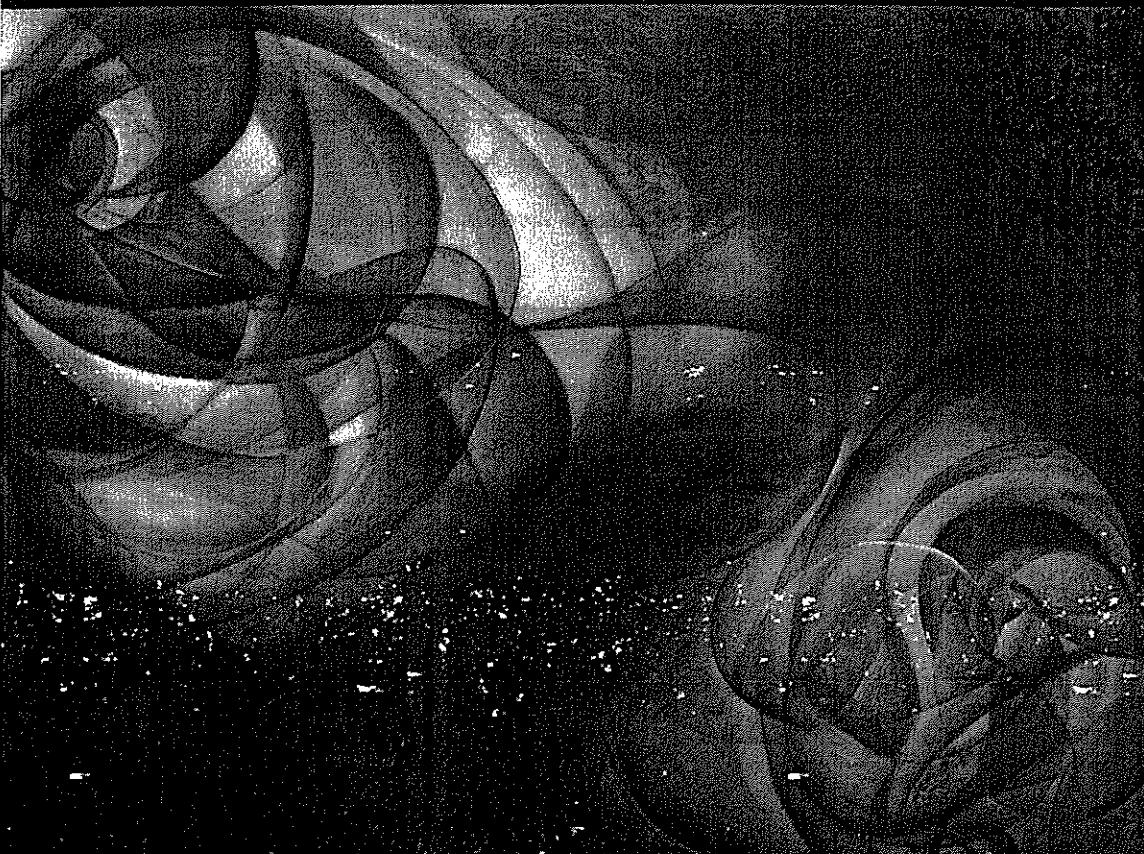
ir. A. STERLING

Inspecteur général des Ponts et Chaussées.



Extrait des
ANNALES DES TRAVAUX PUBLICS DE BELGIQUE
N° 5 - 1986

WE ARE THE DEEP HALF

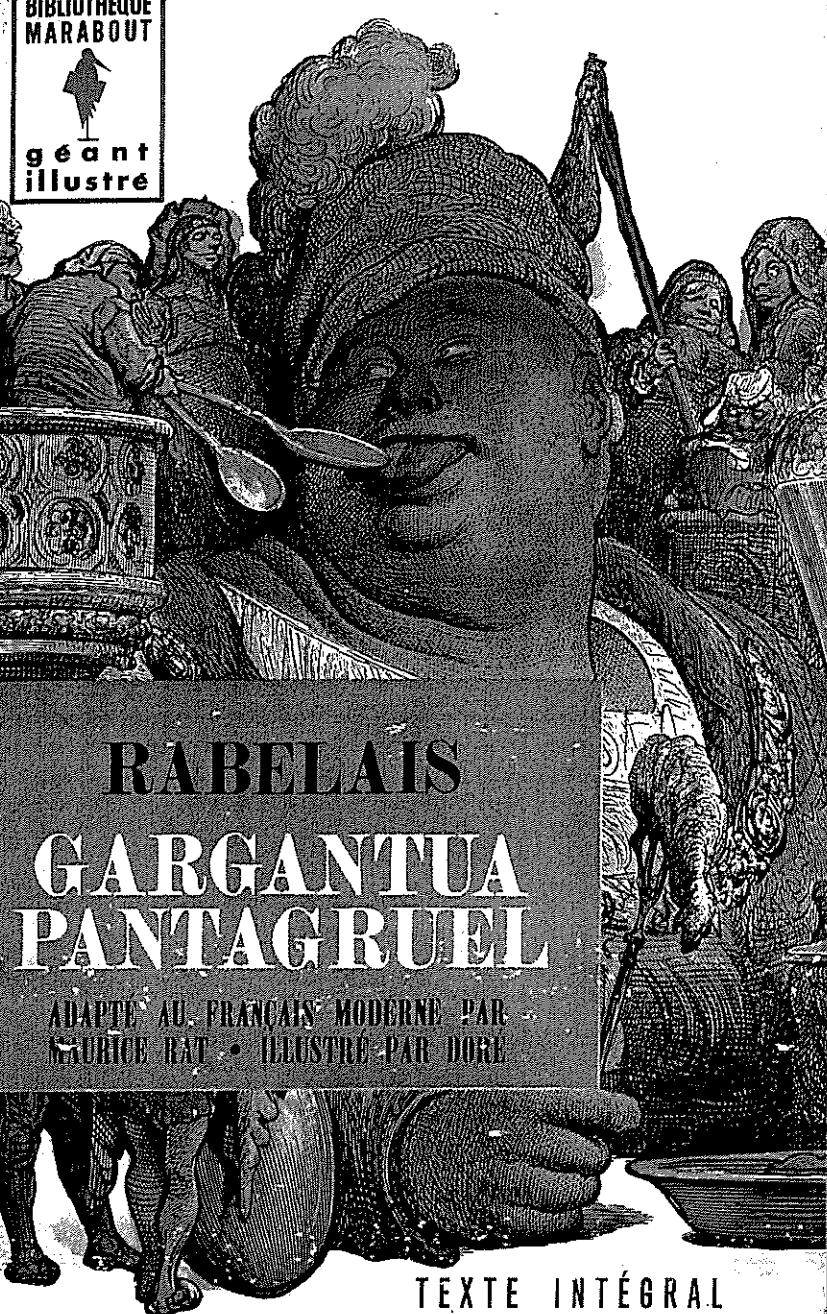


WE ARE THE DEEP HALF
quantum physics and the entanglement of matter and meaning

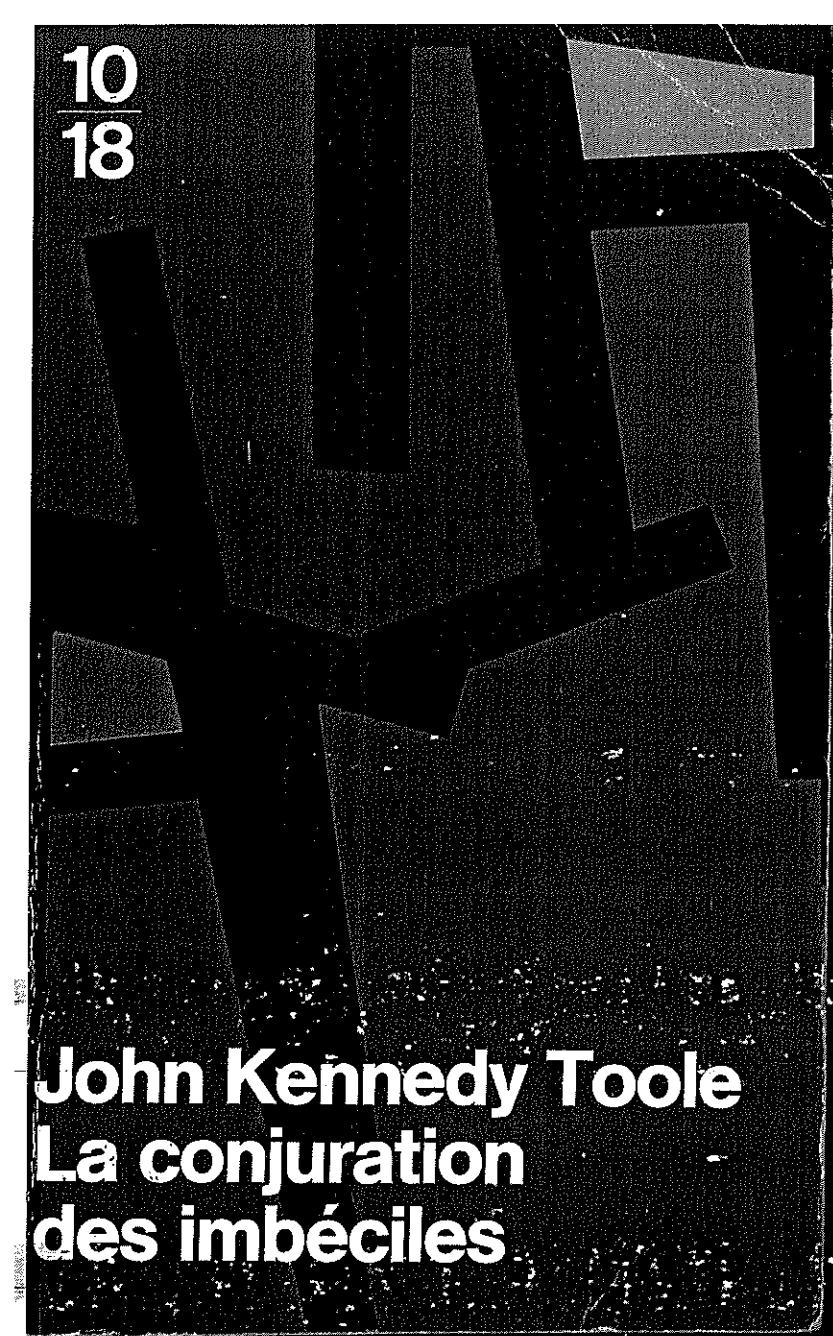
KAREN BARAD

SOLARON S247-26
SOLARON
SOLARON

S247-261



**10
18**



**John Kennedy Toole
La conjuration
des imbéciles**

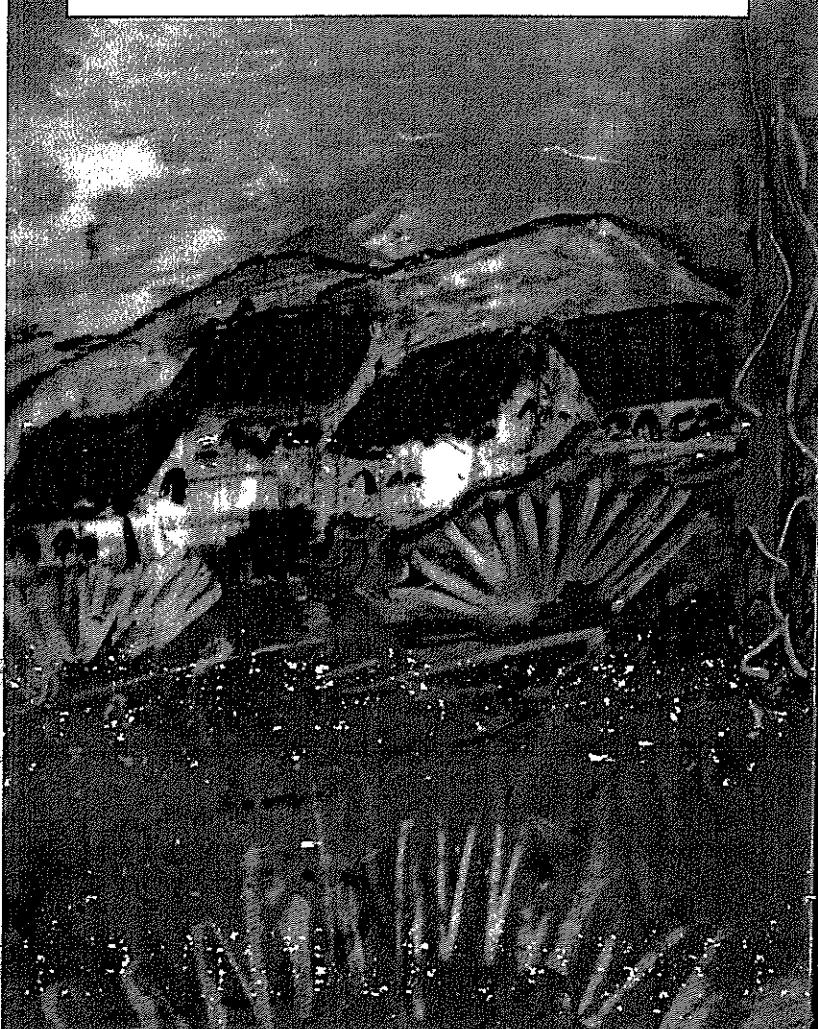
POINT

Tom
Wolfe
Acid test

Le
Livre
Poche

Jean Giono

Regain

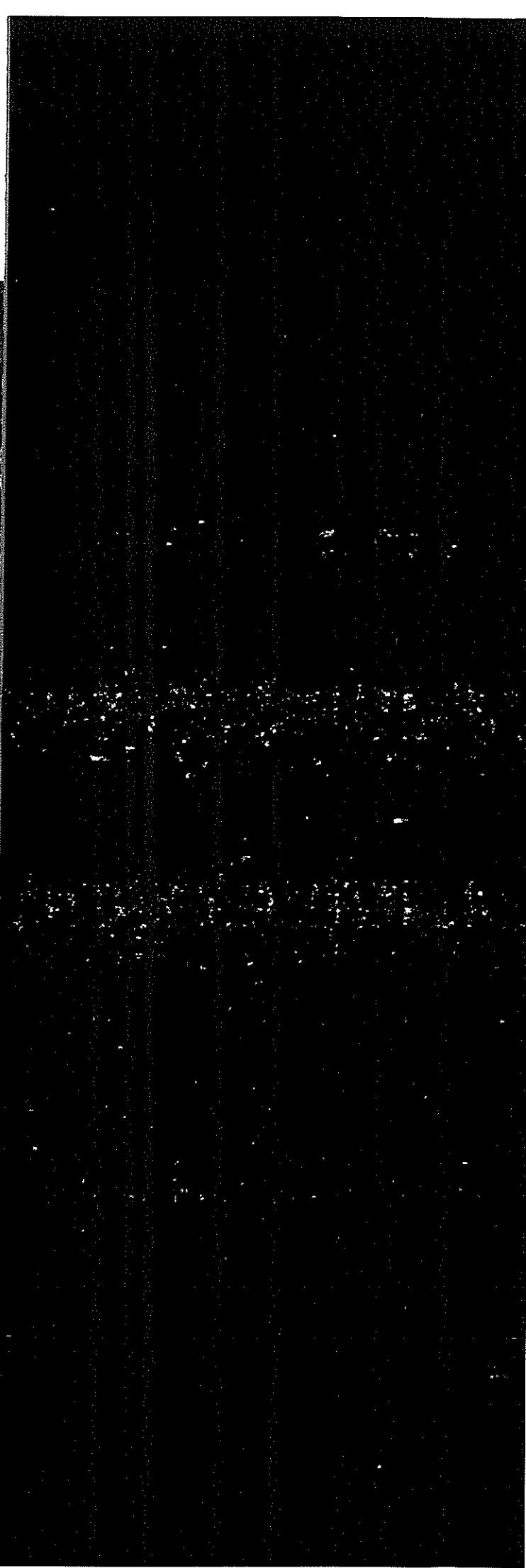
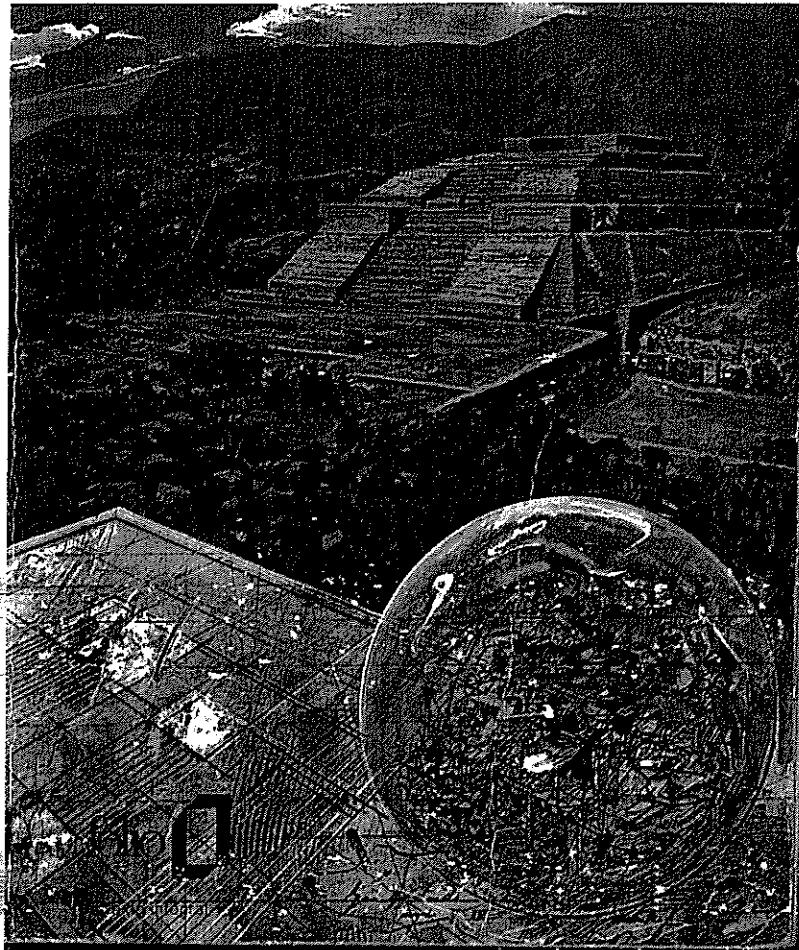


POINTS

ANTOINE
VOLODINE
DES ANGES
MINEURS



Édouard Glissant Tout-monde

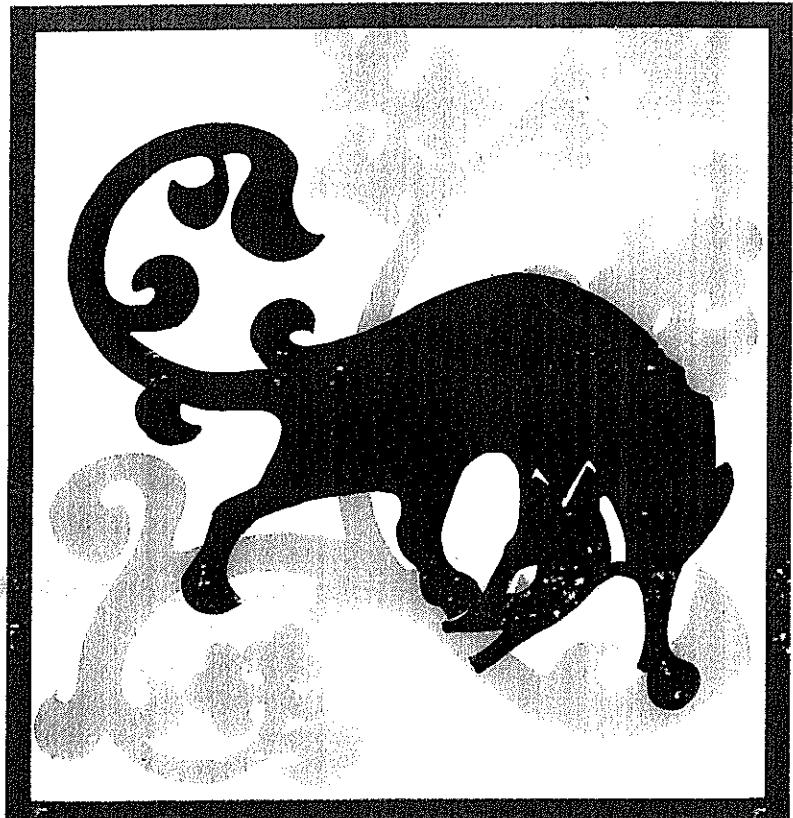


*Cahier
d'un retour
au pays natal*

AIMÉ CÉSAIRE

PRÉSENCE AFRICAINE  poésie

jacques besse
la grande pâque
suivie de légendes folles



collection le délire
éditions pierre belfond

Programme

Performing des laboratoires #3

Performing opposition



Jacques de
Voragine
La Légende dorée
VIE ET MORT DE SAINTES ILLUSTRES



folio 2€
sagesseS

POINTS

Cormac
McCarthy

Méridien
de sang

Bibliothèque
des
**SCIENCES
HUMAINES**

L'amazone et la cuisinière

**Anthropologie
de la division sexuelle du travail**

par

ALAIN TESTART

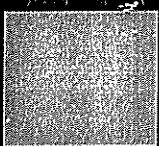
nrf

Editions Gallimard

DOVER THRIFT EDITIONS

FLATLAND

A Romance of Many Dimensions



Edwin A. Abbott

MARGUERITE DURAS

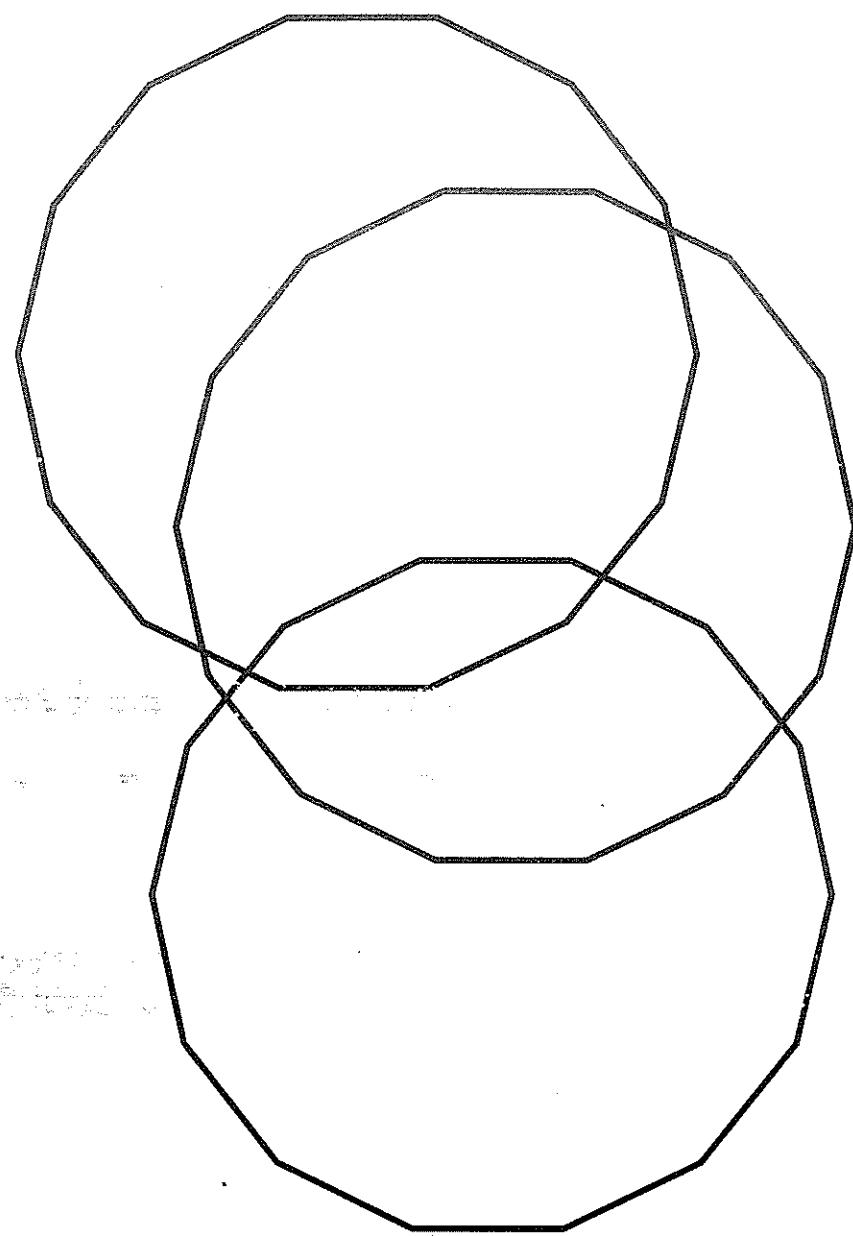
LA PUTE
DE LA CÔTE
NORMANDE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

In the Canyon, Revise the Canon

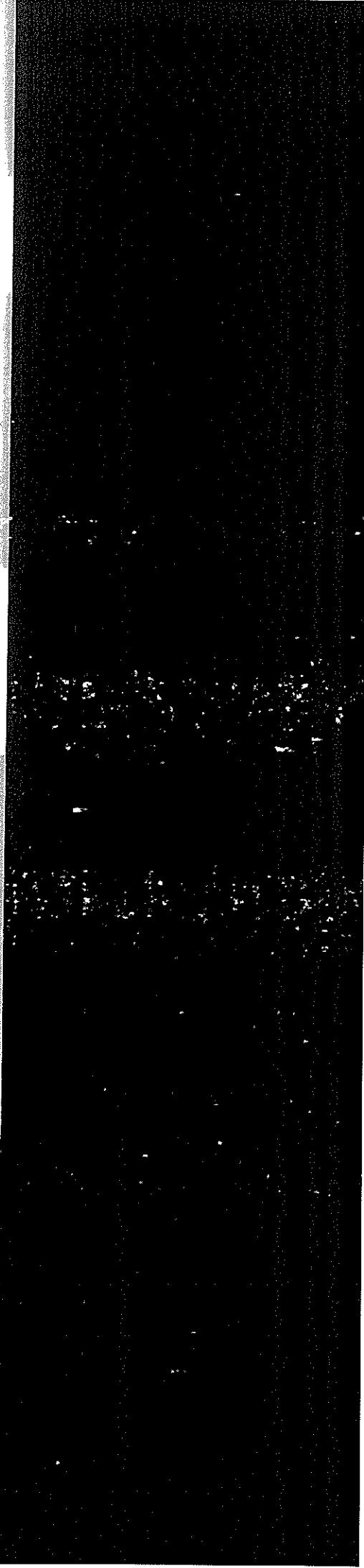
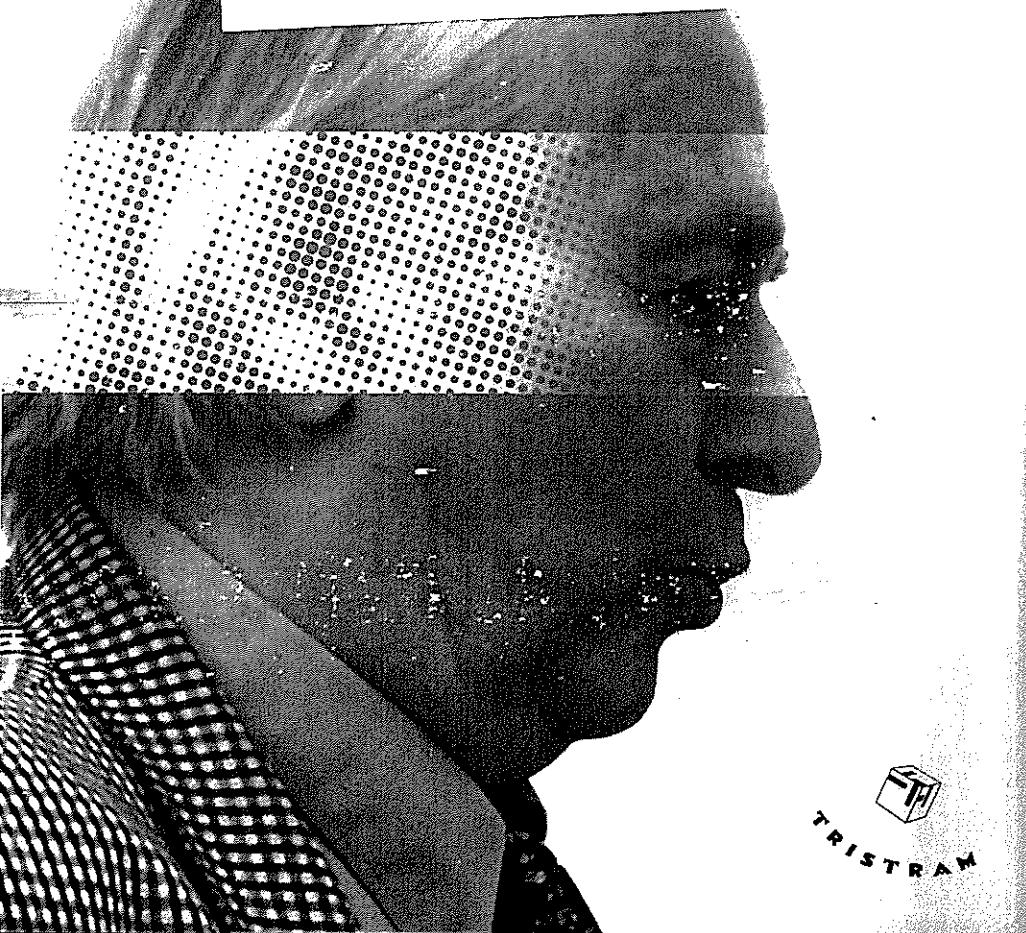
Utopian Knowledge | Radical Pedagogy, and Artist-Run Community Art Space in Southern California

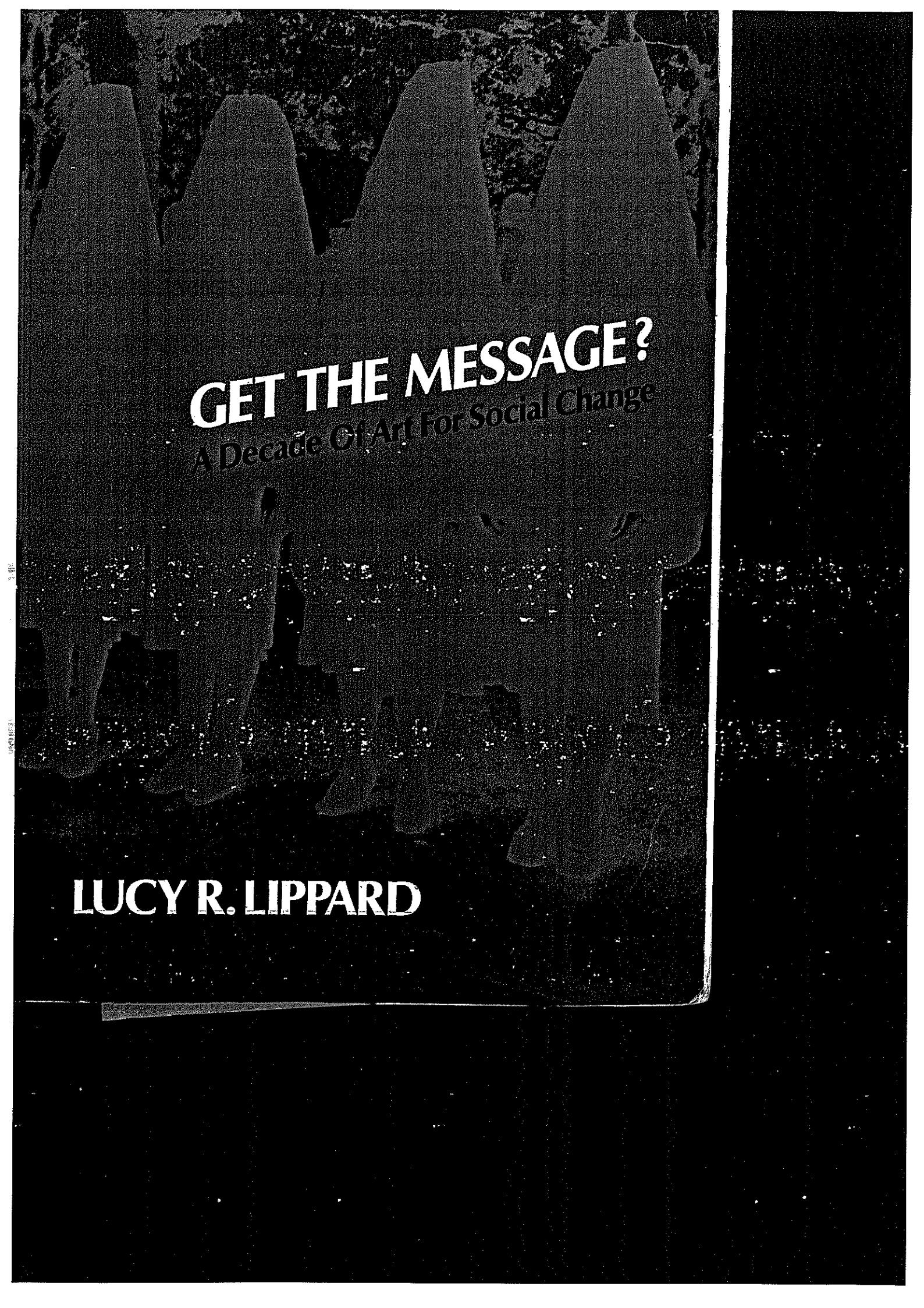


J.G. Ballard

NOUVELLES COMPLÈTES 1972 / 1996

ANNEES 80



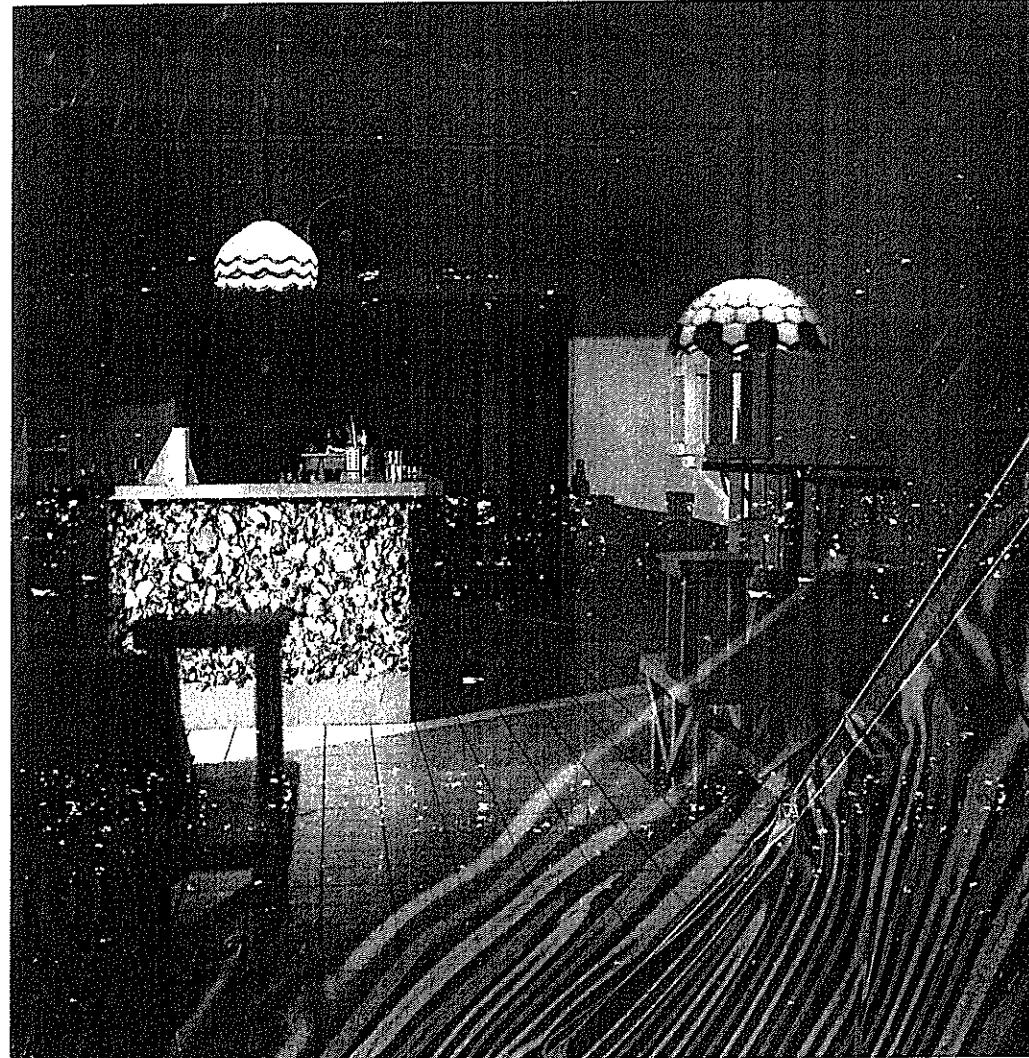


GET THE MESSAGE?

A Decade Of Art For Social Change

LUCY R. LIPPARD

NEW THEATER
SELECTED PLAYS 2013-2015

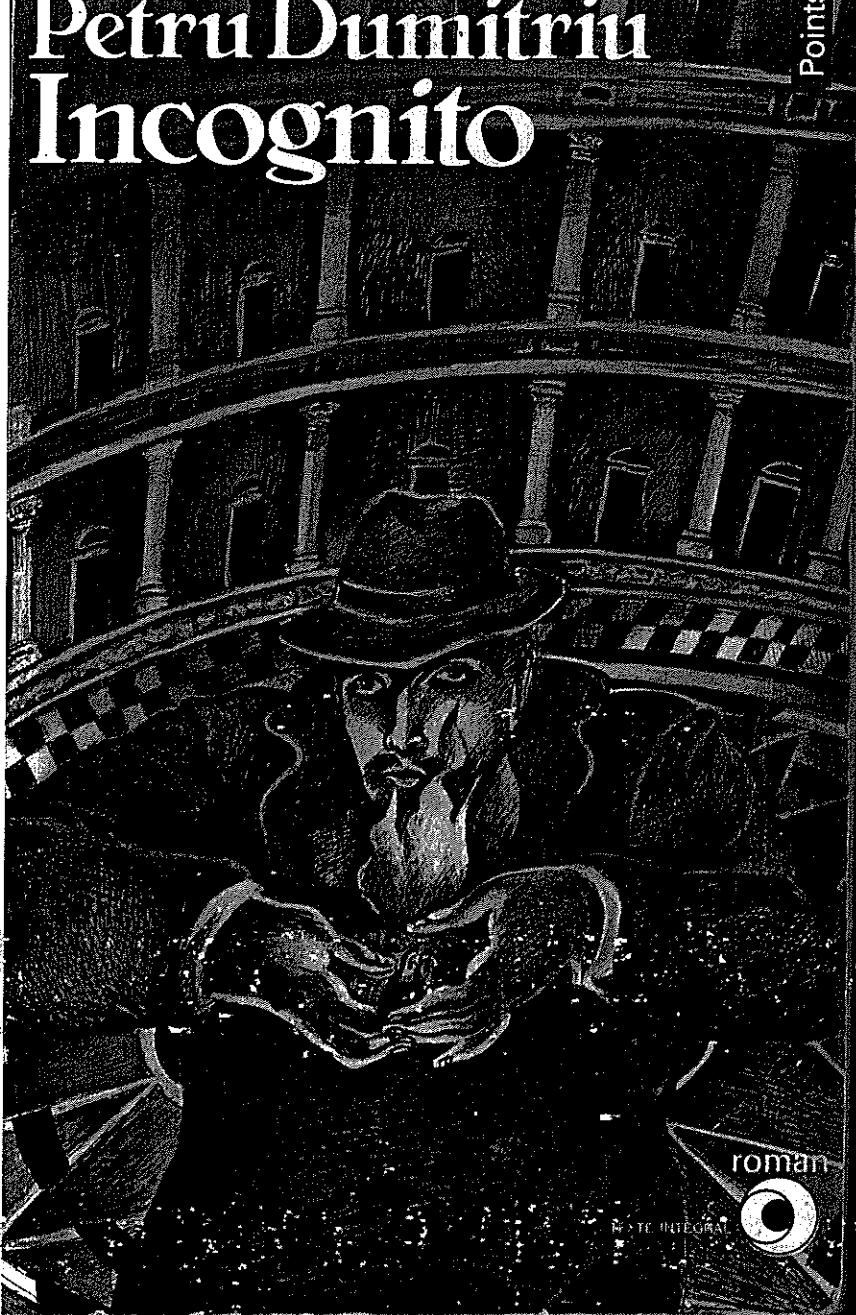


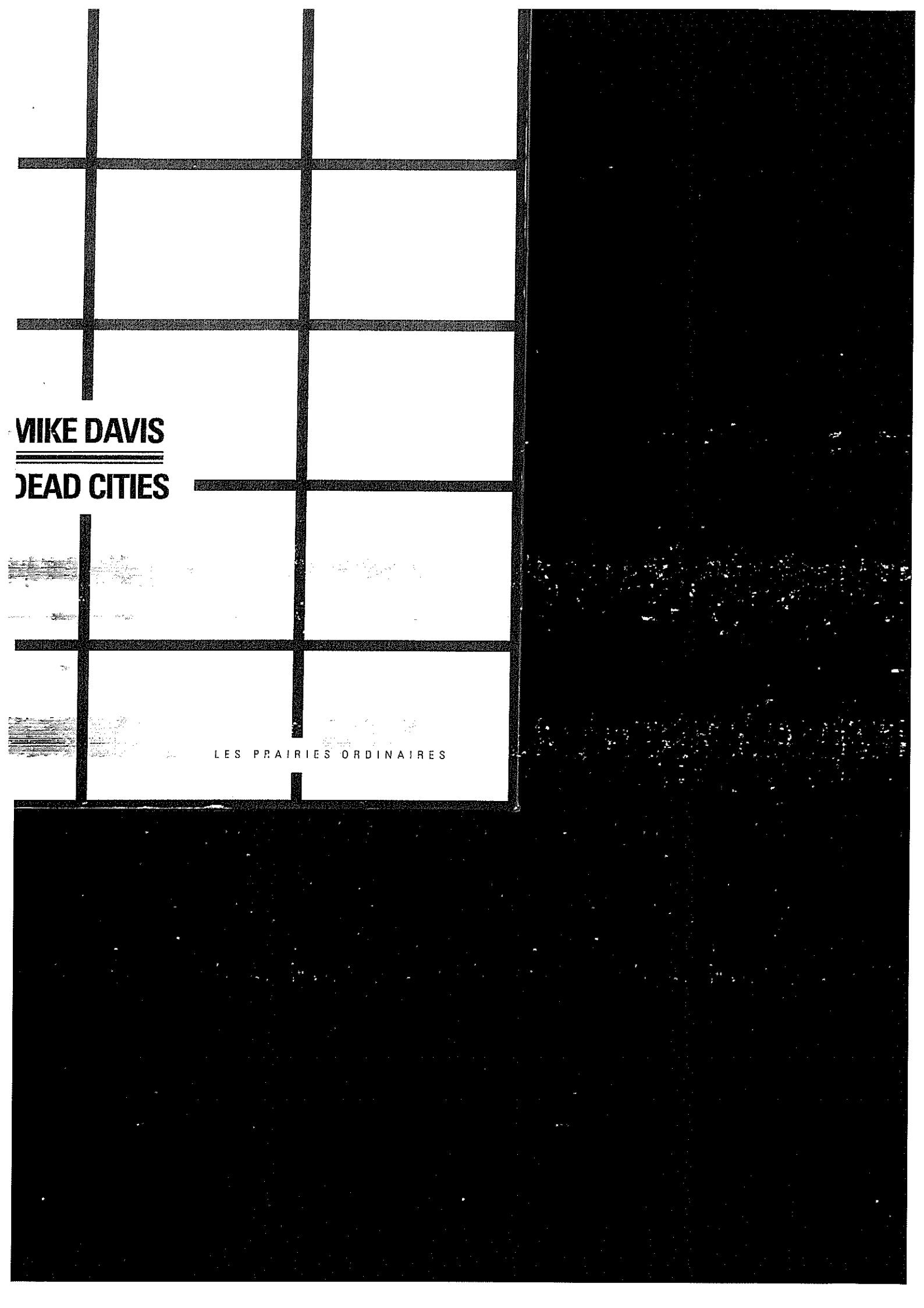
WHITNEY MUSEUM OF AMERICAN ART

Petru Dumitriu

Incognito

Points





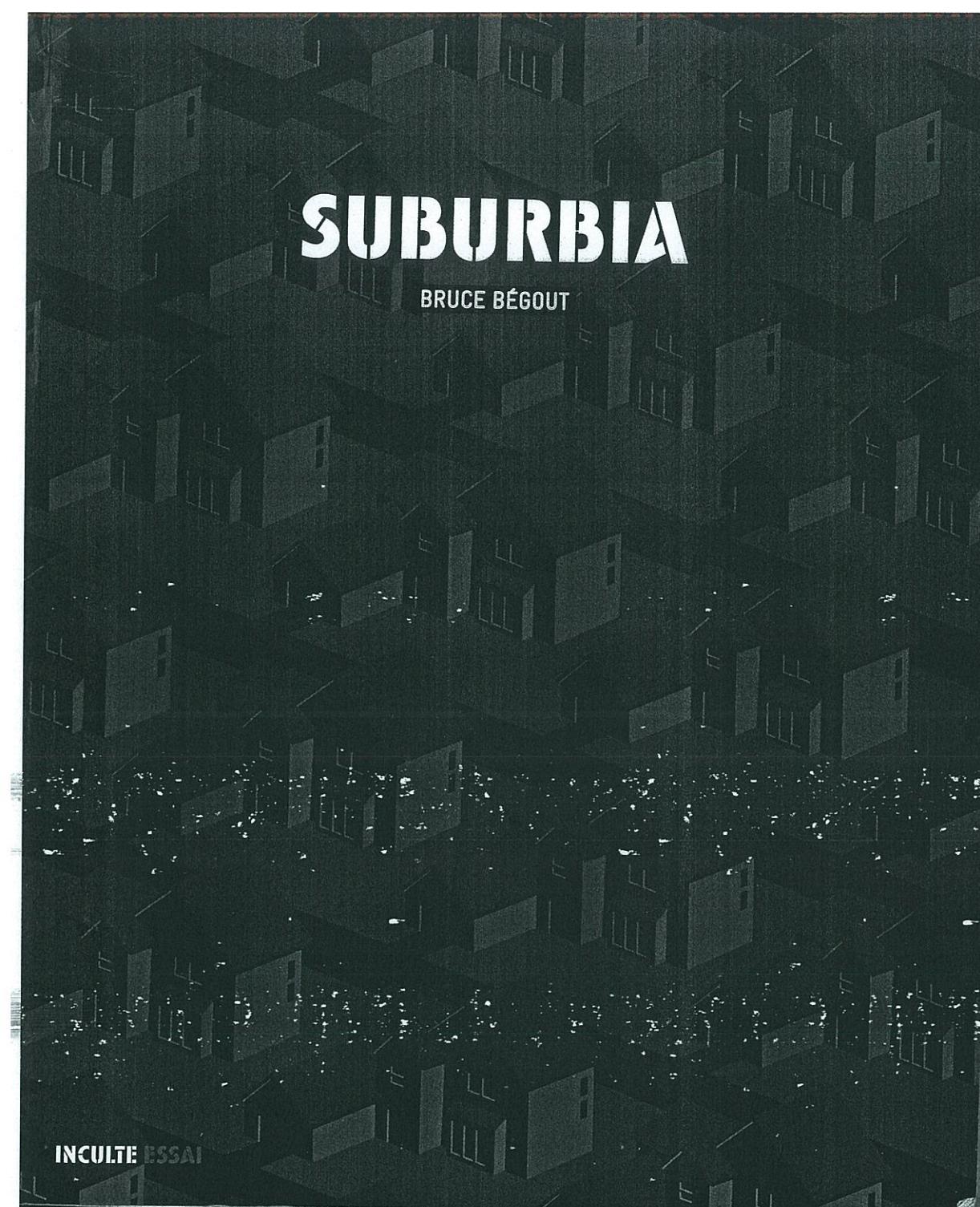
MIKE DAVIS

DEAD CITIES

LES PRAIRIES ORDINAIRES

THE BOOK OF FRANK

-HOURA-



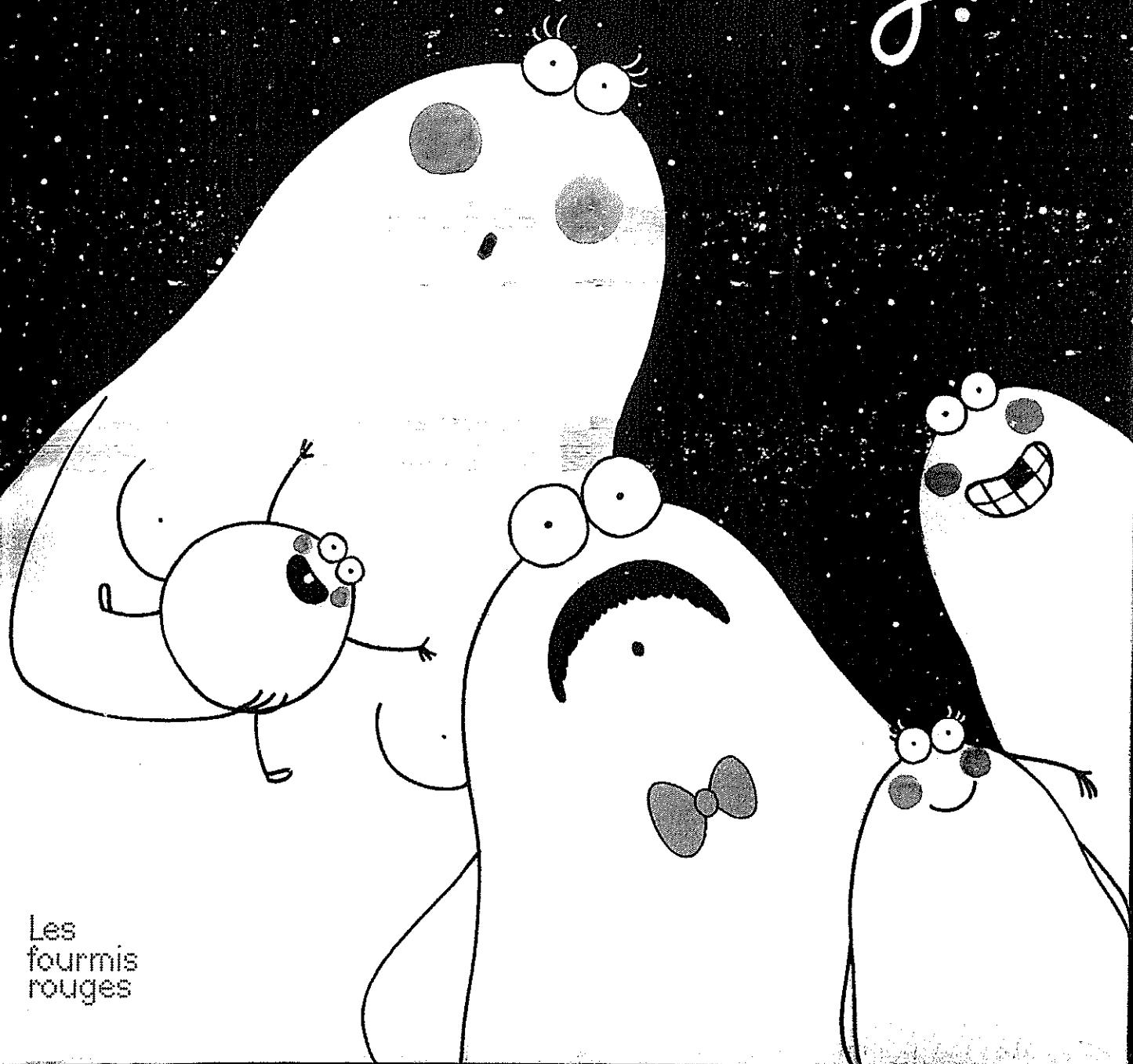
SUBURBIA

BRUCE BÉGOUT

INCULTE ESSAI

Mrzyk & Moriceau

· Panique au village des crottes de nez !



Les
fourmis
rouges



WILLIAM H. SMITHSON
The Collected Writings

Edited by Jack Flam

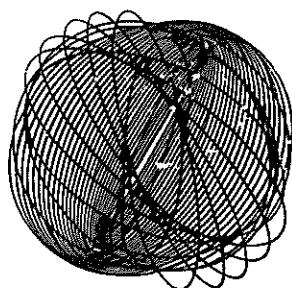
DU MONDE ENTIER

CAROL DUNLOP
JULIO CORTÁZAR

Les autonautes de la cosmoroute

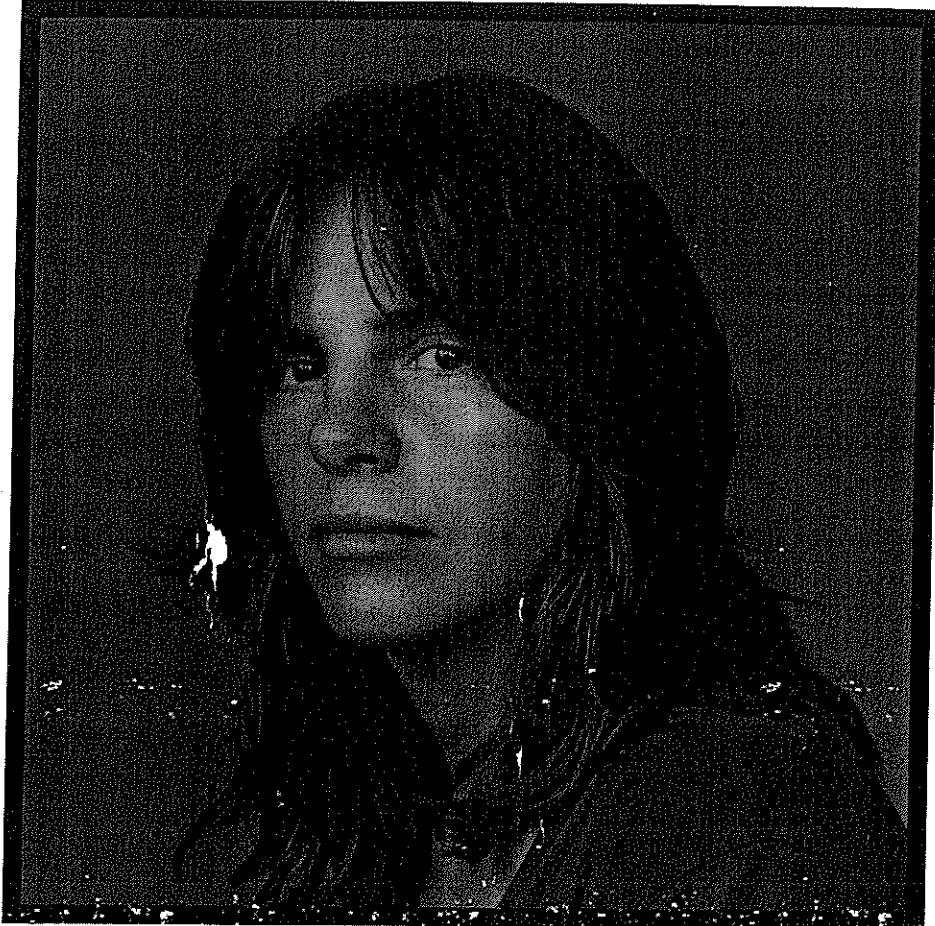
ou un voyage intemporel
Paris-Marseille

LES TEXTES DE JULIO CORTÁZAR
SONT TRADUITS DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR LAURE BATAILLON



nrf

GALLIMARD



CHELSEA GIRLS

A NOVEL

EILEEN MYLES